N° 931 48e Année T. CCLXXV 1er Avril 1937

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. — Étranger: 1/2 tarif postal, *6 fr. 75*; plein tarif, ***7 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe


PARIS

L'ALLIANCE NATIONALE DU LIVRE

—

L'Alliance Nationale du Livre a tenu sa première assemblée le jeudi 11 mars, à 9 heures du soir, dans les salons de l'Hôtel de Massa, mis fraternellement à notre disposition par le Comité de la Société des Gens de Lettres.

Je ne peux, sans une ardente et pieuse curiosité, assister à la naissance d'un être ou d'une idée, à la première manifestation d'un phénomène de la vie, à la formation d'un groupe, d'une compagnie, d'une alliance. L'organisme qui se déclare est faible, hésitant, presque aveugle. Il cherche à tâtons sa propre réalité. Mais qu'il vive, qu'il s'oriente, qu'il travaille, et nous le verrons, peut-être, prendre une grande place dans le monde.

La première assemblée de l'Alliance Nationale du Livre était une assemblée d'écrivains. Nous avions, tant par la presse que par des conversations particulières, convoqué tous les écrivains de Paris. Il en est venu cent cinquante. Pour qui connaît le monde littéraire, c'est un fort beau résultat. Les écrivains sont, par vocation, des individualistes. Ils sont, pour la plupart, chargés de soins. Ils ont, le plus souvent, confiance en eux-mêmes, et c'est fort heureux. L'action corporative ne les intéresse guère. Je connais, je comprends cet état d'esprit : je suis écri-

vain, je suis individualiste. A certaines heures toutefois, j'éprouve avec beaucoup de force le sentiment de la discipline.

Remercions de tout cœur ceux de nos confrères qui ont entendu notre appel. Remercions de même ceux qui ont eu la courtoise pensée de faire excuser leur absence et revenons-en, sans plus tarder, aux premiers pas de notre Alliance.

L'Alliance Nationale du Livre a pour objet de ranimer et de développer le goût de la lecture dans le grand public, de rappeler à tous, par les moyens les plus frappants, que le livre est l'instrument principal de toute culture spirituelle, d'unir, pour la défense et la diffusion du livre, toutes les forces intelligentes de la nation.

Il existe, en France, plusieurs sociétés qui s'efforcent de répandre le goût de la lecture et de servir la cause du livre. De puissants organismes, comme la Société des Gens de Lettres, travaillent dans le même sens, étudient les problèmes, cherchent des solutions, pressent les pouvoirs publics, présentent au législateur des vœux et des avis. L'Alliance Nationale du Livre se distingue, dès son principe, de tous les autres groupements. Elle entend réunir des écrivains, des éditeurs, des libraires, des commis-libraires, des artisans du livre, illustrateurs, imprimeurs, brocheurs, relieurs, des amateurs, des bibliophiles et la multitude des lecteurs.

L'assemblée du 11 mars, la première de toutes, était une assemblée d'écrivains. Jean Vignaud, président de la Société des Gens de Lettres, rendit sensibles, en un bref et vigoureux exposé, les menaces qui pèsent aujourd'hui sur le livre, les causes qui peuvent déterminer la décadence de la lecture, toutes les raisons que nous avons, nous autres hommes de plume, de prêcher sans tarder cette belle et nécessaire croisade.

Mlle Choureau, présidente de la Chambre syndicale des libraires de France, traça les grandes lignes de notre programme. Elle donna des renseignements précis sur l'activité des associations qui prospèrent à l'étranger et dont le *National Book Council* offre un excellent modèle.

L'Alliance Nationale du Livre se propose donc de mettre en œuvre tous les moyens d'une publicité judicieuse et digne de son noble objet.

Je me suis souvent élevé contre les intempérances de la publicité littéraire. Employée sans dignité, sans réserve, elle pourrait contribuer à l'avilissement des lettres. J'entends qu'elle doit être surveillée, débarrassée des éloges absurdes et des surenchères dérisoires. Je souhaite, pour l'honneur des écrivains, qu'elle se borne à de simples avis et qu'elle n'aille même point jusqu'au conseil. A l'égard de ce que j'appellerai la « publicité individuelle », ma position ne change pas. Mais je reconnais qu'une « publicité générale », faite en faveur du livre et de la lecture, peut rendre service à la cause que nous défendons. Le livre ne peut plus renoncer aux armes dont se servent tous les autres objets proposés à l'attention et à la convoitise des foules. L'Alliance Nationale du Livre entend donc recourir à tous les procédés qui ont fait leurs preuves en d'autres pays : le tract, l'affiche, la conférence, le film, la radio, les campagnes de presse. Nous savons que nous luttons pour une cause juste et sainte, qui dépasse en tous sens les intérêts d'une industrie.

L'Alliance entend travailler à la création de bibliothèques, favoriser la formation de centres culturels, assister, inspirer, documenter les libraires et le public. Elle répandra ces « bons de livres » qui, en Angleterre, ont fait, des livres, les cadeaux les plus appréciés, puisqu'ils laissent la liberté du choix à la personne qui reçoit le présent.

L'Alliance enfin se propose d'instruire le législateur dans les grands débats qui intéressent l'édition, la librairie, la culture en général. Elle souhaite d'être aussi appelée en consultation dans les débats qui peuvent modifier le régime fiscal de l'édition ou de la librairie.

Je ne manquerai pas de tenir les lecteurs du *Mercure de France* au courant de nos travaux et de nos expériences. Après avoir réuni les écrivains, nous comptons assembler les éditeurs, puis les libraires, puis les commis-libraires, enfin tous les artisans du livre. Ce que nous

demandons dès maintenant à chacun, c'est non seulement une adhésion, mais encore un tribut d'idées, de projets, d'observations utiles, en un mot une collaboration véritable. Toute marque d'intérêt exprimée par écrit avec clarté, avec précision, sera profitable à notre croisade et méritera notre gratitude (1).

GEORGES DUHAMEL.

(1) Le siège de l'Alliance Nationale du Livre est à Paris, 31, rue du Dragon (VIe arr.).

TITRES ET IMAGES

Il y a cinq ans le *Mercure de France* voulait bien publier mon article *Le journal français de demain* (1). Au cours de cette étude sur l'invasion de la presse française par les méthodes américaines, j'exprimais l'opinion que nous verrions bientôt « la présentation de la vie quotidienne sous un aspect cinématographique; présentation saccadée, exagérée, brutale, incohérente et si rapide qu'elle n'impressionne pas la mémoire ». Il faut croire que l'article fut lu (2). Bientôt l'*Argus* adressait rue de Condé de nombreuses coupures. Les confrères criaient haro sur le prophète. Ils disaient : « Nous n'en sommes pas encore là », ou bien : « Avant d'avoir vu ces choses je serai mort », ou encore : « Le public français a une trop grande tradition d'intelligence et de bon sens pour suivre de pareils barnums. »

En cinq ans, la mortalité parmi les journalistes n'a pas augmenté, que je sache; rien ne prouve que le degré d'intelligence du public ait varié. Pourtant le « journal français de demain » est bien devenu le journal français d'aujourd'hui. Car les barnums avaient démontré que la présentation cinématographique amène les gros tirages. Quelques journaux résistent encore, mais la majorité a capitulé devant les titres et les images. Qu'en résulte-t-il? Ceci, par exemple :

(1) 1er novembre 1931.

(2) En 1934, à un déjeuner de journalistes, l'administrateur d'un journal où titres et images prédominent, confiait aux convives : « La formule du ———, je la trouve dans un article du *Mercure de France.* » Il citait bien : « La présentation de la vie quotidienne sous un aspect cinématographique. » Mais il continuait : « Présentation vivante et rapide, si rapide qu'elle donne l'impression que le journaliste, dans son compte rendu, devance presque les événements. »

A la première page s'étale en bonne place le titre : « Marie Mancini, la compagne de Romanetti, va être graciée. » Dessous, un portrait sur deux colonnes avec la légende : « Madeleine Mancini. » Plus bas, l'indication : « Lire l'article en page 5. » La voilà bien la présentation saccadée, incohérente, si rapide qu'elle n'impressionne pas la mémoire... même de ceux qui rédigent les titres et les légendes. Combien de lecteurs auront relevé l'erreur de nom? Combien auront tourné à la page 5? Peu, sans doute, auront fait cet effort.

Ici même (3), M. Georges Duhamel signalait naguère le moindre effort de l'homme moderne lorsqu'il lit le journal. Ce moindre effort du lecteur n'est-il pas la conséquence du moindre effort du journal? C'est ce que nous allons examiner.

§

Le journaliste lui-même n'est pas en cause. Il ne cesse de fournir son effort quotidien. Ce sont les directives qui changent. Il fut un temps où les journaux servaient surtout à exprimer des idées. Maintenant c'est l'information qui règne; la dépêche a remplacé l'article (4).

Il convient de s'arrêter sur ce mot *dépêche*. Dans le journalisme, il représente une « mystique » qui aide à expliquer le moindre effort. Demandez à un rédacteur un article sur n'importe quel sujet, — les sourciers, les voies à sens unique ou l'origine de la sauce mayonnaise. Il se documentera, alignera les arguments pour et contre, en tirera une conclusion; bref, il fera preuve d'esprit critique. Donnez-lui une dépêche. Il se contentera d'y mettre un titre avant de l'envoyer à la composition.

Devant une dépêche, le journaliste semble subir une curieuse transformation. Normalement son attention est en éveil et il recherche les causes lorsqu'il en note les effets. Il suffit d'une dépêche pour rompre l'équilibre.

(3) *Mercure de France*, 1er mai 1936. « Décadence de l'attention intellectuelle ».

(4) « John Lemoinne déplore la perte, causée par le télégraphe, du journalisme à écriture et à idées. » Jules Claretie, *Souvenirs du Dîner Bixio.*

C'est un facteur inconnu qui entre en ligne. Une dépêche c'est... une dépèche. On ne la discute pas; on l'imprime. A la rigueur on peut ajouter au titre un point d'interrogation ou faire suivre le texte de la mention : « Sous toutes réserves (5). » Mais la dépêche paraîtra. Et le lendemain des polémistes livreront bataille sur « une dépêche de Londres » ou « une dépêche de Berlin ».

Il y a une trentaine d'années, un quotidien du matin exhibait dans ses vitrines les originaux des dépêches reçues la veille. Il voulait prouver ainsi qu'elles n'étaient pas fabriquées à Paris. Au cours de sa promenade, M. Joseph Prudhomme les signalait à sa femme : « Tu vois, bobonne, cette dépêche de New-York. Eh! bien, c'est véritablement une dépêche de New-York. » L'idée ne lui venait pas de demander : Qui a envoyé cette dépêche? Les faits rapportés sont-ils exacts ou tendancieux? — Non, puisque c'était bien une dépêche, il n'y avait plus rien à dire.

Les journaux sont un peu comme M. Prudhomme. Ils acceptent les dépêches sans les discuter; toutes les dépêches, même les plus contradictoires. Elles peuvent avoir coûté cher; ce sont peut-être des « exclusivités », autant de titres de respect. Donc, on les accueille toutes. Elles se suivent à la queue leu leu. Elles sautent de la première page à la « dernière heure ». Elles se contredisent et s'annulent. Mais elles paraissent.

Naturellement la « grande presse » en fait forte consommation. Même les journaux dits d'opinion se croient obligés de leur faire place. Ils déposent au bas d'une colonne quelques petites choses de ce genre :

Lisbonne. — Aujourd'hui, à l'occasion de la fête de l'Ascension, les banques, les maisons de commerce et la Bourse sont restées fermées.

Nordhern (*Westphalie*). — Un incendie a détruit plusieurs maisons.

(5) On peut même faire les deux. Exemple : Une dépêche intitulée : « Un combat au Monténégro? » et suivie de l'indication : « Il y a lieu de n'accueillir cette nouvelle, peu vraisemblable, que sous les plus expresses réserves. » S'il en est ainsi, pourquoi l'imprimer?

Leipzig. — Un ouvrier a coupé la gorge à ses trois enfants, puis il s'est suicidé.

Bagdad. — Les médecins sont très intrigués par l'accouchement d'une femme qui a mis au monde deux enfants blancs et un noir.

Evidemment, dans ce genre, ni la rédaction ni la lecture ne réclament grand effort. Ce sont, si l'on peut dire, des dépêches d'agence pour journal pauvre. Les feuilles d'opinion qui les impriment le font sans doute pour démontrer qu'elles ne dédaignent pas l'information. En quoi elles peuvent fort bien avoir tort.

Règle générale, ces feuilles sont peu prospères. Elles ne peuvent aspirer aux forts tirages, ni s'offrir le luxe de correspondants particuliers, d'envoyés spéciaux ou d'abonnements à plusieurs agences. Force leur est donc d'avoir recours au talent de leurs seuls rédacteurs. Il en résulte un journal à lire plutôt qu'à parcourir. C'était le cas avant l'extension du télégraphe. Alors on avait le temps d'abord de réfléchir, ensuite d'écrire. Les journaux intéressaient par leur individualité. Leurs lecteurs n'étaient peut-être pas très nombreux, mais à l'effort créatif de l'écrivain ils répondaient par un effort de compréhension. Et c'était profitable pour l'un comme pour l'autre.

Dans les journaux, à cette époque, l'impulsion venait de l'intérieur. Le directeur, le rédacteur en chef méditaient leurs décisions, coordonnaient la rédaction, s'efforçaient de produire une œuvre homogène. Ils demandaient au lecteur son attention intellectuelle. Ils ne sacrifiaient pas à l'actualité. Aujourd'hui, avec l'information à outrance, l'impulsion vient de l'extérieur. Le directeur ultra-moderne, souvent brasseur d'affaires plutôt que journaliste, ne médite plus; il tire des chèques. Sa fonction principale est de régler les factures des multiples agences qui lui fournissent la matière première de sa gazette (6). De tous les points du globe, et singulièrement

(6) C'est l'Amérique qui a montré le chemin. (Cf. *Mercure de France*, 1er novembre 1931). Maintenant tous les pays ont des agences de ce genre.

d'Amérique, elles déversent informations, interviews, dessins, photographies, déclarations, feuilletons, articles, — « tout ce qu'il faut pour écrire », — sans parler des isolés qui colportent leurs « papiers » de journal en journal. Il ne reste plus aux rédacteurs que de fournir les titres et les légendes. Si cela continue, bientôt le journaliste n'aura plus à écrire.

§

Le télégraphe n'est pas seul responsable du moindre effort. Il y a aussi les communiqués et les prières d'insérer. Puis il y a les discours.

La puissance de la presse n'est pas une simple formule. Pour s'en convaincre, il suffit de dépouiller le courrier d'un journal. Depuis le gouvernement jusqu'à la plus modeste société amicale, tous ont besoin de la presse et tous cherchent son aide, à titre gratuit. C'est une avalanche quotidienne de notes. Y faire un choix est malaisé. Parmi ces communications, beaucoup peuvent présenter une mesure d'intérêt général. D'autres font appel à la bienfaisance. D'autres encore émanent de notabilités, de relations mondaines, d'abonnés influents, de clients de publicité. Et pourtant il faut élaguer. Autrement ces notes rempliraient le journal.

Les discours en rempliraient un autre. Sous le règne du verbe, les discoureurs pullulent. Tout orateur trouve son auditoire trop restreint pour le message qu'il croit apporter. Faute de radio-diffusion, il a toujours la ressource d'adresser le texte de son discours à un journal, en invoquant des raisons pressantes pour son insertion. Les paroles de personnages plus importants sont accueillies par les agences, qui à leur tour les communiquent aux journaux. Les vedettes, — le président du conseil, certains ministres ou chefs de parti, — font téléphoner aux journaux d'envoyer prendre leur texte « officiel » (7).

Elles apportent au lecteur français les sensations des cinq parties du monde, souvent au détriment des informations métropolitaines. Mais c'est de la « copie » toute faite.

(7) Ce procédé est subtil. Il permet à l'orateur, après coup, de modifier l'original, selon les réactions de ses auditeurs.

Depuis que pérorer est devenu en France la grande occupation de fin de semaine, les secrétaires de rédaction manient littéralement des mètres de discours chaque dimanche.

C'est déjà une tâche que de parcourir toute cette prose. Il faudrait un personnel spécial pour la triturer afin d'en faire de la « copie ». On ne peut demander à un journal de doubler son service de rédacteurs-reviseurs simplement pour mettre au point les prières d'insérer et condenser les discours. Il ne faut pas oublier, non plus, que le travail du journaliste est régi par l'horloge. Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner si bien des notes ne sont pas d'une lecture palpitante. Cela explique également ces formules vagues : « On nous communique la note suivante », — « nous sommes informés que... », qui préfacent tant d'entrefilets (8). Tout cela n'engendre pas la clarté et ne peut que rebuter le lecteur.

Quant aux discours, leur sel reste généralement dilué dans le verbiage. Ici encore, le journaliste est esclave de ses conditions de travail. Qui n'a pas essayé de résumer en trente lignes une harangue de trente minutes ne peut comprendre l'effort que cela représente. Pour gagner du temps, le rédacteur pourra extraire les passages essentiels, mais il faudra tout de même les éclairer par le contexte. D'où longueurs. Néanmoins c'est le moyen le plus pratique lorsque chaque minute compte. Il en résulte quatre ou cinq lignes d'exorde, suivies de 150 lignes de discours. Souvent c'est indigeste. Le lecteur regarde l'exorde, néglige le reste. Pourquoi ne pas faire comme lui? Cela viendra peut-être. A New-York, en tout cas, le *Daily News*, le plus prospère des *tabloids*, trouve rarement un discours qu'il daigne mentionner. Ce qui ne l'empêche pas de tirer à 1.600.000 exemplaires en semaine, 3.000.000 le dimanche (9).

Il y a dans la presse moderne un autre facteur de moindre effort. L'abondance des détails exclut toute vue

(8) Quand le vague n'est pas intentionnel, pour masquer l'origine de la communication.

(9) Chiffres de décembre 1936.

d'ensemble. Le journal est devenu uniquement quotidien. C'est travail de galérien que de mettre de l'ordre dans le déluge d'informations confuses qui submerge chaque jour une salle de rédaction. L'homme qui s'en charge sort épuisé de cette tension. Et il lui faut recommencer le lendemain. Il en arrive à considérer chaque numéro isolément, sans rapport avec les événements antérieurs. Le résultat reste le même si l'on partage la tâche; cantonné dans une spécialité, chaque collaborateur ne voit que son petit monde. C'est pourquoi, pendant des semaines, un journal pourra répéter chaque jour : « La reddition d'Oviedo est attendue pour demain. » Il est vrai, par contre, que bien des lecteurs aussi n'ont qu'une mémoire quotidienne; ce qu'ils ont lu hier n'existe plus aujourd'hui. Ils sont par tempérament lecteurs de moindre effort. Les autres, ceux qui voudraient conserver l'esprit critique, le deviennent contre leur gré.

Ils trouvent fastidieuses ces listes de personnages, — tous fonctionnaires, donc présents par devoir, — qui s'assemblent à la gare chaque fois qu'un chef d'Etat prend le train. Ils ne comprennent pas pourquoi sept lignes suffisent pour annoncer le décès d'un ancien commandant en chef sur le front d'Orient, sept lignes sans le moindre détail biographique, mais qu'il en faille vingt-quatre pour les obsèques, avec énumération des couronnes et des discours.

Ils se lassent des adjectifs et des superlatifs. S'ils lisent plusieurs journaux, ils peuvent faire de savoureux rapprochements. L'un annonce : « Les seules photographies de la révolution à Madrid », alors qu'un autre proclame : « Les premiers documents photographiques sur l'insurrection espagnole. »

Ils se demandent pourquoi on se donne la peine de leur dire aujourd'hui : « *Lisbonne,* 10 *novembre.* — Demain l'armistice sera fêté dans tout le Portugal. » Et demain : « *Lisbonne,* 11 *novembre.* — L'anniversaire de l'armistice a été commémoré; la ville est pavoisée. » Mais, d'autre part, ils jugent incomplète une dépêche de ce genre :

Vienne. — Un comité de médecins viennois s'est constitué en faveur de la participation pécuniaire de l'Autriche à l'édification d'un monument au savant français Pravaz, à qui la médecine est redevable d'une importante invention.

Les contradictions les déroutent. « Contrairement aux bruits colportés, il n'y aurait pas 4.000 morts à Santander; on compterait 300 tués au cours des multiples combats livrés depuis cinq jours. » « La bataille décisive dont on parle chaque jour depuis un mois, est-ce la bataille qui se déroule depuis vingt-quatre heures? » Le titre : « M. Mussolini nous déclare, etc. », apposé sur une interview accordée à un journaliste américain. « De notre correspondant particulier » en tête d'une dépêche et « United Press » en queue. « De notre envoyé spécial... par télégramme International News Service » (10).

Ils ne dédaignent point les informations provenant des points les plus distants du globe, mais ils les apprécieraient mieux si elles n'étaient pas émaillées de devinettes : « l'alibi blond », « l'espoir blanc », « un G man », « une sob sister », « une troupe de chorus girls », « le grand jury ». Et ils s'impatientent quand, après avoir parcouru la moitié d'un article, ils découvrent que ce n'est que de la publicité déguisée.

Dans le cas de ces lecteurs, le bon vouloir initial tourne tôt ou tard à l'indifférence. De tous ces moindres efforts conjugués découle naturellement la débauche de titres et d'images. Dès qu'il fut évident que certains journaux s'en trouvaient bien, les autres s'empressèrent de suivre l'exemple. Car, il faut l'avouer, la presse est moutonnière (11). C'est inévitable quand on recherche les forts tirages. Seules peuvent résister ces feuilles, jalouses de leur individualité, qui, en raison de leur nuance politique ou de la marque personnelle de leurs articles,

(10) Voici l'explication : L'agence a cédé l'exclusivité pour un pays ou une région. Donc on peut dire : « De notre correspondant », ou : « De notre envoyé. » Mais elle exige l'indication d'origine; c'est sa publicité.

(11) Cet article, comme les études sur la presse moderne déjà publiées par le *Mercure de France*, est d'application universelle. Au fond, les méthodes ne varient guère d'un pays à l'autre. Il n'y a que les détails qui changent.

ne redoutent pas la concurrence, à condition toutefois de se contenter d'un public relativement restreint. Les autres, celles qui s'adressent aux masses, attachent de plus en plus d'importance aux titres et aux images (12). Il convient donc de les étudier de près.

§

Tels qu'ils se présentent aujourd'hui, les titres sont d'invention américaine. Mais nous les avons adoptés avec quelque retard. Aux Etats-Unis, la presse a cessé d'employer les caractères énormes qui accompagnèrent l'essor des journaux de William Randolph Hearst (13). L'apogée du genre se place vers la fin du siècle dernier. Toute une génération de polémistes célèbres disparaissait alors. Faute de successeurs de même calibre, on eut recours à une nouvelle formule : « l'éditorial informatif », qui se borne à constater sans prendre parti. Ces articles de fond, nécessairement ternes, n'allèchaient plus le lecteur; mais comme en même temps l'information ne cessait de se développer, on en corsa l'attrait par l'outrance des titres. A présent, il y a un revirement; les titres diminuent tandis que les éditoriaux retrouvent de leur vigueur. Mieux, on tend à remplacer par des sommaires les titres de première page destinés uniquement à signaler certains articles du corps du journal.

En Amérique, les titres « fin de siècle » étaient démesurés. Quand il n'y avait pas assez de place horizontalement, on les prolongeait parfois verticalement. On a vu un titre commencer à la dernière page pour terminer à la première; il fallait déplier la feuille pour le lire. L'encre noire ne suffisait plus; on essaya d'autres couleurs, surtout le rouge. Néanmoins toutes ces extrava-

(12) Un quotidien du matin réussit, un jour de l'été dernier, à concentrer en première page quinze titres et le même nombre d'illustrations. En dehors des légendes, il y avait pour tout texte exactement trente-deux lignes. Après plusieurs jours d'éruption, la fièvre se calma et l'on revint aux anciennes méthodes. Dans d'autres journaux, la « Dernière Heure » est devenue « Dernière Heure *illustrée* ».

(13) A l'exception des *tabloids*. C'est normal, puisque ces feuilles ultramodernes vivent surtout de sensations. Un *tabloid* de New-York, un beau jour, consacra toute sa première page à un seul titre colossal. A l'exception également de certains journaux du soir, notamment dans l'Ouest.

gances n'excluaient pas la méthode. Les titres continuaient d'avoir pour but non seulement d'indiquer la matière des articles, mais aussi de donner à la page un certain cachet typographique. En Europe, généralement, les journaux n'ont pas cette recherche. Articles et dépêches débordent d'une colonne dans l'autre; deux titres de même format seront accotés, deux clichés juxtaposés. Non pas en Amérique; là, la mise en pages correspond à l'étalage du magasin. Les journaux européens ressemblent aux soldeurs qui disposent leurs marchandises en fouillis; les journaux américains mettent, au pied de la lettre, leurs articles en montre. Comme l'étalagiste, le metteur en pages s'ingéniera à trouver des effets de symétrie, d'asymétrie ou autres. Mais la recherche du cachet typographique s'accompagne d'un danger; elle impose certains titres, même s'ils ne sont pas justifiés par le contenu des colonnes qu'ils couronnent. Ici se place un souvenir personnel.

J'avais encore quelques illusions quand James Gordon Bennett me confia le poste de rédacteur en chef de son *New York Herald* de Paris. Un secrétaire de rédaction, importé d'Amérique, se chargea de m'en ôter une. Il avait fait ses premières armes chez Hearst; c'est dire qu'il s'y connaissait en titres.

Le soir de son entrée en fonctions, je le trouvai solitaire, crayonnant sur une feuille. Il marmonnait : « Ici un cliché. Là un titre sur trois. Ici un autre cliché. » Puis, levant la tête : « J'ai ma première page ! Au centre, un titre de trois colonnes sur trois lignes de profondeur. De chaque côté, un cliché d'une colonne. Puis, dans les colonnes extérieures, deux beaux titres en caractères semblables. Ça tirera l'œil ! »

J'en convins. Mais il était tôt; le premier rédacteur arrivait seulement. Je demandai :

— Vous avez donc beaucoup de nouvelles importantes ce soir?

Il répondit, placide :

— Non, pas grand chose. Du reste, je n'ai même pas encore dépouillé mes feuilles d'agence.

— Mais s'il ne survient rien de sensationnel?

— Eh! bien, j'y collerai mes titres quand même!

C'est, en résumé, toute la théorie moderne des titres. Elle ne peut qu'encourager le moindre effort du lecteur. Ce faisant, elle manque son but, car nous arrivons au point où le titre servira surtout à indiquer précisément ce qu'il n'y a pas lieu de lire. L'emploi abusif de gros caractères tend à faire perdre toute notion de mesure. Certains journaux en Amérique, — il y en a aussi en France, — impriment tous les jours un titre traversant toute la première page, sans se préoccuper de la valeur des nouvelles. En cas d'événement anormal, on ne peut qu'ajouter une deuxième ligne à cette banderole. Un cataclysme en imposerait une troisième, voire une quatrième. Si nous étions en 1918, il en faudrait bien six pour l'Armistice. Sur cette voie il est plus facile de partir que d'arrêter. Quand on coiffe cette dépêche banale : « *Londres.* — M. Flandin, après ses conversations de la matinée, a conféré avec M. Paul Boncour et ses collaborateurs. Il est allé ensuite déjeuner à la Chambre », d'un titre sur deux colonnes : *M. P.-E. Flandin a déjeuné à la Chambre des Communes,* que fera-t-on lorsque le président du Conseil assistera au banquet du Lord-Maire?

Le jour devait arriver où il y aurait plus de titre que de texte. C'est fait. Voici ce que l'on trouve quand on lit le journal, décimètre en main :

Titre, 10 centimètres; texte, 3 centimètres.
Titre, 11 centimètres; texte, 1 centimètre.
Titre, 5 centimètres; texte, néant.

Dans chaque cas il y avait également la reproduction d'une photographie; dans le dernier cas, c'était la légende qui servait de texte.

La preuve est faite que l'importance de l'article ne détermine plus la grosseur du titre. Quels sont donc les nouveaux éléments d'appréciation? Entre autres, il y a l'exclusivité, ce qui est paradoxal. En effet, si aucun concurrent ne peut se procurer cette information ou cet

article, pourquoi battre la grosse caisse? Le lecteur de moindre effort ne se pose pas la question. Si on lui demandait de définir *exclusivité,* il y a gros à parier qu'il répondrait *formidable.* Le journal s'en doute. Alors, quand une agence lui communique une interview du roi Carol, il y appose un titre moyen; mais lorsque l'interview lui est exclusive, il se sert de caractères d'affiche pour annoncer : *Le roi Carol fait à notre envoyé spécial des déclarations importantes.* C'est son envoyé spécial et non le roi qu'il monte en épingle. Dans son genre, c'est de la parade foraine.

Il y a la « dernière heure », cette autre « mystique ». De nos jours, Villemessant pourrait dire : « Le chien écrasé de ce matin, au moment de mettre sous presse, a plus d'importance que la révolution d'hier soir. » La « dernière heure » ne suffisait plus; on a inventé la « dernière minute ». Ensuite viendra sans doute la « dernière seconde » (14). Il va sans dire que les titres suivent le mouvement.

Il y a aussi l'illustration. A importance égale, le gros titre ira à l'information que l'on pourra accompagner d'un cliché. Car les images jouent un rôle de plus en plus grand dans la presse moderne.

§

Il importe de dire *images* et non *photographies.* Celles-ci prédominent dans les journaux, mais les dessins, les caricatures et les charges humoristiques y occupent encore une place honorable, digne de précurseurs (15).

Chacun sait que Napoléon préférait le moindre croquis au plus long rapport. S'il faut en croire un dicton chi-

(14) Comme cela, on pourra être certain que les démentis ne parviendront pas avant de mettre sous presse!

(15) Plus qu'honorable, aurait dit Sidney Smith. Il produisait chaque jour une bande de ces dessins cocasses que l'on trouve dans tout journal américain. L'Europe aussi leur fait bon accueil. Smith fut tué dans un accident d'automobile le 20 octobre 1935, quelques heures après avoir renouvelé, pour une période de trois ans, un traité lui accordant des appointements annuels de 2.250.000 francs (lisez bien : deux millions deux cent cinquante mille). L'acheteur, un journal de Chicago, pouvait payer ce prix puisqu'il revendait les dessins à de nombreux confrères. Détail piquant : des « nègres » ont continué la production après la mort de Smith.

nois, une image remplace dix mille mots. C'est possible... si l'image est bonne et si les mots sont mal choisis. Il n'en reste pas moins vrai que, chez l'homme cultivé, peu de photographies frappent l'imagination autant que quelques lignes de la plume d'un maître. Mais les grands écrivains sont rares, tandis que les bons photographes sont légion.

Quoi qu'il en soit, il serait puéril de nier la puissance de l'image (16). La presse ne l'a jamais méconnue. Mais elle ne pouvait en tirer plein profit dans les limites de la gravure sur bois ou même sur zinc, c'est-à-dire jusqu'aux dernières années du XIXe siècle. Les progrès de la photographie et l'invention de la photogravure donnèrent champ libre à l'illustration. Maintenant l'image est reine. Le 1er janvier 1935, l'agence américaine Associated Press inaugurait son service téléphotographique. Au cours de l'année, fonctionnant dix-huit heures par jour avec des appareils transmetteurs établis dans vingt-six centres, elle télégraphiait 18.000 documents à chacun de ses cinquante-cinq clients, en dehors des milliers de clichés envoyés par la poste à tous les abonnés. Dès le printemps de 1936, trois autres agences suivaient son exemple et l'utilisation de transmetteurs portatifs décuplait le rendement.

En vérité, le journal moderne reçoit dans une journée autant, sinon plus, de photographies que d'articles et d'informations. En dehors de ses propres photographes, il y a toutes les agences métropolitaines et étrangères, sans compter les nombreux correspondants occasionnels, tant amateurs que professionnels. Car s'il faut tout au moins savoir écrire pour rédiger une dépêche, il suffit d'actionner un déclic pour obtenir une photographie. De même, s'il faut traduire un article d'origine étrangère avant de songer à l'imprimer, il suffit d'un coup d'œil pour apprécier un instantané, qu'il arrive du Bourget ou de Buenos-Aires.

(16) Plus que tous les discours et tous les articles, c'est une page en couleurs du supplément du *Petit Journal*, intitulée « Aoh yes! », qui provoqua l'éclipse politique de Georges Clemenceau, au siècle dernier. Elle dura neuf ans.

Toutefois il ne faut pas se méprendre. Il ne suffit pas de « faire de la photo » pour être photographe de presse. Le reportage photographique réclame de nombreuses qualités. Il faut être technicien, cela va sans dire, quoiqu'un bon opérateur ne soit pas nécessairement bon reporter. Il faut une grande activité, beaucoup de décision, énormément de patience, l'œil toujours attentif, un tempérament audacieux... et un aplomb de tous les diables. Le photographe de presse est un être dynamique. A l'encontre de son confrère de la plume qui observe sur les confins, il va droit au centre, prend la direction, place et déplace ses sujets sans s'inquiéter de savoir s'ils sont princes ou paysans; il s'agenouille, se couche (17), s'approche, s'éloigne, braque son appareil dans tous les sens, grimpe aux arbres, à l'occasion monte en avion. Et tout cela avec tant de candeur qu'il est rare qu'il ne réussisse pas. Du reste, pourvu qu'il rapporte un cliché, ses chefs considèrent trop souvent que la fin justifie les moyens. En voici un exemple :

Le soir où Dutch Schultz [*gangster* notoire de New-York] fut blessé, le *Daily Mirror* téléphona au domicile de son photographe James Dolbear, lui demandant de se rendre sur les lieux. Dolbear alla immédiatement à l'hôpital de Newark. A la porte un homme l'accosta. Dolbear lui demanda si Schultz était arrivé. L'homme répondit : « Seriez-vous aussi à sa recherche? » Sans répondre, Dolbear grimpa l'escalier quatre à quatre. Il commença par examiner toutes les salles du deuxième étage. Il connaissait Schultz pour l'avoir photographié à divers moments. Enfin il le découvrit dans une chambre particulière. Il n'y avait personne autre qu'un infirmier qui s'éclipsa à l'entrée de Dolbear. Celui-ci prit un cliché, sur quoi le directeur de l'hôpital survint en criant : « Que faites-vous ici? Il faut transporter cet homme pour l'opérer! » Dolbear s'empressa de prendre deux autres clichés, ceux qui firent sensation plus tard, car l'un montrait la blessure au point d'entrée de la balle et l'autre celle du point de sortie

(17) Aux championnats de tennis de Wimbledon, l'an dernier, le comité directeur s'insurgea contre les « photographes sous-marins », ceux qui couchés sur le dos, épiaient les effets de jupe des joueuses.

Comme Dolbear prenait son dernier cliché, Schultz se souleva sur son lit. Il dit au directeur : « Dites-moi, qu'est-ce qui est le plus pressé? Lui et ses photos ou moi et mon opération (18)? »

Parmi les moyens matériels dont dispose le photographe de presse pour arriver à ses fins, il faut mettre au premier rang son outillage perfectionné. En matière de photographie, les inventions se sont succédées si rapidement qu'il ne semble pas y avoir eu de périodes de transition. Les appareils pesants et volumineux sont devenus si légers et si réduits qu'ils échappent à tout contrôle (19). Sans s'attarder aux détails techniques, on peut dire que tous les obstacles ont été surmontés, — éclairage, distance, température. Cela confère l'ubiquité au reporter-photographe.

Partout et toujours il enregistre la vie en images. Est-ce la naissance? Voici, pour l'Amérique, un nouvel hebdomadaire consacré exclusivement aux photographies, dont le frontispice représente un médecin-accoucheur tenant un nouveau-né, et, pour la France, « une jeune Parisienne met au monde trois enfants », avec cliché du lit où ils reposent tous les quatre. Est-ce la mort? Voici des cadavres, sur les dalles de la morgue, carbonisés dans la carlingue d'un avion, dans les tranchées d'Espagne. Entre les deux extrêmes, « des photographes, pour la presse du monde entier, fusillent de leurs éclairs à bout portant » (20). L'objectif ne néglige aucune étape de notre existence.

Charles A. Lindbergh s'expatrie pour fuir les photographes qui traquent sa famille. Après le meurtre de son premier enfant, il put croire son second menacé; l'homme qui le pourchassait en automobile ne voulait qu'une image (21). Les fils du banquier J. P. Morgan

(18) Traduction d'une note communiquée par le *Daily Mirror* lui-même à *Editor and Publisher*, organe corporatif de New-York (9 novembre 1935).

(19) Quand Bruno Hauptmann, ravisseur du jeune Lindbergh, fut exécuté en Amérique, il fut interdit aux journalistes de consulter leurs montres. Elles auraient pu renfermer un appareil photographique.

(20) *Paris-Soir*, 31 septembre 1936. Il s'agit du procès d'un assassin.

(21) Voici la légende : Photographie en exclusivité de Mme Lindbergh

ont peine à se contenir quand les photographes « fusi
lent » leur père malade, transporté sur un brancar
Obsédé par les instantanés (le Président épluche un
cacahuète, le Président se gratte le nez, le Présiden
savoure une saucisse), M. Franklin D. Roosevelt ne tolè
maintenant que les photographies posées. Et qui dir
l'influence des images sur l'abdication d'Edouard VII
Les événements se précipitèrent à partir de la publica
tion en Amérique d'instantanés de la fameuse croisièr
dans l'Adriatique (le roi et Mme Simpson à bord, le r
et Mme Simpson à terre, le roi et Mme Simpson e
vedette, etc., etc.). En Angleterre, ces photographies ci
culaient sous le manteau; elles n'en étaient que plu
dangereuses.

Plus qu'aucun langage, l'image est universelle. Le
photographies de presse font le tour du monde. Le
Japonais, entre autres, en sont très friands. A Tokio,
Osaka, on s'arracha les éditions spéciales donnant le
premiers clichés des opérations en Abyssinie. Relayé
des bords de la Mer Rouge par paquebot, divers avion
transsibérien et télégraphe, ils avaient coûté enviro
50.000 francs. En retour, nous eûmes « les première
photographies des incidents de Tokio », télégraphiée
d'abord à San-Francisco, ensuite à Londres, et de l
apportées à Paris par avion. On n'a pas dit le prix d
cette transmission; il fut certainement élevé.

« C'est cher, pourra-t-on dire, mais un document n'
pas de prix. » Il faudrait d'abord s'entendre sur la défin
tion de *document*. S'agit-il de preuve ou simplement d
cliché? On écrit couramment : « Un article illustré d
documents remarquables », ou « magnifiques », ou mêm
« hallucinants ». Ici *document* signifie *image*. « Qu'im
porte? pourra-t-on ajouter. Pourquoi jouer sur les mots
Une photographie ne saurait mentir; n'est-ce pas l
représentation de la réalité? » Est-ce bien sûr? C'éta
peut-être vrai aux débuts de l'illustration photographiqu

et son fils Jon, prise par Dick Sarno, avec un appareil Graphic 4 sur 5
deux mètres de distance; 1/200e de seconde; pellicule panchromatiq
ultra-sensible; objectif Zeiss f. 4.5. — Copyright.

A cette époque, elle nous montrait surtout des huit-reflets protocolaires, des jaquettes diplomatiques, des façades de monuments, — documents sans doute, mais ni magnifiques, ni remarquables, ni hallucinants.

On découvrit bien vite que les représentations de la réalité n'intéressent pas outre mesure le lecteur ordinaire. Dans l'album familial, il préfère les portraits posés aux photographies d'identité. Dans son journal également, il aime les « belles images ». Or, c'est la mise en scène qui fait les « belles images ». « Elle est d'usage courant (22). » Elle est naïve et bénigne quand elle sert simplement à meubler un cliché. Dans ce cas on voit souvent les représentants de la force publique jouer les figurants. Il y a vingt ans on se contentait de photographier les pièces à conviction en vrac; aujourd'hui on place « l'arme fatale » dans la main d'un agent, ou bien un gendarme tient deux coins du mouchoir chloroformé. S'agit-il de la remise d'un prix, d'un trophée, on fait poser de chaque côté du récipiendaire des compères pointant l'index sur l'objet. On a recours aussi aux attributs. Dans un groupe en tenue de soirée, on se demande pourquoi une jeune fille s'est encombrée d'un patin. C'est parce qu'elle se nomme Sonja Henie et qu'elle est championne de patinage. Tout cela n'est pas bien méchant.

Mais la mise en scène peut dégénérer en truquage. « En pleine bataille » nous montre des miliciens espagnols. Ils mettent en joue de telle façon qu'ils s'entre-tueraient s'il fallait faire feu. En outre, certains semblent viser du côté opposé à l'ennemi. Autre photographie d'Espagne: « Un volontaire vient d'être tué à son poste. » Comme par hasard il y avait un coussin pour supporter sa tête et, au mur, une affiche pour indiquer son parti. Encore d'Espagne : « Des prisonniers se mutinent. » On voit les gardes sur le toit, épaulant leurs armes. A moins qu'ils n'aient obligeamment convoqué les photographes dès le début de la mutinerie, on est fondé à croire qu'ils posaient après coup.

(22) Déclaration de M. Paul Perrin à la commission d'enquête sur les événements du 6 février 1934.

La mise en scène ne se trahit pas toujours, et c'es
plus grave. Après les événements de février 1934 plac
de la Concorde, la question des sommations eut son im
portance. Or, la commission d'enquête apprit qu'à l
demande d'un photographe, un trompette avait été auto
risé à poser sonnant le « garde à vous ». En octobr
dernier, le *Times* envoya un correspondant faire e
France un tour d'horizon. A Tourcoing, il assista à l'éva
cuation d'une usine à la fin d'une grève sur le tas. « Le
ouvriers sortaient tranquillement, écrivait-il, lorsqu
deux photographes de presse... produisirent de grand
drapeaux rouges, les mirent de force entre les mains d
quelques hommes qu'ils firent poser en groupe, dra
peaux brandis et poings levés. »

Mais comme, malgré la mise en scène, il n'y a pas tou
les jours assez de documents remarquables ou magnif
ques, il faut bien se rabattre sur d'autres images. Heu
reusement qu'il y a le *sex appeal* (23). L'histoire a fa
le tour des salles de rédaction, de ce directeur qui s'em
portait si on ne donnait pas « une femme nue tous le
jours ». Il exagérait; il la voulait tout simplement pe
vêtue. Comme la France, malgré la réputation que l
font les puritains anglo-saxons, n'a pas encore dév
loppé cette branche de la photographie, c'est l'Amériqu
ou l'Angleterre qui nous fournissent des déshabillé
« Mlle Aimée Pfanner, dont les jambes viennent d'êt
assurées pour 50.000 dollars », ou : « Miss Ethel Lo
raine, dont le dos est assuré pour une somme d
50.000 dollars » (décidément c'est le tarif), ou : « I
señorita Navascues, qui vient de remporter le prix d
plus belles dents du monde. »

Cependant, même la « grande actualité » et le *se*
appeal ne suffisent à fournir toutes les images néce
saires au journal illustré moderne. Il faut trouver l'a
point dans les envois quotidiens des agences. Ce ne so
certes pas les photographies qui manquent. En Am
rique, en Angleterre, le moindre fait-divers est phot

(23) Dire que nous avons créé la « petite femme », celle de Gavarni
de Grévin, et que nous avons importé ce mot d'Amérique!

graphié. Certains journaux munissent d'un appareil chacun de leurs reporters. En Amérique, en plus des cours de journalisme, sept universités et un collège enseignent la photographie de presse. Puisqu'en France nous n'en sommes pas encore là, nous restons tributaires de l'étranger. Il nous donne le cargo à la côte à Land's End, l'accident d'automobile à Brooklyn, la grève à Flint (Michigan). Il y a aussi quelques tableaux de genre : « Les animaux aiment-ils la musique? Pour le savoir, des exécutants d'un orchestre de Washington sont allés au Zoo donner une aubade. » D'autre part, la publicité illustrée comble quelques vides; elle paraît recherchée surtout par les fabricants d'apéritifs et de produits pharmaceutiques.

Quand il y a surabondance, la quantité l'emporte souvent sur la qualité. Il y a aussi des méprises. A l'occasion du mariage de la princesse Juliana, les pêcheurs de Scheveningen décorèrent de leurs filets une rue de la ville. Un journal en imprima la photographie sens dessus dessous. Pour se rendre compte de l'erreur, il fallait comparer avec une autre feuille, car même à l'envers l'effet décoratif restait original!

Ces petits accidents atteignent surtout les légendes. C'est toute une spécialité que de rédiger les titres et les textes qui accompagnent les images. Il faut être concis, mais vivant. Il faut savoir déchiffrer les indications en petit nègre ou en langue étrangère fournies par les photographes et les agences. Il ne faut pas oublier que la droite d'un négatif deviendra la gauche d'un positif. Il faut savoir reconnaître la plupart des hommes en vue, car fréquemment leurs portraits sont mélangés dans les archives. Il faut de l'inspiration, mais pas trop (24). Sinon certains rapprochements feront sourire. « Les troupes en position sur la Bidassoa vont partir pour

(24) Dans un journal de droite, un cliché de deux colonnes; titre : « Les manœuvres de l'artillerie contre avions. Le Reich dispose actuellement de cinq millions d'hommes. » Dans un journal d'extrême-gauche, une partie de la même photographie sur une colonne, titre : « Fusiliers marins japonais montant la garde devant le bâtiment des chemins de fer mandchous. »

l'assaut décisif », — à la nage, sans doute, puisqu'elles sont alignées sur la berge, face au fleuve. « La foule devant la maison du drame », — on peut compter exactement cinq hommes et deux gamins. « Les parents et les amis des infortunés mineurs viennent, anxieux, prendre des nouvelles », — ils sont dix hommes, les mains dans les poches, et cinq d'entre eux regardent l'appareil.

§

Nous avons vu ce que sont les titres et les images. Nous savons que les feuilles à grand tirage doivent nécessairement essayer toutes les formules susceptibles d'attirer les masses. Nous pouvons constater que, pou l'instant, les titres deviennent de plus en plus gros e les images de plus en plus nombreuses. Où cela s'arrêtera-t-il? Ou plutôt, cela s'arrêtera-t-il? Qui sait? E tout cas, voici les données du problème :

I. C'est le lecteur, plus exactement l'acheteur, qu décide en dernier ressort de l'existence d'un journal.

II. Le nombre des acheteurs n'est pas infini; en France nous en sommes au point où tout journal progresse a détriment des concurrents (25).

III. Un journal survit rarement à un changement radical de formule.

IV. Tout brasseur d'affaires peut un beau matin lancer un journal de formule nouvelle (26).

Actuellement, la lutte est dure pour attirer les acheteurs, lutte entre les quotidiens d'une part et d'autre par entre les quotidiens et les hebdomadaires. Chacun s'efforce de découvrir « ce que veut le lecteur ». Tous le journalistes connaissent cet argument-massue dont usen directeurs, administrateurs, chefs de vente : « Le lecteur veut ceci », « le lecteur veut cela ». A vrai dire, il n'en savent rien. La déformation professionnelle tro souvent leur interdit d'entrer dans la peau du lecteu

(25) Pour s'en convaincre, il faut fréquenter les dépositaires et non l chefs de vente.

(26) Il peut le faire pour diverses raisons, — s'ouvrir de nouvell portes, avoir une arme ou un bouclier, gagner de l'argent, ou même e perdre, si ses revenus d'autres sources sont menacés de surtaxe.

Pour le séduire, il n'y a que des procédés empiriques. Actuellement, en dehors des titres et des images, il ne semble pas y avoir de formule bien stable. Sauf les exceptions déjà indiquées, chaque feuille s'efforce d'incorporer ce qui, chez le concurrent, peut attirer l'acheteur. Il en résulte que, nuances politiques à part, les quotidiens se ressemblent de plus en plus et les hebdomadaires également, alors que les deux groupes tendent à se rejoindre.

Néanmoins, quelques tendances se dessinent. Nous allons, par exemple, vers l'information romancée; il y a déjà le roman-reportage, avant-coureur sans doute du reportage-roman. C'est un procédé qui remporte beaucoup de succès en Amérique et en Angleterre, surtout dans les hebdomadaires. La formule est simple. Pour faire « vivant », on accumule les détails, — le costume de tussor de Roosevelt, la voix coupante de Goebbels, les yeux clairs de Staline. Cela nécessite une documentation très particulière, faite surtout de coupures de journaux. Quand elle fait défaut, il convient d'avoir beaucoup d'imagination. Pour expliquer le procédé, prenons un exemple à Londres.

Il s'agit de la mort de M. Roger Salengro. Une dépêche d'agence fournit le canevas :

Dans son modeste logis, M. Salengro n'avait pas touché au repas préparé par la femme de ménage. Sur son bureau il avait placé un dossier bien en évidence.

Sur ce canevas on brode :

Sans toucher à la côtelette garnie de pommes de terre qui l'attendait, M. Salengro passa dans une toute petite pièce qui lui servait de bureau. Là, il rangea méthodiquement des papiers dans une chemise de couleur orange qu'il déposa soigneusement sur le bord de la table de chêne.

Et le récit continue de même façon : les murs de la cuisine sont peints en gris, le fauteuil est vieux et délabré, la salle à manger est... Louis XV.

L'inventeur de cette salle à manger fit certainement

preuve d'imagination. Quand la documentation manque, il faut bien y suppléer. Cela ne va pas sans erreurs (27). Le système tend à les perpétuer. En effet, chaque article est classé dans les archives pour devenir document à son tour. Si jamais cet hebdomadaire anglais a l'occasion de revenir sur la mort de M. Salengro, il est fort probable qu'il reparlera de la salle à manger Louis XV.

Voici un autre exemple d'information romancée :

> Deux hommes en tête à tête dans une immense pièce dorée. Nous sommes dans le cadre somptueux de l'Hôtel Matignon. L'un des interlocuteurs est M. Léon Blum, l'autre le général Gamelin. L'Allemagne vient de proclamer le service de deux ans. Le chef du gouvernement et le chef de l'armée confèrent.

Le reporter-romancier rapporte ensuite leurs paroles. Le père Dumas ne faisait guère mieux.

L'information romancée ne satisfera peut-être pas ceux qui prisent l'exactitude, mais elle intéressera tous ceux qui dans la lecture cherchent surtout une distraction. Du reste, l'information non-romancée n'est pas nécessairement plus exacte (28).

Il y a d'autres tendances, mais de les examiner toutes nous conduirait trop loin. Néanmoins, il convient de signaler que certaines feuilles, surtout hebdomadaires, franchissent volontiers la courte distance qui sépare le *sex appeal* de la pornographie. Quelles qu'elles soient, bonnes ou mauvaises, toutes ces tendances se développeront dans les journaux dans un proche avenir. Certaines réussiront, d'autres amèneront des désastres. Et quand toutes seront épuisées, quand le cycle sera complet, qui sait si un novateur hardi ne fera pas sensation... en renouvelant la *Gazette* de Théophraste Renaudot?

G. HANET-ARCHAMBAULT.

(27) D'assez savoureux exemples paraissent de temps à autre dans le Sottisier du *Mercure*.
(28) *Mercure de France*, 1er septembre 1935, « L'origine des nouvelles ».

LE
ROMAN DU JOUEUR D'ÉCHECS

—

Alors, une faculté pitoyable se développa dans leur esprit, celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer.

FLAUBERT (*Bouvard et Pécuchet*).

PROLOGUE

Il n'y a pas longtemps, je recevais une lettre d'un lecteur inconnu et, peu après, copie d'une partie de la correspondance qu'il avait échangée avec un ami. Cet ami lui racontait avoir fait la connaissance d'un certain Don Sandalio, joueur d'échecs, et il lui dépeignait les particularités de Don Sandalio.

« Je sais — me disait mon lecteur — que vous êtes à la recherche de thèmes ou de sujets pour vos romans (ou *nivolas*); il s'en trouve un dans ces fragments de lettres que je vous envoie. Comme vous le verrez, je n'ai pas laissé subsister le nom de l'endroit où les événements se sont déroulés; quant à l'époque, il vous suffira de savoir que cela se passait dans le courant de l'automne et de l'hiver 1910. Mais je sais que vous n'êtes pas de ceux qui se préoccupent de situer les faits dans l'espace et dans le temps; sans doute que pour cela vous ne manquez pas de raisons. »

Bien d'autres choses encore il me racontait, mais je ne veux pas en dire plus long en manière de prologue, — ou apéritif.

I

31 août 1910.

Me voilà ici, cher Felipe, dans ce paisible coin de la côte et au pied des montagnes qui se reflètent dans la mer; ici, où personne ne me connaît et où je ne connais, grâces à Dieu, personne. Je suis venu, comme tu sais, pour fuir la société de ceux appelés prochains ou semblables et chercher la compagnie des vagues de la mer et des feuilles des arbres qui bientôt rouleront comme les vagues.

J'y ai été amené, comme tu t'en doutes, par une nouvelle crise de misanthropie, ou plutôt d'anthropophobie, car les hommes, bien plus que je ne les hais, je les crains. Et c'est parce que vient de s'exacerber en moi cette lamentable faculté qui, selon Flaubert, se développa dans les esprits de Bouvard et de Pécuchet, et qui consiste à voir la bêtise et à ne pouvoir la tolérer. Quoique pour moi il ne s'agisse pas seulement de la voir, mais encore de l'entendre; ne pas voir la bêtise — bêtise! — mais entendre les bêtises que jour après jour et irrémissiblement laissent échapper jeunes et vieux, imbéciles et avisés. Car ce sont ceux qui passent pour intelligents qui font et qui disent le plus de bêtises. Mais je me doute que tu vas me rétorquer mes propres paroles, celles que tant de fois tu as entendues de ma bouche : que l'homme le plus bête est celui qui meurt sans avoir fait ni dit la moindre sottise.

Ici tu me verrais, bien que des ombres humaines traversent parfois mon chemin, jouant au Robinson Crusoé, au solitaire. Ne te rappelles-tu pas, quand nous lisions le terrible passage de *Robinson* où celui-ci, se rendant un jour à son bateau, tombe sur une empreinte de pied humain dans le sable de la plage? Il resta stupéfait, comme frappé par la foudre — thunderstruck — comme s'il eût vu une apparition. Il écouta, regarda autour de lui sans rien entendre, sans rien apercevoir.

Il parcourut la plage, rien encore. Il n'y avait que l'empreinte d'un pied : orteils, talon, chaque partie de ce pied. Alors Robinson, atterré au suprême degré, s'en retourna à son repaire, dans ses retranchements, regardant derrière lui tous les deux ou trois pas, confondant arbres et buissons, imaginant à distance que chaque tronc était un homme, et plein de fantasmagories et de mauvais présages.

Comme je me représente bien Robinson! Je fuis, non pour avoir vu la trace des pieds nus d'un homme, mais pour avoir entendu les paroles d'âmes humaines revêtues d'indigence; et je m'isole afin de me défendre contre le frôlement de leurs sottises. Et je m'en vais sur la côte entendre les vagues se briser, ou bien je m'enfonce dans la forêt pour écouter le murmure du vent entre les feuilles des arbres. Ne me parlez pas des hommes! Ni des femmes, bien entendu! Tout au plus de quelque enfant qui ne saurait encore parler, qui ne saurait encore répéter comme un jeune perroquet les jolis mots que lui ont appris ses parents.

II

5 septembre.

Hier j'ai marché à travers la forêt, m'entretenant silencieusement avec les arbres. Mais c'est en vain que je fuis les hommes : je les retrouve partout; mes arbres sont arbres humains. Et non seulement pour avoir été plantés et soignés par des hommes, mais pour autre chose encore. Tous ces arbres sont des arbres domestiqués et domestiques.

Je me suis fait l'ami d'un vieux chêne. Si tu le voyais, Felipe, si tu le voyais! Quel héros! Il doit déjà être bien vieux. Il est mort en partie. Note bien : mort en partie! non pas mort tout à fait. Il porte une blessure profonde qui laisse voir ses entrailles à découvert. Et ces entrailles sont vides. Il est là, montrant son cœur. Or nous savons, grâce à de très sommaires notions de

botanique, que son vrai cœur ce n'est pas cela : la sève circule dans le tronc entre l'aubier et l'écorce. Mais comme cette large blessure, avec ses lèvres arrondies, m'impressionne! Le vent passe à travers, il souffle au creux de cet arbre dans lequel un promeneur pourrait s'abriter en cas d'orage, et où un ermite ou un Diogène de la forêt pourrait trouver asile. Mais la sève circulant entre l'écorce et le tronc donne le suc vital aux feuilles qui verdoient au soleil. Elles verdoient jusqu'à la saison où, jaunies et desséchées, elles tourbillonneront sur le sol; alors, pourrissant au pied du vieux héros de la forêt, entre les bras puissants de ses racines enchevêtrées, elles formeront un terreau qui servira d'aliment aux feuilles nouvelles du prochain printemps. Et si tu voyais quels bras, ces racines qui enfoncent leurs milliers de doigts dans la terre! Des bras qui agrippent la terre comme les branches hautes empoignent le ciel.

Quand l'automne aura passé, tu crois peut-être que le vieux chêne restera nu et silencieux. Pas du tout : un lierre, lui aussi héroïque, le tient embrassé. Entre les racines qui poussent en surface, sur le tronc, se détachent en relief les robustes — ou solides — veines du lierre; et celui-ci grimpe le long du vieil arbre, le revêt de ses feuilles d'un vert brillant et durable. Et lorsque les feuilles du chêne retourneront à la terre, le vent du Sud lui susurrera des chansons d'hiver à travers les feuilles du lierre. Même mort, le chêne verdoiera au soleil; et qui sait si un essaim d'abeilles n'établira pas sa ruche dans la large blessure de son flanc?

Je ne saurais expliquer pourquoi, mon cher Felipe, mais on pourrait croire que ce vieux chêne commence à me réconcilier avec l'humanité. En outre, pourquoi ne te l'avouerais-je pas? Il y a si longtemps que je n'ai entendu la moindre sottise! A la longue, on se lasse de vivre ainsi. Je crains bien de succomber.

III

10 septembre.

Ne te le disais-je pas, Felipe? J'ai succombé! Je suis devenu membre du Cercle; bien plus pour regarder que pour entendre. Et cela, dès la tombée des premières pluies. Le mauvais temps venu, ni la côte ni la forêt n'offrent de ressources, et quant à l'hôtel, qu'y ferais-je? Passer les journées à lire, ou plutôt à relire? C'est impossible! J'ai donc fini par aller au Casino.

Je reste un moment au salon de lecture où je me livre, bien plus qu'à lire les journaux, à observer ceux qui les lisent. Car les journaux, il faut que je les abandonne à peine ouverts. Ils sont encore plus stupides que les hommes qui les rédigent. Parmi ces derniers il s'en trouve qui ont un certain talent pour dire des bêtises, mais pour les écrire? pour les écrire... personne! Et quant aux lecteurs, il faut voir la tête de caricature qu'ils prennent quand ils rient des caricatures. Ensuite, je me rends au salon où tous les membres du Cercle se réunissent; mais je fuis les tertulias ou groupes qui s'y forment. Les bribes de conversation qui parviennent jusqu'à moi me blessent jusqu'au plus vif de la blessure que j'ai apportée en me retirant ici, dans ce coin côtier et sylvestre, comme à une station de cure. Non, je ne puis souffrir la bêtise humaine. Et je m'adonne, avec le plus de discrétion possible, au métier de badaud intermittent des parties de *tresillo,* de *tute* et de *mus.* Au fond, ces gens ont trouvé un moyen de vivre en société presque sans mot dire. Et je songe à la souveraine sottise du pseudo-pessimiste Schopenhauer, quand il a dit que les imbéciles, n'ayant pas d'idées à échanger, ont inventé des petits cartons peints — les cartes — pour les échanger entre eux. Mais si les imbéciles ont inventé les cartes, ils ne sont donc pas si bêtes que ça. Lui, Schopenhauer, n'a pas même inventé cela; seulement un système de carte mentale qui s'appelle pessimisme, et où le pire est la douleur; comme s'il n'y avait pas

l'ennui, le dégoût, cela même que tentent de tuer les joueurs de cartes.

IV

14 septembre.

Je commence à connaître les membres du Cercle, mes co-associés, car bien que je ne sois que de passage, je m'y suis fait admettre. Bien entendu, je ne les connais que de vue. Et je me divertis à imaginer à quoi ils peuvent penser, naturellement pendant qu'ils se taisent; car dès qu'ils ouvrent la bouche il ne m'est plus possible de me figurer ce qu'ils peuvent bien penser. C'est ainsi que dans mon métier de spectateur je préfère regarder les parties de *tresillo* plutôt que celles de *mus;* dans celles-ci on parle trop. Tout ce tohu-bohu de *envido!* je *demande, cinq de plus, dix de plus, órgado,* m'intéresse un moment, mais vite me lasse. *Orgado,* qui paraît-il est un mot basque qui correspond à « voilà! », m'amuse beaucoup, surtout quand il est lancé à l'adversaire avec des airs de petit coq de combat.

Les parties d'échecs m'attirent davantage; tu n'ignores pas que dans ma jeunesse je m'adonnai à ce vice de solitaires à deux. Est-ce que c'est là être en compagnie? Mais dans ce Casino, toutes les parties d'échecs ne sont pas d'une telle solitude, ni silencieuses; il arrive que les curieux forment un groupe, qu'ils discutent les coups avec les joueurs, et même ils vont jusqu'à porter la main sur l'échiquier. Une partie surtout, entre un ingénieur des eaux et forêts et un magistrat en retraite, est des plus pittoresques. Hier, le magistrat, qui doit souffrir de la vessie, était agité, inquiet; comme on l'engageait à aller au lavabo, il déclara qu'il n'irait pas seul mais avec l'ingénieur, par crainte qu'entre temps celui-ci ne changeât la position des pièces; les voilà donc partis tous deux, le magistrat pour satisfaire son petit besoin et l'ingénieur l'escortant; pendant ce temps, le groupe de curieux chambardait tout le jeu.

Il y a encore un pauvre monsieur qui jusqu'ici est

bien celui qui m'intéresse le plus. On le nomme — très rarement, car on ne lui adresse guère la parole, pas plus qu'il ne l'adresse à quiconque — on le nomme, ou il se nomme, Don Sandalio, et son métier paraît être précisément celui de joueur d'échecs. Je n'ai rien pu conjecturer sur son existence qui, au fond, m'importe peu. Je préfère me l'imaginer. Il ne vient au Casino que pour jouer aux échecs et il joue, sans prononcer un mot, avec une avidité de malade. Hormis les échecs, il semble que le monde n'existe pas pour lui. Les gens ont l'air de le traiter avec déférence; peut-être l'ignorent-ils; pourtant, il m'a semblé qu'on le considérait avec une certaine nuance de pitié. Peut-être le tient-on pour un maniaque? Mais toujours il trouve quelqu'un, sans doute par compassion, avec qui faire sa partie.

Ce qu'il n'a pas autour de lui, ce sont des badauds. On s'est rendu compte que la curiosité des gens l'importunait, on a des égards. Moi-même je n'ai pas osé m'approcher de sa petite table; et pourtant l'homme m'intrigue. Je le sens si isolé au milieu des autres, si confiné en soi-même! Ou plutôt confiné dans son jeu, qui semble être pour lui une fonction sacrée, une sorte de rite. « Mais, quand il ne joue pas, qu'est-ce qu'il peut bien faire? me suis-je demandé. Quelle est la profession qui lui permet de gagner sa vie? A-t-il une famille? aime-t-il quelqu'un? porte-t-il en lui des douleurs et des déceptions? son âme renferme-t-elle quelque tragédie? » Un jour, à son départ du Cercle, je l'ai suivi jusque près de chez lui, observant attentivement si en traversant la chaussée en damier de la Plaza Mayor, il ne faisait pas quelques pas en saut de cheval. Mais bien vite, honteux, j'ai cessé mon espionnage.

V

17 septembre.

J'ai voulu me secouer de la hantise du Cercle, mais ç'a été impossible; l'image de Don Sandalio me suivait partout. Cet homme m'attire comme celui des arbres de

la forêt qui m'attire le plus; il est un arbre, un arbre humain, silencieux, végétatif. Il joue aux échecs comme les arbres donnent des feuilles.

Voilà deux jours que je n'ai pas mis les pieds au Casino, me faisant violence pour ne pas m'y rendre, arrivant jusqu'à la grille pour m'enfuir tout de suite.

Hier, j'allais par la forêt; mais approchant de la route où passent les hommes, ce chemin pavé par les mains des serfs, ouvriers loués, — les chemins de la forêt, ce sont des hommes libres (libres?) qui les ont tracés avec leurs pieds — je dus m'enfoncer à nouveau sous le couvert, chassé de la route par tous ces panneaux-réclame avec lesquels on a abîmé tout le vert de la nature. Jusqu'aux arbres du bord de la route qu'on a convertis en porteurs d'affiches! J'imagine que les oiseaux doivent fuir ces arbres publicitaires plus encore que les épouvantails que les laboureurs placent au milieu de leurs champs ensemencés. En effet, il n'y a qu'à affubler d'oripeaux quelques bouts de bois pour que s'enfuient d'un champ les charmantes créatures qui récoltent où elles n'ont pas semé. Libres oiselets, notre Père et le leur pourvoit à leur existence.

Marchant à travers la forêt, j'arrivai aux ruines d'une vieille maison. Il n'en reste plus que quelques murs revêtus, comme mon vieux chêne, de lierre. Dans un de ces vieux pans de murs à moitié écroulés, dans la partie qui jadis formait l'intérieur de la demeure, subsiste un vestige de ce qui avait été l'âtre de la cheminée familiale, et dans celle-ci la trace du feu de bois qui y avait brûlé, et encore des parcelles de suie. Sur la suie brille le vert des feuilles du lierre. Et au-dessus du lierre voltigeaient des oiseaux. Peut-être, près du cadavre de ce qui avait été le foyer, ont-ils bâti leur nid?

Et je ne sais pourquoi je me rappelai Don Sandalio, ce produit si urbain, ce pur produit de Casino. Et je songeai que j'aurais beau vouloir fuir les hommes, leurs bêtises, leur stupide civilisation, je continuerais quand même à être un homme, bien plus homme que je ne me le figure, et que je suis incapable de vivre loin d'eux.

Si c'était leur niaiserie même qui m'attire? Si j'avais besoin de cette niaiserie pour me stimuler dans mon for intérieur?

VI

20 septembre.

Enfin, hier! Je n'en pouvais plus! Don Sandalio arriva au Cercle, chronométriquement, à son heure habituelle, de très bonne heure, prit son café à la hâte et à la hâte aussi s'assit devant sa petite table, demanda les échecs, les plaça en ordre de bataille et resta à attendre son adversaire. Lequel n'arrivait pas. Et Don Sandalio, une certaine angoisse sur le visage, contemplait le vide. Il me faisait de la peine. Tant de peine il me faisait que ne pouvant me contenir je m'approchai de lui :

— A ce que je vois, votre compagnon ne vient pas, aujourd'hui, lui dis-je.

— On le dirait.

— Mais si cela peut vous être agréable, et jusqu'à ce qu'il arrive, je peux faire la partie avec vous. Je ne suis pas grand clerc, mais je vous ai regardé jouer et je pense que mon jeu ne vous déplaira pas...

— Merci!

Je crus qu'il voulait repousser mon offre, dans l'attente de son adversaire habituel, mais il ne le fit point. Il acceptait, ne me demandant même pas, bien entendu, qui j'étais. C'était comme si en réalité je n'existais pas, ou comme si je n'avais été qu'un être différent de lui, fait pour lui. Mais lui, comme il existait pour moi!... comme je l'imaginais! A peine s'il daignait me regarder, il regardait l'échiquier. Pour Don Sandalio, pions, fous, chevaux, reines et rois de l'échiquier ont plus d'âme que les personnes qui les gouvernent. Et peut-être qu'il a raison.

Il joue assez bien, avec décision, sans trop de lenteur, sans hésitation ni fausses manœuvres; on ne l'entend dire que « Echec »! Il joue, je te l'écrivais l'autre jour, comme s'il accomplissait un rite religieux. Non, mieux

encore : comme qui composerait de la musique religieuse en sourdine. Son jeu est musical. Il saisit les pièces comme on pince les cordes d'une harpe. Et il m'arrive d'avoir envie d'entendre son cheval, non pas hennir — ça, jamais ! — mais respirer en cadence quand il va faire échec. Alors on dirait un cheval avec des ailes. Un Pégase. Mieux encore, un *Clavileño* en bois comme celui du jeu. Et comme il se pose sur le damier ! Il ne bondit pas, il vole. Et quand il touche à la reine? Musique pure !

Il gagna, non parce qu'il joue mieux que moi, mais parce qu'il ne faisait que jouer pendant que j'étais distrait à l'observer. Je ne sais pourquoi je me figure qu'il ne doit pas être très intelligent, mais qu'il met toute son intelligence, ou plutôt toute son âme, au jeu.

Après plusieurs batailles, quand je tins la partie pour terminée — car lui ne se lasserait pas de jouer — je lui demandai :

— Qu'est-ce qui sera arrivé à votre partenaire?

— Je ne sais pas.

Il semblait que peu lui importait de le savoir.

Je quittai le Casino pour aller faire un tour vers la plage, mais je m'attardai un peu pour voir si Don Sandalio aussi s'en allait. « Se promène-t-il, cet homme? » me demandais-je. Un instant après, mon homme sortit; il marchait comme absent de tout. On n'aurait pas su dire de quel côté il regardait. Je le suivis jusqu'à ce que, après avoir dépassé une petite rue, il disparût dans une maison, la sienne sans nul doute. Alors je continuai ma route jusqu'à la plage, mais plus aussi seul qu'auparavant. Don Sandalio, mon Don Sandalio, allait avec moi. Cependant, avant d'arriver à la plage, je virai vers la forêt et j'allai voir mon vieux chêne, le chêne héroïque, le chêne à la blessure béante aux entrailles, le chêne revêtu de lierre. Evidemment je n'établissais aucun rapport entre lui et Don Sandalio, et pas davantage entre mon chêne et mon joueur d'échecs; pourtant, ce dernier fait déjà partie de ma vie. Comme Robinson, j'ai moi aussi trouvé l'empreinte d'un pied nu d'âme humaine dans le

sable de la plage de ma solitude; seulement cette empreinte m'attire. Serait-elle empreinte de bêtise humaine? ou de tragédie? Mais la bêtise, ne serait-ce pas par hasard la plus grande des tragédies humaines?

VII

25 septembre.

Je continue à être préoccupé, mon cher Felipe, par la tragédie de la bêtise, ou plutôt de la simplicité. Il y a peu de jours, à l'hôtel, j'ai entendu sans le vouloir une conversation qui, celle-là, oui, me laissa pour ainsi dire foudroyé. On parlait d'une dame qui était sur le point de mourir, et on racontait que le prêtre qui l'assistait lui aurait dit : « Bon, une fois arrivée au Ciel, ne manquez pas de dire à ma mère, lorsque vous la verrez, qu'ici nous vivons chrétiennement, afin de pouvoir aller lui tenir compagnie. » Et il paraît que ce prêtre, très saint homme, parlait fort sérieusement. Et comme je ne pouvais faire moins que de supposer que le prêtre qui parlait ainsi était sincère, je me mis à réfléchir sur la tragédie de la simplicité ou, plus justement, sur la félicité. Car il est des félicités tragiques. Puis aussitôt je me demandai si mon Don Sandalio ne serait pas, par hasard, un homme heureux.

Revenant à celui-ci, à Don Sandalio, je dois t'apprendre que je continue à faire la partie avec lui. Son adversaire antérieur a, paraît-il, quitté la ville; je ne l'ai pas appris précisément par Don Sandalio, qui ne parle pas plus de lui que de qui que ce soit et qui, j'imagine, ne s'est guère soucié de savoir si l'individu s'en est allé, ni qui il était. De même qu'il ne se soucie point de savoir qui je suis; je trouverais déjà bien beau qu'il sût mon nom.

Comme je suis nouveau venu dans son jeu, quelques curieux se sont approchés, histoire de voir comment je joue, et sans doute aussi parce qu'ils m'imaginent un nouveau Don Sandalio qu'il s'agit de cataloguer et peut-être d'expliquer. Je laisse faire... Mais très vite ils ont

pu se rendre compte que les curieux ne m'importunent pas moins que Don Sandalio, si ce n'est plus encore.

Avant-hier ils étaient deux, les badauds. Et quels badauds! Ils ne se contentèrent pas de regarder et de commenter les coups, ils se mirent à parler politique, en sorte que, ne pouvant me contenir, je leur dis : « Mais, vous tairez-vous, enfin? » Et ils s'éloignèrent. Quel regard, celui que m'adressa Don Sandalio! quel regard de gratitude profonde! J'ai pu juger que mon homme souffre de la sottise autant que moi-même.

Nous terminâmes les parties et je m'en fus à la plage voir mourir les vagues sur le sable, sans tenter de suivre Don Sandalio, qui sans doute rentra chez lui. Cependant je songeais et me demandais si mon joueur d'échecs ne pensait pas que, cette vie une fois terminée, il s'en irait au Ciel continuer à jouer durant toute une éternité avec des hommes ou avec des anges.

VIII

30 septembre.

Je remarque de l'inquiétude chez Don Sandalio. Ce doit être pour sa santé, car je trouve qu'il respire avec difficulté. Parfois, on le surprend étouffant une plainte. Mais qui oserait rien lui demander? Il a même eu une sorte d'évanouissement.

— Si vous voulez, nous allons nous arrêter...

— Non, non! à cause de moi, non.

« Joueur héroïque », pensai-je. Peu après, j'ajoutai :

— Pourquoi ne resteriez-vous pas quelques jours chez vous?

— Chez moi? s'écria-t-il, ce serait pire!

Et je crois en effet que ce serait pire pour lui s'il restait à la maison. Sa maison? Que peut bien être sa maison? Qui y a-t-il dans sa maison? Qui vit dans sa maison?

J'abrégeai les parties sous un prétexte quelconque et je le quittai sur un : « Meilleure santé, Don Sandalio! »

« Merci », répondit-il, mais sans ajouter mon nom, que sûrement il ne connaît pas.

Ce mien Don Sandalio, non pas celui qui joue aux échecs dans le Casino, mais l'autre, le mien, celui qui s'est introduit dans mon âme profonde, me suit déjà partout; je rêve de lui, je souffre presque avec lui.

IX

8 octobre.

Depuis le jour où Don Sandalio quitta le Casino à la suite d'un léger malaise, il n'y est pas revenu. C'est tellement extraordinaire que me voilà inquiet. Au bout de trois jours d'absence de mon homme, je me surpris, seul, avec une forte envie de placer les pions sur l'échiquier et de rester à l'attendre. Ou peut-être à attendre un autre... Mais soudain je tremblai à l'idée qu'à force de penser à mon Don Sandalio, celui-ci s'était peut-être substitué à moi, et que je me trouvais affligé d'une double personnalité. En vérité, une suffit!

Jusqu'à ce qu'avant-hier, un des membres du Cercle, me voyant si seul et se figurant sans doute que je m'ennuyais, vint à moi et dit :

— Vous devez savoir ce qui arrive à Don Sandalio...

— Moi? non; qu'est-ce qu'il y a?

— Eh! bien... son fils est mort.

— Ah! il avait donc un fils?

— Oui. Vous ne le saviez pas? Celui de cette histoire...

Que se passa-t-il en moi? Je ne sais; mais en entendant cela je m'enfuis, laissant mon interlocuteur décontenancé, et sans m'inquiéter de ce qu'il pourrait penser de moi. Non, je ne voulais pas qu'il m'administrât l'histoire du fils de Don Sandalio. A quoi bon? J'entends maintenir pur, sans souillure, mon Don Sandalio, le mien; et même cette histoire de ce fils qu'on me sort à présent et qui meurt, m'empêchant ainsi de jouer aux échecs pendant quelques jours, me le gâte un peu. Non, non; je ne veux pas savoir d'histoires. Des histoires? Quand j'en aurai besoin, je me les inventerai.

Tu le sais, Felipe, pour moi il n'y a pas d'autres histoires que les romans. Et quant au roman de Don Sandalio mon joueur d'échecs, je n'ai nullement besoin des membres du Cercle pour m'aider à me le forger.

Je sortis du Casino regrettant mon homme et je m'en allai dans la forêt voir mon chêne. Le soleil tapait dans la large ouverture de ses entrailles vides; ses feuilles qui déjà commençaient à se détacher s'arrêtaient un instant, avant de tomber à terre, entre les feuilles du lierre.

X

10 octobre.

Il est revenu, Don Sandalio; il est revenu au Casino; il est revenu aux échecs. Et il est revenu le même, le mien, celui que je connaissais, et comme si rien ne lui était arrivé.

— J'ai compati beaucoup à votre malheur, Don Sandalio, lui dis-je en mentant.

— Merci, merci bien!

Puis il a disposé son jeu. Et comme si rien ne s'était passé chez lui, dans son autre vie. Mais, a-t-il une autre vie?

J'ai songé qu'à la rigueur, ni lui n'existe pour moi, ni moi pour lui. Et cependant...

Ayant terminé les parties, je m'en suis allé à la plage, tout préoccupé d'une question qui sûrement te paraîtra, car je te connais, absurde. La voici : que puis-je être, quelle apparence ai-je pour Don Sandalio? Que pense-t-il de moi? Comment suis-je à ses yeux? Qui suis-je pour lui?

XI

12 octobre.

Je ne sais, cher Felipe, quel démon imbécile m'a tenté aujourd'hui, pour que l'idée me soit venue de proposer à Don Sandalio la solution d'un problème d'échecs.

— Des problèmes? s'est-il écrié. Ils ne m'intéressent pas. Ceux que le jeu lui-même nous offre suffisent, sans aller en chercher d'autres.

C'est la première fois que je l'ai entendu prononcer tant de paroles suivies, mon Don Sandalio, mais quelles paroles! Aucun des badauds du Cercle ne les aurait comprises comme moi. Et malgré cela, je suis retourné peu après à la plage, chercher des problèmes que, j'imagine, me proposent les vagues de la mer.

XII

14 octobre.

Je suis incorrigible, Felipe, je suis incorrigible. Comme si la leçon que m'a donnée avant-hier Don Sandalio ne suffisait pas, j'ai prétendu aujourd'hui lui servir toute une dissertation sur le fou, pièce que je manie mal.

Je lui ai déclaré que l'*alfil,* mot qui paraît-il veut dire éléphant, les Français l'appellent fou, c'est-à-dire fol, et les Anglais *bishop*, qui veut dire évêque, et qu'il en résultait pour moi une sorte d'évêque fou, avec quelque chose d'éléphantin, marchant toujours de travers, jamais devant soi, allant de blanc à blanc ou de noir à noir et, sans passer d'une couleur à l'autre, gardant celle qui lui est échue. Et quelles extravagances je lui ai débitées sur le fou blanc sur sol blanc, sur le fou noir sur sol noir! Les copeaux que j'ai taillés avec tout ça! Et lui, Don Sandalio, me regardait épouvanté, comme on regarderait un évêque fou; je crois même qu'il a été sur le point de fuir, comme devant un éléphant. J'avais dit tout ça dans un intermède, pendant que nous échangions nos pièces, car nous alternons les blanches et les noires, celles-ci devant toujours commencer. Le regard de Don Sandalio était tel que j'en fus décontenancé.

En quittant le Casino, je me demandai si le regard de Don Sandalio n'avait pas raison, si je n'étais pas devenu fou, et j'allai jusqu'à penser que peut-être, dans ma terreur de buter contre de la sottise humaine, dans ma terreur de me trouver face à face avec l'empreinte

du pied nu de l'âme d'un sembable, j'allais marchant de biais comme un fou d'échecs. Sur sol blanc? ou noir?

Je t'assure, Felipe, que ce Don Sandalio me rend fou.

XIII

13 octobre.

Je ne t'ai pas écrit, mon cher Felipe, pendant ces derniers huit jours, parce que j'ai été souffrant, peut-être plus d'appréhension que de maladie. Et d'ailleurs, le temps passait si agréablement dans le lit; les draps se plaquaient si amoureusement sur moi! Par la fenêtre de ma chambre, — de mon lit même, — je vois la montagne proche, où bondit une petite cascade. Avec des jumelles que j'ai toujours sur ma table de chevet, je passais de longs moments à contempler la cascade. Et quels jeux de lumière, ceux de la montagne!

J'ai fait appeler le médecin le plus réputé de la ville, le docteur Casanueva, lequel est arrivé disposé avant tout à combattre l'idée que je pouvais avoir de mon propre mal. Il a seulement réussi à m'inquiéter davantage. Il s'obstine à dire que je défie les maladies, et cela simplement parce que je vais souvent dans la forêt. Il a commencé par me recommander de ne pas fumer, et quand je lui ai répondu que je ne fumais jamais, il n'a plus su quoi dire. Il n'a pas eu la présence d'esprit de cet autre disciple de Gallien qui dans un cas analogue répondait au malade : « Eh! bien, alors, fumez! » Et peut-être que celui-là avait raison, car l'essentiel, c'est changer de régime.

J'ai gardé le lit presque tous ces jours-ci, non parce que c'était rigoureusement prescrit, mais parce qu'ainsi je pouvais mieux ruminer ma solitude relative. En réalité, j'ai passé la majeure partie du temps, pendant ces huit derniers jours, comme évadé de moi-même, dans un état entre la veille et le sommeil, sans me rendre compte si je rêvais la montagne que j'avais en face ou si je voyais devant moi Don Sandalio absent.

Car tu peux déjà te figurer que Don Sandalio, mon Don Sandalio, a été ma principale rêverie de malade. J'avais l'illusion qu'au bout de ces quelques jours il se révélerait davantage, que peut-être il aurait changé, que lorsque je le reverrais au Casino et que nous reprendrions nos parties d'échecs, je le trouverais tout autre.

Mais entre tant, pense-t-il à moi, lui? me trouve-t-il à dire au Cercle? Y aura-t-il trouvé quelque autre co-associé — co-associé! — pour lui faire la partie? Aura-t-il demandé de mes nouvelles? Est-ce que j'existe pour lui?

Même j'ai eu un cauchemar : je voyais Don Sandalio tel un terrible cheval noir — cheval d'échiquier, bien entendu! — qui me sautait dessus pour me dévorer; et moi j'étais un pauvre fou blanc, un pauvre évêque fou et éléphantin qui défendait le roi blanc pour empêcher qu'on le fît mat. En me réveillant de ce cauchemar comme l'aube pointait, j'éprouvai une grande oppression et je m'appliquai à faire de longues et profondes inspirations et expirations, gymnastique qui avait pour but de tonifier ce cœur que le docteur Casanueva juge un peu endommagé. Puis, prenant les jumelles, je contemplai les rayons du soleil naissant qui jouaient en face, dans l'eau de la cascade.

XIV

25 octobre.

Rien que ces quelques lignes sur une carte postale. Je suis allé à la plage, qui était solitaire. Plus solitaire encore par la présence d'une jeune personne seule, qui se promenait au bord des vagues. Elles venaient lui mouiller les pieds. Sans qu'elle pût me voir, je l'ai observée. Elle a tiré de sa poche une lettre, l'a lue, a laissé tomber ses bras tenant toujours des deux mains la lettre; puis elle les a relevés de nouveau et l'a relue; après quoi elle l'a déchirée en menus morceaux, et les a lancés un à un, morceau par morceau, dans l'air qui les emportait — papillons de l'oubli? — sur les brisants. Cela fait, elle

a tiré son mouchoir, s'est mise à sangloter; ensuite elle a épongé ses yeux. L'air de la mer a achevé de les sécher. Et c'est tout.

XV

26 octobre.

Ce que j'ai à te raconter aujourd'hui, mon cher Felipe, est quelque chose de si inouï, de si surprenant, que jamais cela n'aurait pu venir à l'esprit du romancier le plus imaginatif. Ce qui te prouvera combien notre ami, le dénommé Pepe le *Gallego,* avait raison quand, traduisant certain ouvrage de sociologie, il nous disait : « Je ne puis supporter ces livres des sociologues d'aujourd'hui; j'en traduis un sur le mariage primitif et l'auteur ne fait que tourner en rond autour des *Aldonquins* qui se marient de telle façon, des *Chipenais* qui se marient de telle autre, des *Cafres* qui pratiquent une troisième manière, et ainsi de suite... Autrefois on remplissait les livres de mots, aujourd'hui on les remplit de ce qu'on appelle faits ou documents; ce que je ne vois nulle part, ce sont des idées... Moi, pour ma part, s'il me venait à l'esprit d'inventer une théorie sociologique, je l'appuierais sur des faits de mon invention, assuré que je suis que tout ce qu'un homme peut inventer est arrivé, arrive ou arrivera un jour. » Quel bon sens il avait, notre brave Pepe!

Mais venons au fait, ou, si tu veux, à l'événement.

Les forces revenues à peine, et repoussant ce refuge qu'est le lit, je me rendis — parbleu! — au Casino. J'étais surtout poussé, comme tu peux te le figurer, par l'envie de me retrouver avec mon Don Sandalio et de renouer nos parties. Quand j'arrivai, mon homme n'était pas là; c'était pourtant son heure! Je ne voulus pas demander de ses nouvelles.

Mais bientôt je n'y pus résister; je demandai un jeu d'échecs et tirant de ma poche un journal qui proposait un problème, je tentai de le résoudre. Sur ce, parut un des fameux badauds, il me demanda si je voulais faire

une partie avec lui. Je fus sur le point de refuser, il me semblait que c'était un peu comme une trahison à l'égard de mon Don Sandalio; mais à la fin j'acceptai.

Il se trouva que ce sociétaire, hier badaud et aujourd'hui joueur, était de ceux-là qui ne savent rester silencieux. Il ne faisait qu'annoncer les coups, les commenter, reprendre sans cesse un refrain, et quand ce n'était pas cela, fredonner un air. Il était passablement insupportable. Quelle différence avec les parties graves, recueillies et silencieuses de Don Sandalio!



Arrivé là, l'idée me vient que, si l'auteur de ces lettres avait à les écrire aujourd'hui, en l'an 1930, il comparerait les parties avec Don Sandalio au cinéma pur, graphique, tout image, et les parties avec le nouveau joueur au cinéma parlant. Ainsi il en résulterait des parties sonores ou bourdonnantes.



J'étais comme sur des charbons ardents, n'osant pas le prier de se taire. Je ne sais s'il le comprit; le fait est qu'au bout de la deuxième partie il prétendit avoir à s'en aller. Mais avant de partir, il me décocha :

— Naturellement, vous connaissez l'histoire Don Sandalio...

— Non. Qu'est-ce qu'il y a?

— Eh! bien, on l'a mis en prison.

— En prison! m'écriai-je, comme foudroyé.

— Evidemment, en prison! Vous comprendrez que...

Mais moi, lui coupant la parole :

— Non, je ne comprends rien!

Je me levai et, sans presque le saluer, je quittai le Casino.

« En prison, me disais-je, en prison! Pourquoi? En tout cas, qu'est-ce que ça peut me faire? De même que je n'ai pas voulu connaître les affaires du fils, quand celui-ci est mort, je ne veux pas savoir pourquoi on a

mis le père en prison. Peu me chaut, tout cela. Et peut-être que, s'il est tel que je me le figure, tel que je me le suis fait là pour moi, peut-être que cela ne lui importe pas davantage! » Mais malgré tout, cet événement imprévu bouleversait totalement le sens de ma vie intime! Avec qui, dorénavant, pourrai-je faire ma partie d'échecs, tout en fuyant l'incurable sottise des hommes?

Par moments, je songe à m'informer s'il est ou non au secret, et s'il n'y est pas et qu'on me permette de communiquer avec lui, à me rendre à la prison, demander l'autorisation de faire chaque jour la partie avec lui, bien entendu sans chercher à savoir pourquoi on l'a mis là, sans même en parler... Quoique après tout, sait-on s'il ne fait pas chaque jour sa partie avec quelqu'un de ses geôliers?

Comme tu dois le penser, tout cela a bouleversé les plans de ma solitude.

XVI

28 octobre.

Fuyant le Cercle, fuyant la ville, fuyant la société humaine qui a inventé des prisons, je m'en suis allé dans la forêt, le plus loin possible de la route. Oui, bien loin de la route, car ces pauvres arbres publicitaires me font aussi l'effet de prisonniers, ou de malheureux d'hospice, ce qui revient presque au même; et tous ces panneaux où l'on annonce tant de produits variés, — les uns d'outillage agricole, d'autres, les plus nombreux, de liqueurs ou de pneus pour automobiles, ces machines dont il faut se garer partout, — tout cela me rappelle trop la société humaine qui ne peut vivre sans fers aux pieds, sans menottes, sans instruments de torture, sans chaînes, grilles ni cachots. Et note en passant que certains de ces instruments de torture, on les appelle *épouses* (1) ou *grillons* (2). Pauvres grillons! Pauvres épouses!

(1) En espagnol, *esposas,* veut dire menottes et aussi épouses.
(2) *Grillo* veut dire grillon et aussi fer à torture.

Je me suis enfoncé dans la forêt, m'écartant des sentiers battus par les pieds des hommes, évitant autant que possible leurs traces, marchant sur des feuilles séchées, — déjà elles commencent à tomber, — et je suis arrivé aux ruines des vieilles maisons dont je t'ai parlé, près des vestiges de cette cheminée remplie de suie et qui aujourd'hui abrite le feuillage du lierre où nichent des oiseaux des champs. Qui sait si lorsque la maison était vivante, quand dans l'âtre crépitait le bois, alors qu'y bouillait le pot-au-feu familial, qui sait s'il n'y avait pas là tout près quelque cage où de temps en temps chantait, prisonnier, un chardonneret?

Je me suis assis parmi les ruines sur une pierre de taille et, devenu songeur, je me suis demandé si Don Sandalio a eu un foyer, si la maison où il habitait avec le fils qui est mort était un foyer, et que sais-je encore, ... s'il y avait d'autres personnes, une femme, peut-être? A-t-il une femme? Est-il veuf? Est-il marié? Mais après tout, qu'est-ce que ça me fait, à moi? A quoi bon me poser ces énigmes qui ne sont que problèmes d'échecs, problèmes que ne m'offre pas le jeu de ma vie?

Hélas! que la vie ne m'offre pas!... Tu sais, mon cher Felipe, que je n'ai pas de foyer, moi, depuis des années; tu sais que mon foyer a été détruit et que jusqu'à la suie de sa cheminée a été dissipée dans l'air; tu sais que c'est à la perte de ce foyer que je dois l'aigreur acerbe avec laquelle me blesse la bêtise humaine. Un solitaire, ce fut Robinson Crusoé; un solitaire encore, Gustave Flaubert, qui ne pouvait souffrir la bêtise humaine; un solitaire me semble être Don Sandalio, et un solitaire je suis, moi! Et tout solitaire, Felipe, cher Felipe, est un prisonnier, un emmuré, quoiqu'il aille libre.

Que fera Don Sandalio, plus solitaire encore dans la cellule de sa prison? Se sera-t-il déjà résigné et aura-t-il réclamé un échiquier et un recueil de problèmes pour tenter de les résoudre? Ou bien se sera-t-il mis à inventer des problèmes? Ce dont je ne doute guère — ou alors je me trompe fort sur son caractère, et il est inadmissible que je me trompe sur mon Don Sandalio, — c'est

qu'il ne saisisse goutte au problème, ou aux problèmes, que lui posera le juge d'instruction.

Et que ferai-je, moi, dans cette ville où je suis venu me réfugier contre l'immense tourment qu'est mon anthropophobie, pendant que Don Sandalio demeurera en prison? Que ferai-je dans ce coin de la côte et de la forêt, si l'on m'enlève mon Don Sandalio, le lien qui me rattachait à cette humanité qui à la fois m'attire et me rebute tant? Et si Don Sandalio sort de sa prison et revient au Casino, et qu'au Casino il reprenne l'échiquier — que ferait-il d'autre? — comment pourrais-je jouer avec lui, comment oserais-je seulement le regarder bien en face, sachant qu'il a été emprisonné et n'en connaissant pas le motif? Non, non; Don Sandalio, mon Don Sandalio, on l'a tué avec cette histoire de prison. Déjà je pressens qu'il n'en sortira pas. Va-t-il en sortir, pour devenir, le reste de sa vie, un problème, un problème sans solution? Impossible!

Tu ne saurais croire, Felipe, dans quel état d'esprit j'ai abandonné les vieilles ruines. J'allais songeant que peut-être il conviendrait de m'y faire construire une cellule de prison, une espèce de cachot, et de m'y enfermer. Ou bien, ne serait-il pas préférable qu'on m'emmène, comme Don Quichotte, dans une cage en bois sur un char à bœufs, regardant au passage la campagne libre où se meuvent les hommes sensés qui se croient libres? ou les hommes libres qui se croient sensés, ce qui au fond revient au même? Don Quichotte! Un solitaire encore, comme Robinson, et comme Bouvard et comme Pécuchet; un solitaire qu'un grave ecclésiastique, gonflé de toute la sottise des hommes sensés, surnomma Don Tonto (3), le traitant d'insensé et lui jetant en pleine figure inepties et niaiseries.

Et au sujet de Don Quichotte, il me faut t'avouer, pour terminer une bonne fois ces confidences épistolaires, que j'imagine qu'il ne mourut pas si peu de temps après s'être retiré dans son foyer, une fois vaincu à

(3) Imbécile, niais.

Barcelone par Sanson Carrasco, mais qu'il vécut quelque temps encore afin de purger sa généreuse, sa sainte folie, avec le troupeau de gens qui venaient le solliciter pour qu'il les secourût dans leurs difficultés et pour qu'il redressât leurs torts; et comme il s'y refusait, ils l'insultaient et l'accusaient de farceur et de traître. Puis, une fois le seuil de sa maison franchi, ils se disaient : « Il a crâné ! » Et un tourment plus grand encore qui dut s'abattre sur lui : cette nuée de reporters qui le soumettaient à des interrogatoires ou, comme on dit, à des interviews. Et je vais jusqu'à me figurer que quelqu'un se présenta pour poser cette question : « A quoi est due, chevalier, votre célébrité? »

Et assez, assez, assez! Elle est insondable, la bêtise humaine.

XVII

30 octobre.

Les événements imprévus et merveilleux arrivent, tout comme les malheurs, à la pelle, comme disent les gens de la campagne. Je parie que tu n'imaginerais pas ce qui vient de m'arriver! Eh! bien, le juge m'a convoqué pour déposer. « Déposer... quoi donc? » vas-tu te demander. Moi aussi je me suis posé cette question : « Déposer... quoi donc? »

Il me convoqua, me fit jurer ou promettre sur mon honneur de dire la vérité sur ce que je savais, sur ce qu'on me demanderait, puis aussitôt m'interrogea. Connaissais-je Don Sandalio Cuadrado y Redondo, et depuis quand? J'expliquai comment je l'avais connu; j'ajoutai que je ne connaissais que le joueur d'échecs, que j'ignorais le moindre détail de la vie de l'homme. Malgré cela, le juge s'escrimait à me tirer les vers du nez, essayant de me soutirer l'insoutirable, et il me demanda si j'avais parfois entendu Don Sandalio parler de choses ayant trait à ses rapports avec son gendre. Je dus répondre que j'ignorais que Don Sandalio eût ou ait eu une fille mariée, de même que j'ignorais jusqu'à ce jour qu'il se

nommât d'une manière contradictoire *Cuadrado y Redondo* (4).

— Mais lui, Don Sandalio, d'après son gendre qui nous a suggéré l'idée de vous convoquer, parlait quelquefois de vous chez lui.

— De moi? me suis-je écrié médusé, presque foudroyé. Mais je crois qu'il ne sait même pas comment je me nomme! J'existe à peine pour lui!

— Vous vous trompez, cher Monsieur, si j'en crois son gendre...

— Mais je vous assure, monsieur le Juge, que je ne sais de Don Sandalio que ce que je vous ai dit, et que je ne veux pas en connaître davantage.

Il semble que le juge ait été convaincu de ma véracité, car il m'a laissé m'en aller sans plus d'enquête.

Et tu me vois là, tout confondu par ce que devient mon Don Sandalio. Retournerai-je au Cercle? M'y rendrai-je, pour que des bribes de conversation entre les sociétaires qui si fidèlement me représentent l'humanité moyenne, le terme moyen de l'humanité, viennent me blesser? Je t'assure, Felipe, je ne sais quoi décider.

XVIII

4 novembre.

Et voilà qu'arrive, Felipe, le plus extraordinaire, le plus renversant! Don Sandalio... est mort dans sa prison. Je ne sais même pas comment je l'ai appris. Je l'ai probablement entendu dire au Cercle, où l'on commentait cette mort... Alors moi, fuyant les commentaires, j'ai pris une fuite panique vers la forêt. J'allais comme un somnambule; je ne savais ce qui se passait en moi; je suis arrivé devant mon chêne, mon vieux chêne, et comme il commençait à pleutiner, je me suis réfugié dans ses entrailles béantes. Je m'y suis blotti, dans cette large blessure, comme devait, dans son tonneau, se blottir Diogène, et je suis resté à... rêver, pendant que

(4) Carré et rond.

le vent faisait tourbillonner les feuilles mortes à mes pieds et aux pieds du chêne.

Là, que m'est-il arrivé? Pourquoi, soudain, ai-je été envahi par une noire angoisse et me suis-je mis à pleurer, oui, à pleurer comme je te le dis, Felipe, à pleurer la mort de mon ami Don Sandalio? Je sentais un vide immense en moi. Cet homme que n'intéressaient pas les problèmes forgés systématiquement, les problèmes qu'apportent les journaux dans leurs rubriques de hiéroglyphes, logogryphes, charades et autres énigmes, cet homme qui avait perdu un fils, qui avait ou qui avait eu une fille mariée et un gendre, cet homme qu'on avait jeté en prison et qui y était mort, cet homme-là était mort en moi. Plus jamais je ne l'entendrais se taire pendant qu'il jouerait, plus jamais je n'entendrais son silence, silence rehaussé par cet unique mot qu'il prononçait de temps en temps, presque rituellement : « Echec. » Et souventes fois même il le taisait, car, si l'on constate échec, à quoi bon l'annoncer à haute voix?

Et, d'après son gendre, cet homme-là parlait donc quelquefois de moi chez lui? Impossible! Ce gendre-là doit être un imposteur. Qu'allait-il parler de moi, alors qu'il ne me connaissait nullement! C'est à peine s'il m'avait entendu prononcer quelques mots! A moins qu'il ne m'eût inventé du tout au tout, comme je m'occupais à l'inventer... Aurait-il fait de moi un peu ce que je faisais, moi, de lui?

C'est le gendre sûrement qui s'est arrangé pour qu'on le jette en prison. Mais pour quoi? Je ne me demande pas « pourquoi? » mais « pour quoi »? Car, lorsqu'il s'agit de prison, ce qui importe ce n'est pas la cause, mais le but, la finalité qu'on se propose. Et pour quoi, aussi, s'est-il arrangé de façon que le juge me fasse venir déposer, moi? moi!... comme témoin à décharge, peut-être? Mais décharge, en quoi? De quoi accusait-on Don Sandalio? Est-ce possible que Don Sandalio, mon Don Sandalio, ait fait une chose qui mérite la prison? Un joueur d'échecs silencieux! Les échecs traités ainsi

que les traitait mon Don Sandalio, avec vénération, cela vous met au-dessus du bien et du mal.

Mais aujourd'hui je me rappelle ces authentiques et brèves paroles de Don Sandalio quand il déclara : « Des problèmes? Les problèmes ne m'intéressent guère; ceux que le jeu nous offre suffisent, sans aller en chercher d'autres. » Quelqu'un de ces problèmes que nous offre le jeu de la vie l'aurait-il conduit jusqu'en prison? Mais est-ce que Don Sandalio a vécu? Puisqu'il est mort, il est évident qu'il a vécu. Pourtant, à certains moments, j'en viens à douter qu'il soit mort. Un Don Sandalio pareil ne peut pas mourir, ne peut pas faire un si mauvais coup. Et même, cette façon d'avoir l'air de mourir en prison me paraît un truc. Il a voulu emprisonner la mort. Ressuscitera-t-il?

XIX

6 novembre.

Petit à petit, j'arrive à me convaincre — qu'y faire, hélas? — de la mort de Don Sandalio; mais je ne veux pas remettre les pieds au Casino; je ne veux pas me voir entouré de ce flot bourdonnant de bêtise, — et la placide est la pire, — de cette bêtise en groupe : figure-toi! une bêtise qui fait que les hommes s'associent les uns aux autres. Je ne veux pas les entendre commenter la mort mystérieuse de Don Sandalio dans sa prison. Mais, est-ce que le mystère existe pour ces gens-là? La plupart d'entre eux meurent sans s'en être rendu compte, el quelques-uns tiennent en réserve pour la dernière heure leurs plus graves sottises qu'ils transmettent par testament sous forme de conseils à leurs fils et à leurs héritiers. Leurs fils ne sont guère autre chose que leurs héritiers; ils manquent de vie intérieure, ils manquent de flamme.

Ce sont joueurs de *tresillo*, de *tute*, de *mus*, joueurs d'échecs aussi, mais qui ne cessent de fredonner des airs ou de reprendre le même refrain, et tout à fait dénués de ferveur. Rien que des oisifs qui s'ennuient.

Qui a inventé les casinos? En somme les simples cafés, du moins quand on n'y joue pas, quand on n'y entend pas le bruit des dominos surtout, et où l'on peut donner libre cours au bavardage alerte et improvisé, sans sténographes, sont plus supportables. Ils vont jusqu'à être rafraîchissants pour l'esprit. La bêtise humaine s'y épure et s'y affine parce qu'elle se rit d'elle-même, et la bêtise, quand elle se met à rire de soi, cesse d'être si grande bêtise. Le bon mot, la plaisanterie, le tour bien joué la rachètent.

Mais ces cercles avec leur règlement, où se trouve cet article infamant : « Les discussions sur la politique et sur la religion sont interdites » — eh! de quoi discutera-t-on alors? — avec leur bibliothèque plus démoralisatrice encore que celle appelée l'Enfer! cette bibliothèque, que de loin en loin on montre à l'étranger, et où ne manque pas le Dictionnaire de l'Académie royale espagnole pour résoudre les discussions corsées de paris sur la valeur d'un mot, et s'il est préférable de le prononcer de telle façon ou de telle autre!... Tandis qu'au café...

Ne crains pas toutefois, cher Felipe, que pour me consoler de la mort de Don Sandalio, j'aille maintenant me réfugier dans quelqu'un des cafés de la ville. C'est à peine si j'y ai été. Une fois, j'ai pris un rafraîchissement dans l'un d'eux, désert à cette heure-là. Il y avait de grandes glaces un peu ternies, les unes en face des autres, et moi, au milieu d'elles, je me voyais reproduit plusieurs fois, d'autant plus brumeux que j'étais plus éloigné, estompé dans le lointain comme dans de mélancoliques songes. Quel monastère de solitaires, celui que nous composions, toutes ces images-là, toutes ces copies d'un original! Cela commençait déjà à me troubler quand entra un de mes semblables, et de voir toutes ces reproductions, toutes ces copies, traverser le vaste champ de la rêverie, je m'en fus sans crier gare.

Et c'est l'occasion de te raconter ce qui m'arriva une fois dans un café de Madrid où j'étais, rêvassant comme à mon habitude, quand entrèrent quatre *chulos* (5) qui

(5) Mauvais garçons, garçons du « milieu ».

tout de suite se mirent à discuter courses de taureaux. Je m'amusais à écouter leurs propos, non sur ce qu'ils avaient vu aux arènes, mais sur ce qu'ils avaient lu dans les rubriques tauromachiques des journaux. Sur ce, survient un individu qui s'installe à côté d'eux, demande un café, tire de sa poche un calepin et commence à prendre des notes. A peine les *chulos* s'aperçoivent-ils du manège, qu'ils paraissent se méfier, s'arrêtent dans leur discussion, puis l'un d'eux, à voix haute et sur un certain ton de défi, lance : « Vous ne savez pas? Eh! bien, ce type assis là avec son carnet, comme s'il faisait les comptes de la patronne, c'est un de ces gens qui viennent dans les cafés pour écouter ce que nous disons et, ensuite, parler de nous dans les feuilles... Eh! bien, qu'il aille parler de sa tante! » Et toujours sur le même ton, et avec force grossièretés, tous quatre d'entreprendre le malheureux garçon, — qui n'était peut-être qu'un chroniqueur de courses de taureaux, — en sorte qu'il dut sortir. Or, si au lieu d'être un chroniqueur de courses, ç'avait été par hasard un de ces romanciers de romans réalistes ou peintres de mœurs, venu là pour se documenter? Ah! alors, la leçon était bien méritée.

Non, je ne vais à aucun café pour me documenter, moi; j'y vais tout au plus pour trouver une de ces salles entourées de glaces où nous suivons silencieusement et à distance les rares ombres humaines qui vont s'estompant dans le lointain. Je ne retourne même pas au Casino; non, je n'y retournerai plus.

Tu pourras m'objecter que le Casino aussi est une sorte de galerie de glaces embuées, que nous nous y reproduisons aussi, mais... Rappelle-toi ce que tant de fois nous avons commenté ensemble de Pindare, ce poète qui a dit le fameux : « Fais-toi celui que tu es », mais qui a dit aussi, — et en liaison avec cela, — que l'homme est « le rêve d'une ombre ». Eh bien, les membres du Cercle ne sont pas rêves d'une ombre, ils sont ombres de rêves, ce qui n'est pas la même chose. Et si Don Sandalio m'y avait attiré, c'est parce que je le sen-

tais rêver; il rêvait l'échiquier, tandis que les autres... Les autres sont les ombres des rêves à moi.

Non, je ne retourne pas au Casino, je n'y retournerai plus. Celui qui ne devient pas fou au milieu de tant d'imbéciles est plus imbécile qu'eux.

XX

10 novembre.

Tous ces jours-ci, je me suis garé encore plus des gens, par crainte profonde d'entendre leurs inepties. De la plage à la forêt et de la forêt à la plage, j'ai regardé rouler les vagues, j'ai regardé rouler les feuilles sur le sol. Et des fois aussi, j'ai regardé les feuilles rouler sur les vagues.

Mais voilà qu'hier, pâme-toi Felipe, qui penses-tu qui s'est présenté à l'hôtel, prétendant obtenir un entretien de moi? Eh! bien, rien moins que le gendre de Don Sandalio.

— Je viens vous voir pour vous mettre au courant de l'histoire de mon beau-père...

— Ne continuez pas, l'interrompis-je, ne continuez pas. Je ne veux rien savoir de ce que vous venez me dire; tout ce que vous pourriez me rapporter sur Don Sandalio ne m'intéresse nullement. Les affaires d'autrui ne me regardent pas; j'entends ne pas me mêler à la vie des autres...

— Mais j'ai tant entendu mon beau-père parler de vous...

— De moi? Votre beau-père? Mais votre beau-père me connaissait à peine... Don Sandalio ignorait sans doute jusqu'à mon nom...

— Vous vous trompez.

— Eh! bien, si je me trompe, je préfère me tromper. Et je suis choqué que Don Sandalio parlât de moi, parce que Don Sandalio ne parlait jamais de personne et pour ainsi dire de rien.

— Il en était ainsi hors de chez lui.

— Eh! de ce qu'il pouvait dire chez lui, je m'en fiche comme d'une nèfle.

— Je croyais, cher Monsieur, reprit-il alors, que vous étiez un peu attaché à Don Sandalio, que vous aviez même quelque affection pour lui...

— Oui, interrompis-je vivement, mais pour mon Don Sandalio, vous entendez? Pour le mien, pour celui qui jouait silencieusement aux échecs avec moi, et non pour le vôtre, non pour votre beau-père. Les joueurs d'échecs silencieux peuvent m'intéresser, mais les beaux-pères ne m'intéressent pas du tout. Je vous prie donc de ne pas insister pour me colloquer l'histoire de votre Don Sandalio; car l'histoire du mien je la connais mieux que vous.

— Mais au moins, répliqua-t-il, vous consentirez à ce qu'un jeune homme vous demande un conseil...

— Des conseils? Des conseils, moi? Non. Je n'ai rien à conseiller à personne.

— Ainsi, vous vous refusez...

— Je me refuse catégoriquement à savoir quoi que ce soit de ce que vous voudrez me raconter. Ce que je m'invente me suffit.

Il me considéra, le gendre, d'une façon qui ne différait guère de celle dont m'avait considéré le beau-père quand je lui avais parlé de l'évêque fol, du fou à la marche de biais, et, haussant les épaules, il prit congé et sortit. Je demeurai songeur, me demandant si par hasard Don Sandalio n'avait pas commenté chez lui en présence de sa fille et de son gendre cette mienne dissertation sur le fol évêque éléphantin des échecs. Qui sait?...

Et maintenant je me dispose à quitter ce coin de la côte et de la forêt. Quoique... pourrai-je le quitter? ne resté-je pas assujetti à lui, surtout par le souvenir de Don Sandalio? Non, non, je ne suis pas capable de partir d'ici.

XXI

15 novembre.

Maintenant, je commence à rassembler mes souvenirs; j'arrive à me remémorer et à mettre debout de vagues rêveries qui hantaient mon esprit, ombres estompées, évanouies, qui passent devant nos yeux ou à nos côtés, comme si elles passaient dans une galerie de glaces embuées. Certains jours, en rentrant chez moi dans la nuit, j'ai croisé sur mon chemin une ombre humaine qui s'est projetée dans le tréfonds de ma conscience alors comme assoupie et y produisant une sensation étrange; et cette ombre, au moment où elle passait près de moi, baissait la tête, semblant vouloir éviter que je la reconnusse. Je me suis demandé si par hasard ce n'était pas Don Sandalio, le Don Sandalio qui ne joue pas aux échecs, celui du fils qui lui a été enlevé, celui du gendre, celui qui, à en croire le gendre, parlait de moi chez lui, celui qui est mort en prison. Sans doute il voulait me fuir, il voulait éviter que je le reconnusse.

Mais lorsque j'ai croisé, ou que je m'imagine avoir croisé cette ombre humaine de miroirs embués qui aujourd'hui dans l'éloignement du passé me devient mystérieuse, étais-je, moi, éveillé ou endormi? Ou bien, serait-ce que se présentent à moi, comme souvenirs d'événements arrivés — je crois, tu ne l'ignores pas, et trève de paradoxes, qu'il y a des souvenirs de choses futures, comme il y a des espoirs de choses passées, et voilà la nostalgie — des imaginations échafaudées par mon esprit? Car il me faut t'avouer, mon cher Felipe, que chaque jour je me forge de nouveaux souvenirs; toujours je vais inventant ce qui m'est arrivé ou ce qui s'est passé sous mes yeux. Et je t'affirme que je ne crois pas que personne puisse être sûr de distinguer entre ce qui lui est arrivé et ce qu'il est sans cesse à imaginer lui être arrivé. Tiens, moi-même à présent, à l'occasion de la mort de Don Sandalio, je crains bien

d'être en train de forger un autre Don Sandalio. Mais, est-ce bien une crainte? Craindre? Pourquoi?

Cette ombre que j'imagine à présent cachée je ne sais où, tardivement, que je crois avoir vu traverser la rue tête basse — la sienne? la mienne? — serait-ce l'ombre de Don Sandalio qui venait de se heurter à un de ces problèmes que nous offre traîtreusement le jeu de la vie? Qui sait?... peut-être le problème qui l'a conduit à la prison et de la prison à la mort?

XXII

20 novembre.

Non, ne te donne pas cette peine, Felipe; inutile d'insister. Je ne suis pas disposé à rechercher des détails sur l'existence familiale et intime de Don Sandalio; je n'irai pas trouver son gendre afin de savoir pourquoi et comment son beau-père a fini dans une prison, ni pourquoi et comment il y est mort. Son histoire ne m'intéresse pas; son roman me suffit. Et quant à celui-là, toute la question est de le rêver.

Et quant au conseil que tu me donnes de m'informer au moins comment est, ou comment était la fille de Don Sandalio, — comment elle était, puisque le gendre est veuf par suite de la mort de cette fille, — et comment elle s'était mariée, n'attends pas cela de moi. Je te vois venir, Felipe, je te vois venir. Dans toute cette mienne correspondance, tu regrettes de ne pas trouver une figure de femme; alors tu te figures que le roman que tu vas cherchant, le roman que tu veux que je te serve, ne commencera à exister que dès qu'elle surgira. Elle! L' « Elle » des vieilles histoires. Oui, je sais bien : cherchez la femme! Mais je ne songe à chercher ni la fille de Don Sandalio, ni aucune autre *Elle* pouvant se rapporter à lui. J'imagine que pour Don Sandalio il n'y a eu d'autre *Elle* que la reine de l'échiquier, cette reine qui marche toute droite comme une tour et qui va de blanc à noir ou de noir à blanc, et à la fois de biais comme un évêque fou et éléphantin, et

de blanc à blanc et de noir à noir; cette reine qui domine le jeu, mais que peut atteindre, en dignité et autorité, un pion obscur changeant de sexe. Je crois bien que celle-ci fut l'unique reine de ses pensées.

Je ne sais plus quel écrivain, de ces acharnés sur le problème sexuel, a dit que la femme est un sphinx sans énigme. Possible; mais le problème le plus profond du roman, c'est-à-dire du jeu de notre vie, n'est pas affaire sexuelle, non plus qu'affaire d'estomac. Le problème le plus profond de notre roman, du tien, Felipe, du mien, de celui de Don Sandalio, est un problème de personnalité. Etre ou ne pas être, et non manger ou ne pas manger, non aimer ou être aimé; notre roman, celui de chacun de nous, est la question de savoir si nous valons mieux que des joueurs d'échecs ou de cartes, mieux que des cercleux... mieux que la profession, la fonction, la religion ou le sport que tu voudras, et ce roman je l'abandonne à quiconque le rêvera comme il l'entendra le mieux, ou comme il s'y distraira, ou s'y consolera le mieux. Il se peut qu'il existe des sphinx sans énigme, — et ce sont les romans que goûtent les habitués de casino, — mais il y a aussi des énigmes sans sphinx. La reine des échecs n'a point le buste, les seins, le visage de femme du sphinx assis au soleil sur les sables du désert, mais elle a son énigme. Il se peut que la fille de Don Sandalio fût une sorte de sphinx à l'origine de sa tragédie intime, mais je ne pense pas qu'elle fût énigmatique; par contre la reine de ses pensées était énigmatique quoique n'étant pas de l'espèce des sphinx; la reine de ses pensées ne trônait pas au soleil sur les sables du désert; elle parcourait l'échiquier d'un bout à l'autre, tantôt droit devant elle, tantôt de biais. Et tu voudrais encore un autre roman que celui-là?

XXIII

28 novembre.

Tu en as de bonnes! Voilà que maintenant tu voudrais que j'écrive pour le moins le roman de Don San-

dalio, le Joueur d'échecs! Ecris-le, toi, si tu y tiens. Tu en possèdes toutes les données; il n'en existe pas d'autres que celles que tu as trouvées dans mes lettres. S'il t'en manque, inventes-en, en te rappelant ce que disait notre Pepe le *Gallego*. Pourquoi veux-tu plus de roman que je ne t'en ai conté? Tout s'y trouve. Et que celui qui ne s'en contente pas ajoute de son cru ce qui lui sera nécessaire. Dans cette correspondance avec toi se trouve tout mon roman du joueur d'échecs, tout le roman de mon joueur d'échecs. Et pour moi, il n'en existe pas d'autre.

Tu dis que tu restes sur une envie de mieux, d'autre chose? Eh bien, tiens; cherche dans la ville que tu habites un café solitaire, — plutôt dans les faubourgs, — mais un café à grandes glaces se faisant face et embuées; installe-toi entre ces glaces et mets-toi à songer. Et à dialoguer avec toi-même. Il est presque certain que tu finiras par tomber sur ton Don Sandalio. Tu dis que ce ne sera pas le mien? Et après! Qu'il ne sera joueur d'échecs? Eh! bien, serait-il joueur de billard, ou foot-balleur, ou tout autre chose, ou même romancier? Alors, toi-même, tandis que tu le rêverais et que tu t'entrediendrais avec lui, tu deviendrais romancier. Fais-toi donc romancier, cher Felipe, ainsi tu n'auras pas à demander des romans aux autres. Un romancier ne doit pas lire les romans d'autrui, en dépit de Blasco Ibañez qui prétend le contraire, puisqu'il affirme ne lire guère que des romans.

Et s'il est terrible de tomber comme dans un métier en fabriquant des romans, il est plus terrible encore de tomber comme dans un métier en lisant des romans fabriqués. Crois-moi, il n'y aurait pas de ces usines comparables aux usines américaines où l'on produit des articles en série, s'il n'y avait pas une clientèle pour consommer ces articles en série, ces produits à marque de fabrique.

Et maintenant, pour n'avoir plus à continuer à t'écrire, et pour fuir une bonne fois ce coin où me poursuit l'ombre énigmatique de Don Sandalio le joueur

d'échecs, demain même je m'en vais d'ici et j'arrive chez toi, où nous continuerons de vive voix notre dialogue sur le roman de ce personnage.

A bientôt donc, je t'embrasse de cœur.

Ton ami.

EPILOGUE

J'ai examiné par deux fois cette correspondance envoyée par un lecteur inconnu, puis je l'ai relue et relue encore; et à mesure que je relisais et que je réfléchissais, un soupçon m'envahissait de plus en plus : s'agirait-il, en partie du moins, d'une fiction destinée à faire passer une sorte d'autobiographie habilement arrangée? C'est-à-dire que Don Sandalio, s'étant dédoublé pour mieux se représenter, en même temps qu'il se déguisait afin de cacher sa vérité, serait l'auteur même des lettres? Il est évident qu'il n'aurait pas pu raconter ce qui a trait à sa mort, ni à l'entretien de son gendre avec le correspondant supposé de Felipe, — ou avec soi-même, — mais cela n'est que ficelle de romancier.

Ou bien le Don Sandalio, le *mien Don Sandalio* de l'épistolier, ne serait-il autre que mon cher Felipe lui-même? Serait-ce tout simplement une autobiographie romancée du Felipe destinataire des lettres et, à mon avis, mon même lecteur inconnu? L'auteur des lettres! Felipe! Don Sandalio, le joueur d'échecs! Personnages tous d'une galerie de glaces embuées.

On sait d'ailleurs que toute biographie, historique ou romancée, — dans la circonstance cela revient au même, — est toujours autobiographique; tout auteur qui suppose parler d'un autre ne parle en réalité que de soi-même, aussi différent que ce soi-même soit de son être propre, de celui qu'il croit être. Les plus grands historiens, ce sont les romanciers qui se mettent le plus dans leurs histoires, dans les histoires qu'ils inventent.

Et d'autre part, toute autobiographie n'est autre chose qu'un roman. Roman, les *Confessions*, depuis saint Au-

gustin, et roman, celles de Jean-Jacques Rousseau; roman encore *Poésie et Vérité* de Goethe, bien que ce dernier, en donnant ce titre à ses *Mémoires,* ait vu avec toute sa clairvoyance olympienne qu'il n'y a pas de vérité plus réelle que la vérité poétique, qu'il n'y a pas d'histoire plus réelle que le roman.

Tout poète, tout créateur, tout romancier, — romancer, c'est créer, — en créant ses personnages va se créant soi-même; et si ses personnages lui naissent morts, c'est qu'il vit mort lui-même. Tout poète, je le répète, tout créateur, le Suprême Poète même, l'Eternel Poète, Dieu qui, en créant la Création, l'Univers, en le créant sans cesse, en en faisant un poème, ne fait que se créer soi-même dans son Poème, dans son Roman divin.

Pour tout cela, et pour bien d'autres choses encore que je ne dirai pas, personne ne m'ôtera de l'idée que l'auteur de ces lettres, où nous est narrée la biographie de Don Sandalio le joueur d'échecs, est Don Sandalio lui-même, bien que, pour nous dépister, il nous parle de sa propre mort et d'événements survenus peu après.

Comment ne se trouverait-il pas, malgré tout, quelque lecteur matérialiste, de ces lecteurs à qui manque le temps matériel — *temps matériel!* quelle expression révélatrice! — de plonger dans les plus profonds problèmes du jeu de la vie, pour juger que j'aurais dû, avec les renseignements contenus dans ces lettres, écrire l'histoire de Don Sandalio, inventer la solution du problème mystérieux de sa vie et ainsi forger un roman, ce qui s'appelle un roman? Mais moi qui vis dans un temps spirituel, je me suis proposé d'écrire le roman d'un roman — ce qui est quelque chose comme l'ombre d'une ombre, — pas le roman d'un romancier, non, mais le roman d'un roman, et de l'écrire pour mes lecteurs, pour les lecteurs que je me suis fait en même temps qu'ils m'ont fait, eux. Rien d'autre ne m'intéresse, et ne les intéresserait, mes lecteurs, les miens. Mes lecteurs, les miens, ne cherchent pas le monde cohérent des romans appelés réalistes, — n'est-il pas vrai,

chers lecteurs miens? — mes lecteurs, les miens, savent qu'un sujet de roman n'est que prétexte pour un roman, et que celui-ci, le roman, reste d'autant plus pur, d'autant plus passionnant, d'autant plus romanesque, qu'on l'allège de l'intrigue. Au surplus, je n'ai nullement besoin que mes lecteurs, — tel l'inconnu qui m'a communiqué les lettres de Felipe, — mes lecteurs à moi, me fournissent des sujets pour que je leur donne des romans. Je préfère, et je suis sûr qu'ils seront de mon avis, leur donner des romans auxquels ils ajouteront des arguments. Mes lecteurs ne sont pas de ceux qui, allant entendre un opéra, ou allant voir un film — sonore ou muet — achètent auparavant l'argument pour savoir à quoi s'en tenir.

Salamanque, décembre 1930.

MIGUEL DE UNAMUNO.

Traduit de l'espagnol par
EMMA H. CLOUARD

TROIS POÈMES

—

I

Lorsque tu reviendras plus tard dans cette allée
où si souvent le soir nous a surpris ensemble
tout penchés l'un vers l'autre et nos bouches mêlées
et tremblants, nous aussi, sous les feuilles qui tremblent;

Lorsque tu reviendras sous ces voûtes vivantes,
blessée autant que moi par l'affreuse durée,
garde-toi de gémir, ô ma première amante;
plutôt, prête l'oreille aux plaintes murmurées

qui, de ces prisonniers à jamais immobiles
montent vers le couchant indiciblement calme,
puisque aussi, d'âge en âge et d'asile en asile,
nous berçons nos douleurs comme ils bercent leurs palmes.

—

II

Les douze coups de minuit partout lourdement ont sonné...
maintenant c'est le silence, le silence vierge de la nouvelle [journée.]

Tout est silence, tout est attente et tout est cible;
dans l'ombre rampe, prospère et règne l'indicible.

Le ciel est tout percé de mille plaies d'étoiles
et Demain, le seul roi du futur, se dévoile.

Demain, c'est aujourd'hui! *Jour neuf, vas-tu encore*
te parjurer avant les coqs de l'aurore?

Vas-tu, comme les autres, n'être qu'une journée
où les heures, une à une, auront en vain sonné?

—

III

Ne plaignez pas les morts, car pour eux tout commence.
Réunis à la terre, aux plantes, à la mer,
à la nature, à sa divine inconscience,
ils sont enfin guéris de nos rêves amers.

En naissant, nous nous séparons du monde immense,
nous nous faisons atome et nous nous enfermons
au centre d'un silex compact, opaque et dense,
où ne pénètrent point les suprêmes rayons.

Mais, au jour dit, d'un coup il n'est plus de problème.
La masse de la mort fait voler en éclats
cette gangue que nous pensions être nous-mêmes,
et, pur comme jadis, le diamant est là.

Morts qui vous retirez de la défroque humaine,
Morts glorieux, au feu, aux astres tout mêlés,
vous ne savez plus rien des luttes ni des haines;
morts vifs, vous échappez aux mots les plus ailés!

Ne plaignez pas les morts, car les morts sont lumière,
rien plus ne les émeut, plus rien ne les atteint,
et leurs cœurs éternels sont plus durs que les pierres...
Ne plaignons pas les morts, nous, les morts de demain.

GUY-CHARLES CROS.

LES ORIGINES DE LA NATION LITHUANIENNE

—

L'indigence de la documentation archéologique rend infiniment malaisée la recherche des origines du peuple lithuanien. Ce peuple constitue certainement, avec les Basques de France et d'Espagne, le reliquat le plus ancien et le plus pur de l'humanité préhistorique de l'Europe. Or, les fouilles tout à fait superficielles effectuées jusqu'à ce jour n'ont fourni que des matériaux appartenant aux premiers siècles de notre ère. Nous nous efforcerons cependant d'appuyer nos investigations sur des données rigoureusement scientifiques. On sait la place que le problème de ces origines a tenue, grâce à la parenté étroite du lithuanien et du sanscrit, dans les travaux consacrés dès le début du XIXe siècle à la formation et à l'évolution de l'indo-européen commun, langue mère de l'Europe centrale et orientale, d'où sont sortis le grec, le latin et les idiomes germaniques et slaves. Il est hors de doute que dans cette branche si importante de la linguistique le parler lithuanien constitue un document de tout premier ordre.

Les dialectes baltiques, notamment le lithuanien, présentent pour la grammaire comparée un caractère d'archaïsme incontestable. (*Les Premières Civilisations*, par MM. Gustave Fougères, Georges Contenau, René Grousset, Pierre Jouguet et Jean Lesquier. Paris. Félix Alcan, 1926.)

...Le lithuanien, langue rurale d'une région sylvestre, à l'écart des grandes nations de l'Europe, est la plus archaïque

de toutes les langues indo-européennes. C'est dans les régions montagneuses ou à l'extrémité des presqu'îles, où les actions extérieures sont le plus limitées, que les langues se conservent le mieux. Ainsi se sont conservés le basque, retiré dans les vallées pyrénéennes, ou le breton acculé à l'océan. (M. J. Vendryes, *Le Langage*, « La Renaissance du Livre », Paris, 1921.)

La cause est donc jugée : le lithuanien est la plus archaïque des langues aryennes d'Europe, à côté du basque ou eskuara, qui, d'ailleurs, étant ibérique, n'est indo-européen que par ses emprunts au grec, au latin et aux dialectes apportés par les invasions germaniques. Malheureusement, le fait philologique, s'il projette parfois quelque lumière sur la phase historique de l'évolution d'un peuple, ne conserve, la plupart du temps, qu'une signification tout à fait relative dès que se pose la question de l'origine et de la race. Plus une nation est ancienne, plus nombreux sont les idiomes successifs qui la séparent de son langage originel. La France primitive a parlé un dialecte ibérique, plus tard influencé par la langue des Ligures; au celte a succédé le gallo-roman et c'est de ce dernier que devait naître, grâce aux apports germaniques, le français actuel. Un peu moins vague est le témoignage de l'interprétation anthropologique. Cependant, de l'aveu même de ses adhérents les plus dignes de foi, la mensuration, surtout dans les cas si nombreux de recours forcé aux « indices moyens », ne réussit que rarement à nous fournir des matériaux de réelle valeur au point de vue de la classification et de la synthèse. Quand l'archéologie préhistorique nous refuse son concours, — ce qui est malheureusement le cas — il ne nous reste plus, en dehors du témoignage apporté quelquefois par le folklore, que la concordance assez vague des renseignements historico-linguistiques avec les résultats fournis par la craniologie.

Avant d'aborder l'exposé de nos idées et de nos méthodes personnelles, nous essaierons donc d'établir un sommaire de toutes les données essentielles que les découvertes les plus récentes peuvent nous offrir sur le sujet qui nous occupe.

L'une des caractéristiques principales des populations des deux bords de la Baltique est leur haute stature. Les Lettons sont les hommes les plus grands de l'Europe et peut-être du monde. Les Lithuaniens des provinces de Kovno, Grodno et Vilna ont une taille nettement supérieure à celle de tous les groupes ethniques de l'Etat voisin, la Pologne. La région du Niémen renferme d'autre part une proportion élevée de Dolichocéphales, et c'est là un point à retenir pour la claire intelligence de notre théorie personnelle. Le Polonais, au contraire, est un Brachycéphale de petite taille; cette brachycéphalie est plus accentuée encore dans la noblesse que dans le peuple. La grande noblesse seule possède un certain pourcentage de sujets à stature élevée, et le fait est principalement dû aux anciennes alliances aristocratiques Lithuano-polonaises. La taille moyenne des Lithuaniens dépasse un peu celle de tous les pays de l'Europe. En Prusse Orientale — autre détail à noter — les crânes lithuaniens se distinguent des autres par leur dolichocéphalie ou sous-dolichocéphalie avec l'indice céphalique 79 comme moyenne. Nos recherches nous ont permis de déceler la présence en Lithuanie, — à côté du substratum national dolichocéphale très souvent brun, — de trois principaux types disséminés sur toute l'étendue du pays et déterminés sans doute par les trois événements capitaux de l'histoire : l'infiltration mongole (assez faible), les mariages entre Lithuaniens et Slaves, la germanisation de la grande tribu lithuanienne des Borusses ou Briss. Ces influences étrangères ne se font d'ailleurs sentir qu'au sein d'une très faible minorité de la population actuelle. Admirablement défendue contre toute action extérieure par ses marécages, ses forêts et aussi le fier courage de ses habitants qui se sont toujours considérés comme une nation à part, comme une sorte de Peuple Elu (ce qui les rapproche des Hébreux et des Basques (1), la Lithuanie est demeurée presque aussi pure de tout mélange que son antique langage lui-même.

(1) Voir les ouvrages d'Augustin Chaho et du Vicomte de Belzunce. Les Basques de nos jours se donnent encore, comme les anciens Hébreux, le nom de « Peuple Elu ».

La dolichocéphalie lithuanienne est un phénomène bien étrange dans cette partie du monde où la brachycéphalie la plus accusée s'étend sur un immense territoire depuis la Vistule jusqu'à l'Oural et au delà. Le problème qu'elle pose ne peut être résolu que de deux manières : soit par le rattachement du groupe lithuanien à la famille des grands dolichocéphales néolithiques des tumuli russes, ancêtres, selon M. Marcelin Boule, des Scandinaves d'aujourd'hui, soit par son rapprochement des dolichocéphales bruns de l'Europe Occidentale préhalstattienne non celtisée, c'est-à-dire de la grande race méditerranéenne de Sergi, de l'Homo meridionalis de Lapouge, dont les Euskariens ou Basques et peut-être les Berbères d'Afrique constituent le rameau le mieux conservé.

Les conditions géographiques sembleraient à première vue inciter à des recherches dans le premier sens, susceptibles d'établir une parenté des Lithuaniens avec la grande humanité néolithique environnante. Mais l'argument géographique a depuis longtemps cessé de jouer un rôle en préhistoire. S'il est peu de nations actuelles qui parlent leur langue originelle, il en est moins encore dont on soit en droit d'affirmer qu'elles occupent leur territoire primitif. La préhistoire et la protohistoire ne sont qu'une suite ininterrompue de migrations qui étonnent nos imaginations modernes, habituées à une certaine stabilité ethnique. Que sont venus faire en plein paléolithique, sur le littoral méditerranéen français, les Boshimans négroïdes de la Grotte des Enfants, ces Hottentots de la race de Grimaldi auxquels Frobenius assigne une patrie primitive dans le centre de l'Afrique? A quelle raison attribuer la présence, au milieu de la Lusitanie ultra-dolichocéphale du néolithique, d'un noyau brachycéphale, celui de Mugem, apparenté aux brachycéphales de Bavière? D'où venait l'invasion négroïde qui a laissé des témoignages indubitables jusque dans la péninsule des Balkans? Etait-elle dravidique ou africaine? A quel occident lointain rattacher l'admirable civilisation scandinave de la période azilienne? Pourquoi l'eskuara des régions pyrénéennes foisonne-t-il en vocables empruntés aux idiomes d'Ex-

trême-Orient et de l'Amérique pré-colombienne? On a essayé de répondre par des arguments tels que la migration des troupeaux nourriciers en quête de pâturages, ou les facilités offertes par l'époque glaciaire aux passages d'Europe en Amérique et vice-versa (Zaborowski-Maindron), ou encore les échanges commerciaux entraînant des caravanes de tribus entières vers les marchés français du silex, scandinaves et lithuaniens de l'ambre, égéens de l'obsidienne. Mais est-il besoin de remonter si haut? En pleine civilisation gréco-romaine, au 3e siècle avant J.-C., ne voyons-nous pas les Galates abandonner leur fertile Touraine pour aller fonder non pas un comptoir, mais un vaste et puissant royaume dans la lointaine Asie Mineure? Et toute l'histoire des premiers temps de notre ère n'est-elle pas un invraisemblable enchevêtrement de migrations en tout sens au milieu desquelles les fameuses invasions mongoles ne forment qu'un dernier maillon de la chaîne d'invasions jaunes préhistoriques qui tiennent une si large place dans les ouvrages de M. J. de Morgan?

Un rapide examen de la répartition des éléments ethniques sur le territoire de l'Europe de l'âge du cuivre, époque probable de l'exode des Lithuaniens vers leur patrie baltique, nous permettra de définir plus nettement les raisons qui nous portent à rechercher en Occident plutôt qu'en Orient les contrées dont les Lithuaniens ont jadis formé la population autochtone. Ces considérations n'obéissent à aucun motif sentimental. Les fantaisies d'un Gobineau ou d'un Paniagua ne sont plus de mise en l'état actuel de la science, suffisamment avancé pour nous frayer une voie vers des synthèses impartiales d'où la littérature serait enfin bannie.

Quel aspect présente donc cette Europe que les migrations celtes n'ont pas encore bouleversée et dont les populations jouissent depuis de longs siècles déjà d'une stabilité relative due à la culture du millet et peut-être du blé? En ce qui regarde l'Occident, nous pouvons affirmer sans crainte qu'il est habité par des tribus ibériques depuis le littoral portugais jusqu'à la rive gauche du Rhône, ce fleuve marquant la limite entre la France ibérique et

la France ligure. Les Celtes originaires de l'Europe Centrale ne devant faire leur apparition qu'au début du premier âge du fer, cet Occident est essentiellement ibérique. Ses populations autochtones sont formées de dolichocéphales bruns de médiocre stature, descendants des « dolichocéphales magdaléniens français, ancêtres des dolichocéphales leptoprosopes et orthognates de la période néolithique des Baumes-Chaudes » (Eugène Pittard, *Les Races et l'Histoire.*) Il est permis de s'étonner, en passant, qu'un fait aussi capital enregistré dès l'époque des Humboldt et des Mommsen, occupe si peu de place dans les préoccupations des historiens modernes dont la plupart considèrent les Brachycéphales ligures — avant-garde des Brachycéphales celtiques — comme la plus archaïque des races de l'Europe Occidentale. Cette vaste Ibérie du commencement de l'âge du cuivre embrassait la péninsule hispanique, la France jusqu'au Rhin, l'Irlande, le Sud-Ouest de l'Angleterre et le nord de l'Ecosse. C'est ce dernier fait qui, soit dit en passant, explique que les anthropologistes aient pu constater dans les High-Lands la présence d'un élément dinarique. Ces dinariques du Nord se rattachent probablement, comme d'ailleurs leurs frères des Balkans, à la race ibéro-adriatique. L'ethnographe lithuanien Basanovitch-Basanavicius a constaté de curieuses analogies entre les légendes bulgares et baltes. Or, il n'existe aucun lien entre les deux races. Ces analogies ne peuvent par conséquent s'expliquer que par l'adoption par les Bulgares, originaires des contrées de la Volga, de traditions ibéro-pélasgiques conservées par les populations autochtones de leur nouvelle patrie, populations ayant avec les Lithuaniens une commune origine ibérique. Cette observation peut tout aussi bien s'appliquer aux Serbes et mieux encore aux dinariques de l'Ouest de la péninsule. Dans le Sud, l'Ibérie englobait l'Italie méridionale des Iapygiens et les îles italiennes. En débarquant en Espagne après un long séjour en Corse, Strabon s'aperçut que la langue qu'il avait apprise dans cette île n'était qu'un des innombrables dialectes ibériques de la Méditerranée et de l'Adriatique. Ainsi donc, l'empire ibère, berceau de

la plus vieille civilisation connue, s'étendait sur la majeure partie de l'Europe Occidentale. Dans nos *Origines ibériques du Peuple Juif* (Revue des Vivants, décembre 1932), nous avons montré que cette race occidentale dont les traditions mentionnent une découverte préhistorique de l'Amérique, était une race de navigateurs et que c'est par son seul rayonnement que s'explique l'apparition simultanée, au quatrième millénaire, des civilisations égéenne, égyptienne et mésopotamienne, ainsi que la présence d'éléments accado-sumériens dans la région de l'Indus (art de Harappa et de Mohenjo-Daro) et jusqu'en Chine (civilisation archaïque de Iao et Schouène). Notre étude sur les origines des Juifs a un caractère à la fois trop technique et trop exégétique pour qu'il nous soit loisible d'en reproduire ici l'argumentation linguistique et religieuse, réservée aux seuls hébraïsants. Nous nous contenterons de rappeler que le Iao, le Dieu-Un des Ibères, était adoré par les Juifs sinaïtiques sous son nom de Iah avant de devenir le Iahvé des prophètes du VIIIe siècle (Charles Marston, *The new knowledge about the Old Testament*). Voici quelques citations de la Bible. Esaïe, XII-3 : « Iao, Iehova, est ma force et l'objet de mes louanges ». Esaïe, XXXVIII-11 : « Je ne verrai plus Iao, Iao au pays des Vivants ». Esaïe, XXVI-3 : « Iao, Iahvé est le rocher des siècles ». Plusieurs centaines de vocables eskuara archaïques se retrouvent, à peine modifiés, dans les Livres Sacrés des Hébreux (exemples : *tzal*, ombre en hébreu et en basque; *makel*, bâton dans ces deux langues; *eloa*, divinité en judaïque et eskuara; ainsi que *eder*, beau; *heren*, dernier, en eskualdona, et *aheron* en hébreu, etc., etc.). Certaines villes d'Espagne et même du pays basque français ont leurs homonymes palestiniens dans la Bible : aux Madrid, Tolède, Pau, Andorre, Luz, Betharam, Carmel d'Occident (le Carmel figure sur les cartes romaines de la Lusitanie du premier siècle avant J.-C.) correspondent les Matred, Toled, Paü, An-Dor, Luz, Beth-Aram et Carmel de la Terre Promise. Analogies frappantes qui n'ont aucun rapport avec l'immigration en Hespérie d'une poignée de marchands phéniciens qui d'ailleurs, en y débarquant, ont

dû manifester quelque surprise devant la consonance hébraïque ou plutôt pré-hébraïque de plusieurs centaines de localités.

Devant une diffusion méditerranéenne aussi étendue, n'est-il pas permis de se demander si le même phénomène n'a pas eu lieu dans la Baltique, cette autre Méditerranée du Nord; si ce ne sont pas les navigateurs ibériques originaires du littoral vasco-cantabre d'Espagne ou de la côte bretonne de France (on oublie trop souvent qu'avant leur celtisation relativement récente du xe siècle avant J.-C. le Finistère et le Morbihan n'avaient été qu'un prolongement du pays basque), si ce ne sont pas des navigateurs ibériques qui, attirés peut-être par l'ambre nordique connu de tout l'univers civilisé, ont fondé l'antique cité de Memel dont le nom, de consonance purement ibérique et d'ailleurs porté primitivement par le fleuve Niemen, n'a été changé que beaucoup plus tard en celui de Klaipeda. La pénétration ultérieure dans l'hinterland par voie fluviale et terrestre s'expliquerait alors de la manière la plus naturelle du monde.

Nous reconnaissons en toute humilité que ces raisons anthropologiques et ethniques ne suffiraient pas à elles seules à nous faire prendre position dans la question si embarrassante des origines lithuaniennes. Certes, le problème se laisse énoncer clairement, et c'est déjà beaucoup. Un pays de quelque trois millions d'habitants se distingue très nettement de l'humanité slavo-mongole environnante, composée de près de deux cents millions d'hommes. Ces trois millions de Lithuaniens sont en majeure partie dolichocéphales, plutôt châtains que blonds. Ils n'ont absolument rien de commun, du point de vue du langage, de la mentalité et de la race, ni avec les Russes ni avec les Polonais, les uns et les autres brachycéphales. Or, les dolichocéphales européens se divisent en deux classes qui n'ont aucun rapport entre elles : les dolichocéphales aryens ou nordiques, blonds, de haute stature, et les dolichocéphales petits et bruns de la Méditerranée, d'origine magdaléno-ibérique non aryenne. Par sa haute stature et le pourcentage des individus blonds, la famille lithua-

nienne se rapprocherait plutôt des dolichocéphales nordiques. Elle tendrait également à s'y rattacher par le langage qui nous fait entendre en plein XXe siècle des échos à peine déformés de l'indo-européen commun de la préhistoire. Et cependant, toutes ces considérations se révèlent d'un assez faible poids dès que nous abordons le problème par son côté psychologique, éclairé par le folklore et la tradition.

L'étude des doctrines religieuses nous a permis de constater un fait scientifique que notre époque n'a pas réussi encore à mettre entièrement en valeur : c'est que la tradition populaire est incomparablement plus vivace que les caractères physiologiques et le langage lui-même. Ainsi, pour ne citer que ces deux exemples, nous retrouvons chez les Hébreux de la Bible la vendetta ibérique : le « goël hadam », le « vengeur du sang » hébreu est un arrière-petit-fils du vengeur du sang ibérique, dont les descendants n'ont pas complètement abandonné l'antique coutume dans ce vestige d'Ibérie méditerranéenne qu'est la Corse latinisée. Il en est de même du rôle religieux du chêne dans la Bible; il n'est, pour ainsi dire, que le pendant du symbolisme dont cet arbre, le « guernika » ibérique, se revêtait chez les Crétois minoens et plus tard chez les Celtes et les Grecs : le druidisme des uns et l'orphisme des autres n'étaient, en grande partie, qu'un héritage de l'antique religion des Ibères adorateurs de Iao et de Schourien, l'Agneau mystique dont les Hébreux, peuple de l'Agneau pascal, ont fait le Ieschouroun, le nom angélique d'Israël. Notons en passant que la communauté d'origine des Juifs et des Pélasges de l'Egéide et du Péloponèse était parfaitement connue à Sparte, îlot pélasgique de la Grèce hellénisée, ainsi que l'atteste la lettre adressée par Aréius, roi de Lacédémone, au Grand-Prêtre Onias: « il a été trouvé dans un récit sur les Spartiates et les Juifs que ces deux peuples sont frères et qu'ils sont de la race d'Abraham » (1er Livre des Machabées, XII-21). « De la race d'Abraham » signifie que les deux peuples ont une origine commune ibérique; le nom d'Abraham renferme celui de l'Ebre, le *A*, *aleph*, se transformant en

E par l'adjonction de trois points. Abraham devient Ibrahim dans certains dialectes sémitiques. Or, *Ibri* est le nom hébreu du Peuple Elu. (Ibri = Iberii — Ibères). Ce chêne préhistorique de Guernika, nous le retrouvons avec ses prêtres blancs et ses autels solaires en Lithuanie, d'où le christianisme ne l'a refoulé qu'au XIVe siècle de notre ère.

Les spécialistes de la préhistoire et de la proto-histoire, les historiens eux-mêmes n'ont pas encore, à notre sens, suffisamment exploité la mine inépuisable que leur offre le folklore de notre vieux continent, apprécié pourtant à sa juste valeur par des hommes tels que Gœthe, Lessing, Herder, Schiller et Chamisso. Le merveilleux folklore lithuanien n'a pas échappé à l'attention de ces esprits curieux de toutes choses; il occupe une place importante dans leur œuvre poétique et critique. De nos jours, le folklore de l'Europe et aussi, grâce à Frobenius, celui de l'Afrique, ont été suffisamment prospectés; mais ce qui manque encore, c'est une méthode rationnelle, largement ouverte aux suggestions intuitives, étroitement associée aux procédés employés en linguistique, en archéologie et en exégèse, méthode qui nous faciliterait l'étude comparée des divers folklores de nos cinq continents. Grâce à notre humble labeur, une esquisse générale du folklore lithuanien existe d'ores et déjà en français : en septembre 1928, la *Revue de France* publiait, avec une préface, notre traduction de vingt-six Daïnos, chants populaires de Lithuanie, et, peu après, les deux maisons d'éditions Fourcade et Chiron présentaient au public notre adaptation française des plus beaux récits des rives du Niemen et de la Vilia (*Contes et Fabliaux de la Vieille Lithuanie, Contes lithuaniens de ma Mère Loye*). La plupart de ces archaïques et anonymes productions, d'un caractère si émouvant, posaient de bien curieux problèmes à l'esprit du traducteur, familiarisé pourtant de longue date avec les secrets de la tradition et de l'exégèse judéo-catholique et païenne. Certes, d'assez nombreux éléments de ce folklore se laissaient rattacher tant bien que mal aux littératures populaires d'Europe, d'Asie et même d'Afrique; mais

d'autres s'esquivaient malicieusement devant toute tentative d'association. Ces incertitudes nous ont tourmenté d'indicible façon jusqu'au jour où des raisons d'ordre religieux plutôt que purement littéraire nous devaient diriger vers l'étude approfondie et minutieuse du folklore basque. Ce fut pour nous une véritable révélation. Le voile tombait enfin de nos yeux!

Le rapprochement de ces deux folklores, géographiquement et linguistiquement si éloignés l'un de l'autre, devait bientôt nous permettre de constater non pas seulement des analogies plus ou moins accusées, mais une parfaite, une extraordinaire *identité,* une identité qui semblerait indiquer, plutôt qu'une appartenance à un tronc commun, une unité raciale dans le tronc lui-même. Le Lithuanien est, comme l'a merveilleusement fait ressortir le regretté Professeur Meillet, de l'indo-européen commun à l'état primitif quasi parfait, riche de toutes les naïvetés grammaticales effacées du grec, du latin, du slave et du germain. L'idiome basque actuel est le curieux produit d'un greffage très compliqué, dû aux invasions ligure, mongole, phénicienne, celte, grecque, romaine, arabe et germanique. Toutefois — et nous croyons l'avoir démontré dans notre étude sur les origines ibériques du Peuple Juif, certaines racines primitives du basque présentent d'indiscutables possibilités d'identification avec les langues du groupe sémito-hamitique. Or, les Ibères, les « Ibérii » andalous des Romains, ancêtres des Basques et des « Ibri » de la Bible, c'est-à-dire des Hébreux, étaient aussi peu aryens que possible, l'archéologie et l'anthropologie ayant établi d'une manière indubitable leur filiation paléolithique magdalénienne et solutréenne. Cependant, le témoignage probant de la tradition populaire admirablement conservée chez les uns et les autres et appuyé par les éléments craniologiques esquissés plus haut, semblerait nous permettre d'envisager une prompte solution du problème lithuanien au moyen de son rapprochement de l'énigme basque, dont le mot nous a été donné tout récemment après trente-sept années d'exégèse juive et chrétienne.

Ce qui frappe tout d'abord dans le folklore lithuanien, c'est le rôle de tout premier plan qu'y jouent les « Laumes », sœurs nordiques des Lamies pseudo-latines et pseudo-grecques. A ces vampires féminins, la science attribue, aujourd'hui encore, une origine égyptienne. Nous verrons, un peu plus loin, combien cette opinion est erronée. Les Laumes lithuaniennes ont un caractère moins sanguinaire que leurs cousines romaines; elles ne sucent pas le sang des enfants. Elles se contentent d'enlever leurs petites victimes et de leur substituer des doubles magiques. Voici leur portrait, que nous empruntons à un conte populaire lithuanien :

« Les Laumes étaient des esprits qui hantaient ruines, cimetières abandonnés, cavernes et autres lieux redoutables. Elles revêtaient, pour apparaître aux humains, tantôt l'aspect de hideuses sorcières, tantôt la figure de jeunes femmes parées d'attraits irrésistibles. Incapables d'entreprendre ou de mener à bonne fin quelque tâche que ce fût, ces capricieuses créatures trouvaient néanmoins du plaisir à aider les mortels dans leurs travaux en cours d'exécution. Non contentes de marier leurs doigts diligents aux rouets et aux quenouilles, elles visitaient fermes et labours et, habiles moisonneuses ici, expertes batteuses en grange là-bas, elles ne demandaient aux hommes aucun salaire et se faisaient aimer des chevaux et des bœufs, dont elles ranimaient l'ardeur sans recourir à l'aiguillon ni au fouet. Cependant, chez les Laumes, comme chez les autres enfants de la simple nature non éclairée par la connaissance et la vénération d'un Esprit de Sagesse et de Bonté, ces excellentes dispositions n'excluaient pas certains travers. Entre autres pratiques peu louables, on leur reprochait de voler les enfants nouveau-nés en leur substituant quelquefois leur propre progéniture. Les petits intrus étaient reconnaissables à leur tête démesurée, inclinée sur l'épaule et remplie d'une vivacité précoce qui s'épanchait en traits malicieux et en allusions grivoises. Tous, sans exception, mouraient avant d'avoir atteint leur douzième année. »

Sous le nom de « Lamias » ou « Lamigna » nous re-

trouvons les Laumes Lithuaniennes dans le folklore basque, où elles revêtent de temps en temps un aspect masculin et deviennent alors des « Lamignac ». Leur rôle magique est identique à celui des fées lithuaniennes. Quelle est l'origine préhistorique de ces monstres? Pourquoi leur a-t-on attribué des origines égyptiennes? La réponse est aisée. Ces Laumes-Lamias sont des sorcières basques préhistoriques, des sorcières ibères. Elles ont émigré en Egypte et en Numidie ibéro-berbère avec la civilisation ibérique elle-même, probablement vers la fin du cinquième millénaire, époque de l'apparition des grandes civilisations méditerranéennes. Chez les Ibères sémitiques, elles sont devenues Lilith, le spectre nocturne du prophète Esaïe, la buveuse de sang, l'ennemie des « Ionek », enfants à la mamelle. Abandonnant leur vieille Hespérie maternelle, elles ont émigré en Orient en même temps qu'une infinité d'autres légendes préhistoriques, celle du Cyclope par exemple, que nous retrouvons sous son aspect primitif dans un récit populaire basque, « Le Baos-Iaun aveuglé », dont Homère a tiré beaucoup plus tard l'un des épisodes les plus fameux de son Odyssée. Ces légendes ibériques qui remontent probablement aux âges de la pierre taillée, ont été transmises aux Grecs barbares, Achéens du XVI[e] siècle et Doriens du XII[e], par leurs devanciers pélasgiques, les Egéens minoens de Crète, les « Kaphtorim » de la Bible, adorateurs de la « Déesse aux Serpents ». Ce culte du serpent, nous le rencontrons lui aussi chez les Lithuaniens et chez les Basques : les uns et les autres racontent à leurs enfants la même merveilleuse histoire du Prince Serpent, maître d'un royaume sombré dans les eaux d'un grand lac enchanté. Dans les chaumières de la Lithuanie samogitienne, tout récemment encore, les couleuvres du foyer et les petits enfants de la maison buvaient au même bol leur lait du matin et du soir.

Qu'il nous soit permis d'ouvrir ici une parenthèse pour expliquer une autre confusion, due au rapprochement souvent tenté entre les Grecs primitifs et les Lithuaniens. On a fréquemment identifié le mot lithuanien *pilis*, citadelle, avec le mot grec *polis*, ville forte. Mais *polis*, ainsi que le

démontre M. G. Glotz dans son ouvrage « *La Civilisation Egéenne* » n'est pas un mot grec, c'est un terme égéen préhellénique qui a passé avec une centaine environ de vocables crétois minoens dans la langue d'Homère. *Pilis* et *polis* doivent avoir une origine commune ibérique. Il en est de même, vraisemblablement, d'*oïnos*, vin, qui n'est pas un mot grec, mais préhellénique : *oïnos* est identique à *iaïn*, vin en hébreu. Or, le vin était connu en Canaan avant l'arrivée des Philistins, peuple d'origine asianique mais qui avait longtemps séjourné en Crète. Nous sommes heureux de nous rencontrer sur ce point avec M. Glotz :

Beaucoup de mots apparentés en grec et dans les langues sémitiques n'ont d'étymologie acceptable ni de part ni d'autre, et, d'ailleurs, ne se conforment aux lois ordinaires de filiation ni dans un sens ni dans l'autre : ils ne peuvent être dérivés que d'une source commune. Même défaut de correspondance normale entre des mots grecs et des mots latins; même conclusion.

Cette source commune serait le pélasgique de l'Egéide et de l'Italie pré-romaine. Or, cette Italie pré-romaine était ibérique.

Relativement à l'Egéide, nous estimons de notre devoir d'attirer l'attention sur les faits suivants. La fameuse parisienne de Cnosse et les figures féminines des fresques de Tirynthe et de Thèbes ont le type ibérique le plus pur. Leur vêtement même rappelle le boléro; ce sont des élégantes de Madrid ou de Séville, d'authentiques sœurs de la Dame d'Elche. Une analogie tout aussi frappante associe les figures masculines de la Crète minoenne à la représentation des hommes à taille de guêpe du néolithique espagnol (peintures rupestres de Cogul). Ce type très particulier est répandu dans toutes les contrées méditerranéennes; en Afrique il a régné sur la Numidie, pénétrant jusqu'au cœur du Sahara. Ses origines ne sont pas égyptiennes, mais nettement berbéro-ibériques. On le trouve aujourd'hui encore chez les Caucasiens au bonnet haut et pointu, à la lévite pincée à la taille : ces descendants des Ibères orientaux ont d'ailleurs été identifiés par

la science d'aujourd'hui avec les Egéens. Les uns et les autres sont des fils de l'Espagne pré-celtique. Qu'on ne reproche surtout pas à notre digression de nous avoir éloignés de la Lithuanie. Elle ne fait au contraire que souligner l'identité des deux folklores lithuanien et basque : certain conte rapporté par Frobenius de Nubie et dont l'héroïne est une sorcière, rappelle trait pour trait l'histoire lithuanienne, francisée par nos soins, de « la vieille qui avait de la malice à en revendre au Diable ». Là encore, l'analogie est due aux influences de la grande civilisation ibère préhistorique.

Pour en revenir à nos Laumes, qu'étaient donc les Lamies italiotes avant de passer dans la littérature populaire latine? Elles étaient des fées ibériques, sœurs des Lamia ou Lamigna d'Hespérie. Quand la première vague de l'invasion indo-européenne, celle de l'époque d'Halstatt, descendit en Italie, elle trouva dans la région du Tibre des Ibères autochtones, proches parents de ceux d'Espagne. L'identité des Italiotes et des Ibères a trouvé une assez curieuse confirmation dans le déchiffrement des inscriptions étrusques au moyen de l'écriture ibérique d'Espagne. Les Etrusques étaient des immigrés d'origine asianique; mais le parler des autochtones de leur nouvelle patrie italienne s'était substitué, au cours des âges, à leur idiome anatolien primitif, tout comme l'indo-européen commun des contrées baltiques avait fini par s'imposer à l'immigration ibéro-lithuanienne. D'où venait ce premier ban dont les descendants, environ trois siècles plus tard, devaient fonder Rome? Il venait de la Celtique danubienne, comme plus tard les Gaëls, et très probablement d'une région voisine de la Dacie. Or, il existe jusqu'à ce jour, dans cette contrée devenue la Roumanie actuelle, tout un cycle d'incantations archaïques, les Kolinde, connues également en Lithuanie, où le Iao, le Dieu ibérique et hébreu est invoqué à tout bout de champ, le plus souvent sous son nom eskuara, mais parfois aussi, grâce à une substitution fort fréquente dans l'histoire des religions, comme le Seigneur Ion-Saint-Ion ou Saint-Jean. Il est à noter que le Iao primitif des Basques est, lui aussi, et par

une substitution probablement analogue, devenu le « Iaon-Gonkaï », le « bon » Iao-Iaon ou Jean en Vasco-Cantabrie actuelle. Le monde ibéro-pélasgique s'étendait donc jusqu'aux contrées danubiennes; en tout cas, des influences ibériques, soit françaises, soit espagnoles, les avaient touchées. Il est donc fort possible que les futurs Romains aient connu les Lamies avant même de descendre en Italie. Mais si tel est le cas, ils ont certainement trouvé, en arrivant dans le Latium, des sosies ibériques de leurs sorcières septentrionales.

Un certain nombre de Daïnos lithuaniens ont pour refrain l'onomatopée — ou plutôt la phrase dégénérée au cours des âges en onomatopée : « dan, dan, dalidan », absolument dépourvue de sens. Après de longues recherches à travers tous les folklores de l'Europe, nous avons fini par la retrouver dans une chanson populaire basque (*Le Folklore du Pays Basque*, Julien Vinson, Maisonneuve et Cie, éditeurs, Paris, 1883, pages 213 et 214). Dans l'eskuara, elle prend la forme : Din, dan, balendan. Or, la mutation du *b* basque de balendan en *d* lithuanien de dalidan est parfaitement conforme aux règles de mutation, non seulement ibériques, mais juives également; ainsi, dans la Bible, le mot *gadol*, grand, s'écrit quelquefois *gabol*, lorsque l'exige la mystérieuse lecture cryptographique du Vieux Testament, découverte par l'auteur de la présente étude et absolument indépendante du système juif officiel d'écriture secrète, dénommé *atbasch*. L'eskuara et l'hébreu foisonnent d'ailleurs en mutations et aussi en permutations anagrammatiques; les deux langues ayant pour base de leur grammaire, mieux, de leur loi même de formation et d'évolution, le *renversement syllabique* très rare dans les langues indo-européennes. Ainsi, la lettre *l* se mue dans le basque (comme d'ailleurs dans le lithuanien) en lettre *r*, avec la même facilité qu'en hébreu, où la chose prend une importance extrême au point de vue de l'exégèse cryptographique. (Cette mutation est la clef même de l'identité cryptographique des deux nombres 666 et 777, nombres de la Bête apocalyptique et de l'âge des deux Lamec de la Genèse. Le déchiffrement

arithmético-syllabique de ces deux nombres donne la clef du cryptogramme biblique tout entier.) Notons aussi que le refrain lithuano-basque nous offre la fameuse racine *anda,* dont le rôle mystérieux est connu de tous les linguistes et que nous avons longuement étudiée dans nos *Origines ibériques du Peuple Juif*. Mais le plus extraordinaire, c'est que le refrain *dan dan dalidan,* dénué de tout sens en lithuanien, se revêt dans le *Din dan balendan* basque d'une signification des plus curieuses par son association étroite avec la superstition préhistorique attachée à la *corde de pendu*. Et ce n'est probablement qu'avec l'apparition du christianisme et des cloches d'église que le refrain basque, toujours par le vieux processus de substitution, est devenu une imitation de carillon. La chanson basque parle d'un homme qui, par désespoir d'avoir frappé un chien, s'est pendu aux portes d'une église. De la chanson lithuanienne, Simonène, l'Eglise est absente, et pour cause : une fille-mère y prédit les plus brillantes destinées à son petit garçon, en invoquant, d'ailleurs, la protection de divinités païennes. Le refrain lithuanien est donc, pour ainsi dire, doublement dépourvu de sens et ne s'explique que par son identité avec le refrain basque.

Nous pourrions multiplier à l'infini ces analogies émouvantes des deux folklores. Mais le cadre que nous avons assigné à cette première étude ne nous permet que quelques brèves citations.

Il n'est pas de littérature populaire qui n'ait son Petit Poucet. Tous les Petit Poucet — même le chinois — offrent quelque analogie avec le charmant personnage de Perrault. Tous, à l'exception du Poucet lithuanien. Ce diable de petit bonhomme vous abasourdit par une série d'exploits tellement extraordinaires que l'on renonce d'avance à rechercher son pareil dans les autres littératures (2). Jugez-en vous-même. Ce monsieur (probablement néolithique) est le propre pouce (coupé) de la main gauche de sa mère. L'opération, résultat d'une superstition préhistorique, explique le nom même de « Poucet »

(2) *Contes et Fabliaux de la Vieille Lithuanie*, Edit. Fourcade, Paris, 1930.

porté, dans tous les pays du monde, par les frères du nabot lithuanien. Après mille aventures des plus émouvantes, le petit héros se fait avaler par une vache. A l'instant même où, après quels tâtonnements, il découvre l'issue du palpitant labyrinthe, un loup se jette sur la vache et les entrailles de la malheureuse passent avec leur minuscule prisonnier dans l'estomac du loup. Nouveaux tâtonnements couronnés par une réapparition triomphale à la clarté du jour. Mais la joie du Petit Poucet de se retrouver vivant dans un rayon de soleil est vraiment peu de chose à côté de l'aimable surprise qui nous était réservée par la découverte du frère jumeau du petit personnage dans le recueil basque précité (pages 110-112). Même vache, même labyrinthe; une seule variante : le loup lithuanien est devenu un « chien voleur » en eskuara.

Les héraldistes se sont quelquefois demandé si le Cavalier et le Cheval Blanc de l'emblème national lithuanien n'avaient pas pour origine un de ces innombrables emprunts faits par la science du blason à la symbolique hermétique du moyen âge. Le fond pourpre de la bannière sur laquelle le Chevalier lithuanien, le « Vytis », est représenté, nous donne bien une image alchimique du « passage du blanc au rouge ». Mais la source première des armoiries lithuaniennes doit être recherchée beaucoup plus haut, dans le domaine de la tradition ibère préhistorique. Ce Cheval Blanc, nous le rencontrons à chaque pas dans les légendes du Pays Basque et de la Bretagne, Vendée et Auvergne pré-celtiques. Chez les Euskariens, le Cheval Blanc et la Jument Blanche jouent un rôle de tout premier plan dans les fameuses pastorales si chères encore aux Basques de nos jours. En Bretagne, nous trouvons le Cheval Blanc de Saint-Tugdual et la Pierre de la Jument Blanche de St-Ronan; en Vendée, enfin, le Cheval Malet. Tous ces chevaux blancs sont les ancêtres ibériques de l'Equus October de la Rome celtibère des rois, Rome étrange aux colonnades de bois, aux toits de chaume. Si singulier que cela puisse paraître, le Cheval et le Cavalier Blanc de l'Apocalypse se rattachent à la même tradition ibérique. Mais le cadre étroit de la présente esquisse nous

interdit de nous étendre sur ces origines et nous renvoyons une fois de plus le lecteur à notre étude sur les « Origines ibériques du Peuple Juif » et à notre Commentaire de St-Jean : « l'Apocalypse déchiffrée ».

La quasi-identité du lithuanien et de l'indo-européen commun ne nous a d'ailleurs pas empêché de nous livrer à un examen méticuleux de certaines racines très primitives de l'idiome baltique. La confrontation des vocables archaïques de l'eskuara et de l'hébreu a eu pour résultat d'établir non pas l'analogie, mais l'identité absolue d'au moins une centaine de termes basques et hébreux extrêmement importants par leur association étroite avec la vie religieuse et agricole des deux peuples. Les conclusions sont moins nettes en ce qui regarde le lithuanien; son rapprochement de l'eskuara et de l'hébreu exige aussi une prudence plus grande, et cela pour deux raisons : premièrement, les Ligures, et plus tard les Celtes et les Germains ont introduit dans le basque non-aryen nombre de termes d'origine indo-européenne; et, secondement, certains vocables indo-germaniques très probablement hittites ou thraco-phrygiens ont pénétré dans l'hébreu, comme le mot scheleg, neige, mischkan, demeure, et beaucoup d'autres. Ces emprunts se sont donc effectués dans un sens inverse de celui qui nous intéresse; car nos recherches portent non pas sur l'infiltration de l'indo-européen dans l'ibéro-hébreu, mais bien sur les termes qui, sortis du tronc ibérique commun, ont pu survivre à la fois dans l'hébreu et le lithuanien, langue d'adoption très ancienne mais non idiome originel de la Lithuanie. Le pays de Canaan et le Sinear entretenaient des relations étroites avec la Thraco-Phrygie, la Médie et la Perse. Les Assyriens donnaient aux Thraco-Phrygiens le nom de Mouschiki ou Moujiki. Du langage des Mèdes descendus avec les Perses des plaines de la Russie méridionale en Susiane nous ne connaissons qu'un seul terme, identifié grâce à une traduction grecque de l'époque : c'est le mot *spako*, chien. Or, le nom russe du chien est sobaka et il se prononce sbaka. Si nous insistons sur ces faits tout à fait secondaires, c'est uniquement pour appeler l'attention

du lecteur sur la vigilance de tous les instants et sur l'acuité d'intuition qu'exige un ordre de travaux où la linguistique et la préhistoire appellent à tout moment le secours de la tradition et de l'exégèse. Pour expliquer la présence de ces termes indo-européens dans la Bible, n'a-t-on pas poussé l'extravagance jusqu'à assigner une origine commune à l'hébreu et au... russe! La recherche des analogies lithuano-hébraïques attribuables à un fonds ibérique commun nous a du moins donné un résultat appréciable que l'on voudra bien nous permettre d'exposer ici en quelques traits.

On sait l'importance dont se revêtaient dans les religions primitives les astres en général et le soleil, la lune et l'Etoile du Berger ou du Matin en particulier. Cette dernière joue un rôle capital à la fois en Ibérie d'Occident, en Ibérie Caucasique, en Canaan et en Mésopotamie. Il faudrait un in-folio pour décrire les transformations innombrables de ce culte chez les Phéniciens, les Juifs, les Grecs et les Romains. Le culte de l'Etoile du Matin, profondément spiritualiste dans la protohistoire ibérique et juive, s'est matérialisé plus tard chez les Cananéens, les Syriens et les Grecs, pour reconquérir enfin son caractère spirituel ancien dans la religion judéo-catholique. Au VIIIe siècle avant J.-C., époque des grands prophètes, les « Aschtaroth », étoiles du matin matérielles du polythéisme cananéen (moabite, élamite, ammonite, édomite, philistin, etc...) forment un violent contraste avec l'Aïéleth Haschahar ou Heïlel ben Schahar des Juifs (en araméen Haschapar, Hespérie) devenue plus tard l'Etoile du Matin de l'Apocalypse et des litanies catholiques. Chez les Euskariens d'Espagne et de France, cette étoile mystique se nommait Artizarra. Qu'il nous soit permis, à son sujet, de citer le passage ci-après emprunté à notre étude sur les origines ibériques du Peuple Juif :

...Devant des faits aussi singuliers, on nous pardonnera d'avoir recherché une origine occidentale à une divinité qui a été adorée dans tout l'Orient araméen et cananéen : Astarté, la planète Vénus. « Les Assyro-Babyloniens l'appelaient

Ischtar, les Araméens Atar, les Moabites Aschtar, les Arabes Athtar. » (A. Lods, *Israël,* page 152.) Or, la planète Vénus, étoile de la Brebis et du Berger, porte en eskuara le nom d'Artizarra, lequel renferme tous les éléments des noms orientaux de la déesse. L'analogie devient encore plus frappante dans les variantes que M. Adolphe Lods rapporte dans le passage suivant (p. 153) : « A l'époque de Tell-el-Amarna, un des princes le plus en vue de la région syrienne s'appelait Abd-Asirti ou Abd-Asratu, c'est-à-dire serviteur d'Aschéra; un prince de Taanak se nommait Asiratyasur. Le nom de cette déesse est mentionné dans l'Ancien Testament comme synonyme d'Astarté. » L'obstination des Juifs à retourner au culte des Baals et des Astarté s'expliquerait de la sorte par une tentation vieille non pas de la quinzaine de siècles qui séparait la venue du Christ de celle de Moïse, mais bien d'une dizaine de millénaires écoulés depuis l'exode des pré-juifs de l'Ibérie d'Europe en Orient.

L'Artizarra ibérique est donc l'ancêtre de toutes les Aschtaroth de Canaan et de Sinear. Son nom araméen est Aschapar, d'où viennent la Vesper latine et l'Hespérie, ou Espagne. La forme araméenne a passé dans le nom hébreu de la péninsule ibérique : Sparad, permutation de Pardès, le Paradis andalou originel. L'Hypérie d'Homère semble fournir le lien étymologique entre « Hespérie » et Ibérie. Du mot Hypérie provient la confusion selon laquelle une origine « hyperboréenne » fut attribuée par les Grecs à des nations tout simplement issues de la grande civilisation ibérique. L'Ibérie doit son nom à celui du Guadalquivir qui s'appelait primitivement Ebre comme son voisin de l'est et que nous avons identifié avec le Hiddekel de la Genèse. « Ebre », — d'où vient Prat ou Euphrate — est formé par les mots *bero,* chaud, et *our* ou *iéor,* fleuve, en langue basque. Les deux mots ont un sens identique en hébreu.

Artizarra-Aschtaroth est devenue chez les Perses Astar, et, avec beaucoup d'autres termes indo-européens ou, comme ici, simplement aryanisés, elle est revenue dans la Bible pour prêter son nom déformé à la reine juive

Esther. Mais Astarté avait un autre nom chez les Hébreux : Aschéra, quelquefois appliqué au pieu symbolique planté devant les autels de la déesse. Aschéra-Schahar désignait également l'aurore. Et les noms lithuaniens de l'aurore sont Ausra, qui se prononce Auschra, et Pazara. La mutation ibéro-hébraïque p = t nous donne Tazara.

L'Auschra-Tazara lithuanienne renferme les deux noms basque et hébreu de l'Etoile du Matin : Artizarra et Aschéra!

La vérité scientifique repose sur des données sensibles et mesurables. En l'absence de tout document fourni par les fouilles, nous nous abstiendrons donc de formuler des conclusions quelconques. Si nous nous sommes montré plus affirmatif dans nos *Origines ibériques du Peuple Juif*, c'est principalement en raison de la découverte de mobiliers funéraires identiques en Andalousie et sur la côte palestinienne. Toutefois, nous formons le vœu que ces quelques pages, fruit de plusieurs décades d'un labeur analytique soutenu par le seul espoir d'une synthèse, puissent servir de points de repère aux investigations futures. Le sol de la Lithuanie, de la Palestine et de l'Espagne doit renfermer des trésors scientifiques inestimables et apparentés. L'exploration de ces terres illustres est à peine commencée. Et pourtant, c'est dans leurs profondeurs et non dans la poussière du lointain Orient que nous attendent les clefs de notre passé et de notre avenir.

O. V. DE L.-MILOSZ.

LA FEMME EN SANDALES[1]

—

V

Ils suivirent d'abord, à mi-flanc, les collines chargées de pins et de chênes-liège qui abritent des vents du Nord le domaine Mestre. Bien que le sentier fût horizontal, Ferrier, à chaque pas, avait le sentiment de gravir une marche.

— Nous allons prendre par cette délicate avenue : des platanes alternant avec la ciselure des lauriers-roses. C'est bien par là, n'est-ce pas, qu'il faut aborder ce lieu?

Charaire, qui n'a pas souvent tort, aime d'avoir raison.

Au bout de l'allée apparurent en un groupe une trentaine de vieux eucalyptus. Les racines plongeaient dans le sol leurs attaches formidables. Les branches semblaient tâter les dimensions du ciel, les agrandir.

— Sommes-nous arrivés sous les tropiques? Ces écorces qui, de toutes parts, se suspendent aux arbres, ont un air de vampires ou de singes.

— Ou à l'époque quaternaire... Les troncs évoquent un troupeau de mastodontes!

Sitôt tourné l'angle du mur, un autre spectacle arrêta sur place les visiteurs. Au-dessus d'essences exotiques, une pente harmonieusement plantée de pins et adoucie par un chemin en X aboutissait à une puissante demeure.

La maison des Mestre — que, dans le pays, on nomme aussi, du nom de la plage, la Gravière, — dresse sur deux étages une façade nue, à grands balcons. Ils y saillent moins encore que ce large toit toscan, parfois

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 929 et 930.

adopté par les maisons provençales; ici raccordé à la pierre par une quintuple rangée de tuiles. Un perron surélève d'une douzaine de marches cet édifice aux murs robustes et hâlés.

— Regardez-moi, Ferrier, cette bâtisse basanée comme une joue. On pense à un Midi plus lointain : une façade de l'Escorial, ou quelque couvent sud-américain.

— Un homme à hautes bottes va jaillir de cette porte, sauter à cheval et piquer des deux! Ne doit-il pas délivrer l'héroïne, enlevée par les Indiens?

— Non! Dolorès s'est enfuie avec Blasco, par ce balcon-là, cette nuit!

Ferrier était entré de plain-pied dans un songe. Il se trouvait dans l'état où le miracle paraît naturel. Ce sol, semé des fleurs du laurier-rose, qui, flétries, deviennent si vite de petits chiffons jaunâtres, ce sol lui était natal : Thérèse le foulait chaque jour. Entre le premier regard qu'il jeta sur la façade, et celui que, vingt secondes plus tard il y reportait, après avoir laissé ses yeux errer dans les allées, un temps si long, si torrentiel, s'était écoulé! Il se sentait aussi riche de souvenirs que l'émigrant qui rentre au foyer, vingt ans après le départ. Comme ils gravissaient le perron, la porte s'ouvrit, laissant passer une figure de femme âgée, creusée de rides profondes, mais qui exprimait une invincible vitalité. Derrière elle, un autre visage, Thérèse.

— Monsieur Charaire! Et qui nous amène un visiteur.

Une brûlure imprima en Ferrier cette forme. Ces yeux-là n'étaient pas moins grands que dans son rêve. Sur l'ocre des murs, le visage apparaissait plus clair encore. La taille de Mme Desvillers s'était un peu inclinée de côté, tandis que la main gauche se posait sur le chambranle. Assurément, au problème : « Attitude à prendre devant des visiteurs survenant à cinq ou six mètres de distance sur le côté, et à trois marches en contre-bas », la solution parfaite avait été donnée de façon naturelle. L'autre admiration du graveur fut la voix de Thérèse : si parfaitement articulée, et qui maîtrisait chaque syllabe à la façon de certains acteurs.

Malgré la brièveté de leur rencontre au débarcadère, elle l'avait reconnu, il en était sûr.

Cent idées, d'un coup, s'étaient décelées les unes derrière les autres : ainsi, sur la scène, un mouvement tournant montre soudain les silhouettes d'une file de danseuses. Ferrier ne s'aperçut pas que ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes. La grande affaire pour le novice était de ne pas fixer son regard d'une façon trop manifeste sur Mme Desvillers. Le temps de monter les derniers degrés du perron, il lui vint à l'esprit, absurdement, toute sorte de projets d'escalade. Il calculait la hauteur des balcons.

Mme Desvillers s'était avancée vers ses hôtes. Un moment, ses gestes conventionnels affaissèrent — comme le contact du doigt dissipe une écume, — la prodigieuse vague qui s'était soulevée en Ferrier. Néanmoins, à travers les banales questions de santé, de présence et d'absence, cette voix continuait à le faire vibrer aussi directement que l'archet une corde de violon.

Le romancier se trouvait dans l'un de ces moments où, d'ordinaire taciturne, il prend soudain du plaisir à parler. Il demandait à leur hôtesse des nouvelles de son enfant, à Mme Vuillaume celles de la dernière exposition de son mari — elle était, cette année, venue seule à Saint-Trophime, — sur son ton sourd et voilé, un peu hésitant. Il semblait placer ses interlocutrices dans une balance égale et sensible. Ferrier, dans cette atmosphère paisible, ravagé d'un désir sauvage, ressentait par moments une bouffée de honte.

Mme Desvillers écoutait Charaire. Ferrier ne l'avait pas encore vue de profil.

Un long sourcil s'engageait vers les boucles de la tempe. Un menton volontaire, avancé par une mâchoire vigoureuse, interprétait dans le sens de l'audace les palpitations des narines; le front droit et court recevait la contradiction des yeux dont l'étendue et la teinte gris-bleu eût plutôt évoqué la rêverie que l'action. Sur les lèvres passaient des tressaillements involontaires. Visage aux éléments divers et opposites, dont le teint, à peine

hâlé par le soleil, et la peau délicate faisaient l'unité.

Ferrier buvait à chacun de ces traits comme à une source. Fait singulier, un profond sentiment de possession s'était emparé de lui, sans qu'il s'y mêlât nulle idée de volupté physique. Avec évidence, cette femme lui apparaissait comme sienne. Elle était à lui. Et comme elle savait bien le cacher à tous! Dans l'agilité de son imagination, Ferrier ressentit l'admiration la plus vive pour la science avec laquelle Thérèse dissimulait leur secret.

Mais elle se tourna vers lui, armée de ses regards redoutables : toute cette fantasmagorie se dissipa sur-le-champ. Ainsi, sur une île rebelle, un gouvernement de fantaisie s'évanouit à l'approche d'un cuirassé.

Comme on parlait de visiter le domaine, les choses achevèrent de reprendre leur réalité. Mme Vuillaume eut soixante-dix ans; les fauteuils furent d'osier tressé; les degrés, de pierre.



Depuis une dizaine d'années, le jardin était à peu près abandonné à lui-même, rustique et farouche; le fermier se bornait à entretenir les allées, qui dessinaient un labyrinthe. Filaos aux fines ramilles, ficus aux feuilles vernies, grenadiers, citronniers, bananiers, rudes araucarias qui montent en étages, cicades emplumés, et toute la horde des palmiers : palmiers bleus à feuilles roides, palmiers de Chine aux troncs emballés de fibres brunes, palmiers des Canaries, épais et exubérants, kenties élancés, sveltes phénix. Et les visiteurs regardaient, au détour d'un sentier, quelque cocotier au tronc lisse, dressant comme un bras sa spathe noire, traverser à la nage un golfe d'azur.

Charaire s'arrêta, désignant un groupe de dattiers. Sur leurs stipes, dans ces interstices que laissent les palmes tombées ou coupées court, du sable à la longue s'était amassé, formant une sorte de terreau. Peu à peu, sur chaque tronc, des plantes avaient crû, au hasard des

graines. Des garances y ouvraient leurs feuilles étoilées; des mousses, des avoines frémissaient.

— Voilà bien la marque de la vie, qui ne perd nulle place. J'avais, comme caporal infirmier, jadis, en 17, après l'une des plus meurtrières offensives de la guerre, accompagné un train de blessés jusque dans une petite ville des Pyrénées. Je ne vous dirai pas ce que fut ce voyage. Quand tant de souffrance m'eut été retirée des mains, je me trouvai une journée de loisir, solitaire, lugubre. Un cabaretier me parla d'une grotte célèbre, aux environs. Je voulus la visiter. Ces formes mal arrachées à la nuit, ces eaux ténébreuses me rafraîchirent l'âme : apparition de ce chaos primordial, où la vie féroce n'existait pas encore. Or, avant de sortir de ces entrailles du monde, à quelque trente pas de l'ouverture, j'eus une surprise. La lumière de notre méchante lanterne, à mi-hauteur d'une paroi nue, nous montrait une petite tache de verdure. Cette marque était grande comme la main : une capillaire, quelques mousses. « Chaque jour, vers trois heures, me dit l'homme qui me guidait, le soleil, par l'ouverture de la grotte, vient toucher, pendant vingt minutes peut-être, une paroi de rocher suintante que vous allez voir au prochain tournant : un reflet arrive jusqu'ici. » J'avoue qu'à un pareil moment de l'histoire du monde, l'exemple de courage, d'obstination que donnaient ces plantes m'a fait du bien.

— C'est beau, cela, murmura la voix de Thérèse.

— Ah non! dans un endroit pareil, s'écria Mme Vuillaume, n'évoquez pas ces moments affreux.

Elle le tançait de ses lèvres sensibles. Mais Charaire :

— C'est peut-être ici qu'il en faut parler, chère amie! Il n'est jamais sain d'oublier tout à fait le monde qui nous guette. Vous trouveriez dans l'humus de ce sol lui-même — fit-il en baissant le ton — une part mortuaire. Ce deuil-là n'empêche pas la proclamation des branchages. Mais il ne faut pas trop se fier à ces verts discours.

Un clin d'œil avait averti Ferrier. Il fut seul à distinguer cette allusion à l'Histoire...

Tandis que Charaire prenait les devants avec Mme Vuillaume, Thérèse avait ralenti sa marche : Ferrier se trouva pour la première fois seul à son côté... Avec audace :

— Nous n'avons encore fait, Madame, que quelques pas auprès de vous, et nous voici déjà parvenus en Afrique ou en Asie, parmi des jungles merveilleuses. Vous prêtez à ceux qui vous approchent de singuliers pouvoirs.

C'était en vain qu'il interdisait à ses traits de rayonner. On lui répondit d'un air sage, avec peut-être de la coquetterie :

— Vous êtes fort aimable pour ce jardin. J'y suis souvent seule, il est vrai : mais je l'ai toujours aimé.

Le *vous* fut si doux; le *j* de jardin naquit entre les dents et le palais, comme un baiser profond; la sombre syllabe de *seule* se détacha comme un battement de cloche; un courant limpide emporta les dernières syllabes. Du moins ce fut ce que Ferrier en entendit : ces indications donnent la mesure de sa frénésie.

Mais que lui importait ce qu'elle voulait dire! Des paroles venaient d'elle, et se trouvaient adressées à lui. Dans ce qui, au regard de l'homme, était déjà toute une histoire, il y avait eu d'abord les premiers mots prononcés devant l'embarcation : ceux-ci étaient les suivants; et il s'en précipiterait d'autres et d'autres, à jamais, dans un avenir qui ne cessait d'épancher cette musique...

Cependant, il fallut bien qu'il songeât au sens de ce qu'elle avait indiqué. Il y avait deux fois le mot « aimer » dans cette phrase. Ce fut à ces deux mots-là qu'il osa répondre à voix basse, fort indifférent à la platitude de sa réplique, et si heureux de dénoncer enfin son bonheur :

— Voilà un jardin que j'envie!

Il était sur le point de tout avouer. Mais, auprès de lui, ce profil précis, et ce petit tressaillement de la lèvre supérieure... Les mots qu'il formait disparurent; il connut quelques instants une sorte de ravissement.

Thérèse, avec un peu d'hésitation, tourna la face vers

lui. L'homme revit le fier visage du débarcadère. Le sentiment d'avoir été compris et de devoir à présent fournir, comme un gage de discrétion, une formule neutre, peut-être aussi le besoin gymnastique de changer de ton, le ramenèrent au ton des formules.

— Mais ce n'est pas la première fois, Madame, que j'ai l'honneur de vous voir.

Mme Desvillers rougit légèrement, puis, dès qu'elle eut senti sa propre rougeur, une vive couleur gagna son visage. Elle montra pourtant une façon de répondre enjouée, un peu détachée. Ferrier discerna une sorte de complicité dans ce ton pareil au sien qu'elle prenait à son tour.

— Mais oui, c'est vrai, je vous ai tout de suite reconnu aujourd'hui. Dire que j'ai dû vous laisser rentrer à pied, ce jour-là, par la chaleur ! Vous m'excuserez : la barque dont vous m'avez vu descendre ne m'appartient pas. Elle est à M. Trémolières.

Mme Vuillaume se rapprochait d'eux :

— Menez-nous donc, Thérèse, jusqu'aux vignes du haut. On y découvre une si belle perspective de tout le pays !

— Volontiers, mais permettez-moi un détour. Nous passerons par le lavoir. C'est un mercredi, jour de lessive : jour de jeu pour le Zi. Je voudrais voir ce qu'il devient, puisque aussi bien mes cousins Parès me laissent aujourd'hui seule dans cette maison. Qui, par merveille, continue quand même d'exister.

Elle échangea, sur ces derniers mots, un sourire avec Mme Vuillaume, tandis que Ferrier prenait en lui-même des notes de géographie morale. Il devait bientôt savoir que, cousine germaine de Thérèse, Laure Mestre avait épousé un certain Parès : le couple s'occupait du domaine.

Les promeneurs s'engagèrent dans une allée, fort ravagée. C'étaient des eucalyptus. Moins abrités que les arbres du bois, ils avaient beaucoup souffert de la gelée qui, quelques années auparavant, avait abîmé ou tué tant d'arbres sur la Riviera. Il avait fallu couper tous les

troncs à cinq ou six mètres du sol. Ces dieux Termes de bois se couvraient déjà de feuillage.

— L'arbre a plus de chance que l'homme, il sait se réparer lui-même, murmura Charaire.

Mais le célèbre romancier n'aime pas abandonner une idée avant d'en avoir obtenu toutes les confidences.

— Chaque arbre est nombre à lui seul. La plupart supportent admirablement la mutilation : tandis qu'on n'enlève rien à l'homme sans l'altérer tout entier.

— Remarquez, en effet, dit Ferrier, que chacun de ces arbres, isolément, se répare. Mais l'allée, œuvre humaine, tient de notre fragilité : sa beauté est détruite.

Charaire hocha la tête et leva le doigt en souriant. C'est sa façon de souligner.

Il reprit la parole :

— Une œuvre d'art? Cela croît si naturellement ici. N'y a-t-il pas concordance, complicité allais-je dire, entre l'art et les rives méditerranéennes? Un pays tiède s'apparente à notre corps; si, de plus, il est clair et lisible, à notre pensée... Voilà qui érige de tels lieux en tribunaux faits pour juger notre temps. C'est de cet harmonieux pays que l'on discerne le mieux les folies de l'Europe et du monde.

— Non, non, murmura Ferrier, ici, pour un moment, ne songeons plus au reste de la planète!

Ils étaient entrés dans un bois : de ces cyprès de Lambert qui élèvent obliquement leurs branches. Sous les voûtes d'un vert sombre, un air obscur. Les visiteurs marchaient sur un sol que capitonnaient les ramilles.

Une grande face d'eau quadrangulaire leur apparut. Le général, usant d'une source voisine, avait fait bâtir ce réservoir. L'une des extrémités montrait des angles puissamment renforcés de maçonnerie; l'autre, s'engageant dans la pente où se dressait la maison, aboutissait à un banc de pierre chargé d'ombrages.

— C'est là, murmura Thérèse, que mon grand-père aimait à s'asseoir, vers la fin de sa vie. Il délaissait les arbres exotiques. Mon père m'a conté qu'il l'apercevait souvent sur ce banc, incliné au-dessus du bassin.

— Imaginez, Ferrier, ce vieil homme penché sur un miroir d'eau. Lui demandait-il des souvenirs, ou sa propre image?

La surface liquide, parfaitement immobile, aux ombres profondes, faisait voir comme une allée de ciel, que dentelaient des branches et des cimes d'arbres.

Charaire paraissait plongé dans une rêverie douloureuse. Il marchait un peu à l'écart, et fredonnait pour lui-même un motif beethovénien. Peu à peu, il semblait se perdre dans on ne sait quel infini : Ferrier goûta un instant, à voir ce visage modelé par le rêve, l'une de ces belles jalousies qui sont le sel de l'amitié.

Le groupe, silencieux, se dirigea vers la ferme établie sur la pente, à cent pas de la maison, en marge des vignobles.

Devant le bâtiment, se montraient des poulaillers, une noriah abandonnée et un bûcher voisin d'un lavoir.

— Et le Zi? Où donc est le Zi?

La mère, inquiète, interrogeait d'une voix aux touches rauques.

— Eh, le voilà derrière les souches, indiqua la fermière. Un jour de lessive! Pensez s'il est à son affaire, s'il *cravaille,* comme il dit.

L'enfant avait creusé une rigole, qui partait du lavoir. Il y avait dérivé un courant d'eau. Serrant une bêche d'homme plus haute que lui, il contemplait, agenouillé, avec une attention profonde, la navigation d'une feuille. Un paysage démesuré avait fini par se creuser autour du vert esquif. Sur cet horizon, des ombres gigantesques, comme en rêve, vinrent se poser : il se releva, lâchant l'outil, et se jeta dans les genoux de Thérèse. Elle lui flattait les cheveux : la main douce et le visage enorgueilli, à la façon des mères.

Les visiteurs gravirent la colline. Ils se trouvèrent devant un vaste espace illuminé.

Les vignes déferlaient, par lignes successives, sous les horizons bordés de coteaux et de pinèdes... Et les ceps voisins, avec leurs orfèvreries de feuilles, avec leurs jeunes grappes encore vertes, attestaient une orgueilleuse

plénitude de sève. Mme Desvillers, redressant un corps païen :

— Est-ce beau! Je viens souvent ici, au coucher du soleil.

Elle élevait une main claire, ouverte au souffle, au soleil, aux odeurs vertes; une main offerte et un peu ivre.

— Le domaine se termine là.

Le monde, donc, adoptait une forme; l'étendue n'avait plus cette indétermination, que Ferrier lui connaissait depuis trente années. A partir de cette limite, en effet, commençait la partie vivante de l'univers : la fraction d'infini qui recevait la voix, le regard, le rayonnement de Thérèse.

De même que l'homme échappé d'un naufrage, sauvé d'un monde fluctuant et mortel, se réjouit en arrivant à la rive de poser les pieds sur la terre ferme, de même Ferrier éprouvait, dans le voisinage de cette femme, une certitude. Thérèse était là, cela suffisait.

Mme Desvillers, se tournant vers lui :

— Si vous restez ici, jusqu'en septembre, — Ferrier, en réponse à cette question voilée, acquiesça d'un signe — vous verrez la vendange, qui est un des beaux instants de ce pays. Un travail qui tient de la fête...



Dans le demi-jour des volets clos, une pièce dallée de blanc et de rouge, lambrissée de bois sombre, et meublée de vieux meubles provençaux, coffre, buffet et pannetière. Au mur, des armes, jadis rapportées d'Algérie par le général, longs pistolets, fusils damasquinés. Une vieille servante, un peu paysanne, apportait aux hôtes les verres et les bouteilles.

Ferrier s'était mis un peu à l'écart, derrière la grande table. Il n'avait encore vu Thérèse qu'au dehors, à l'air libre. Elle recevait maintenant, des objets familiers, une nouvelle sorte de charme. Sur les meubles et les lambris, aux teintes brunes, enfumées et cordiales, l'éclat de la chair avait pris un rayonnement plus intense. L'architecture du nez et du front, le menton robuste décelaient

une signification secrète. Parfois, quand Thérèse se tournait vers Charaire, le regard du graveur n'accrochait plus qu'un bout de lèvres, comme un baiser jeté au hasard; parfois, elle ne lui laissait plus voir que la frondaison tordue de la chevelure, où se devinait un lobe d'oreille semblable au genou plié d'une nymphe. Parfois aussi tout semblait disparaître : une cataracte de temps se précipitait, avec un bruit sourd.

Comme Thérèse, en souriant, mordait à une pêche, ses dents aiguës, ses canines un peu fortes, légèrement retroussées, dessinèrent l'image d'une singulière avidité. Mais lorsqu'elle soulevait son verre, l'homme prenait plaisir à voir l'orbe, aussi fragile que les cercles clairs des yeux, frôler les lèvres féminines.

Cependant, un bruit de moteur et de graviers écrasés se fit entendre.

— Sans doute, ma belle-sœur et mon beau-frère, indiqua Thérèse.

Il parut à Ferrier qu'une sorte de crispation se marquait au visage de la jeune femme. Il remarqua même, avec un vif plaisir, que, comme si elle avait quelque chose à cacher à ces arrivants, elle se détournait légèrement de lui. La place où il se trouvait devenait moins existante.

Une ombre passa sur les volets. A peine entendit-on la porte d'un vestibule s'ouvrir, et, avec moins de bruit qu'il n'est naturel, apparut, au seuil de la pièce, une figure de femme d'une quarantaine d'années, à la figure naïvement rusée. Derrière son épaule, comme un prolongement, la figure d'un homme un peu plus âgé, au teint pâle et basané, aux traits inconsistants, où un mélange d'expressions inachevées laissait une sorte de désordre.

Les regards des nouveaux venus rencontrèrent un tableau rassurant et sec. Thérèse causait avec Mme Vuillaume, auprès d'un respectueux Charaire, tandis qu'un inconnu aux cheveux noirs était assis de façon déshéritée derrière une table.

Ferrier n'eut, aux présentations, qu'une part étroite.

Il avait pris ce rôle effacé, avec un léger excès de zèle. Il sut par moments se jeter sur les bribes de conversation avec la voracité reconnaissante d'un hôte que la conversation néglige.

La neutralité de ces deux personnages était, sans doute, indispensable. Ferrier en jugeait ainsi, à la tenue de Thérèse. Toute la mélodieuse attitude semblait baissée d'un ton.

— Ah! fit Parès, nous avons trouvé à la poste une lettre de Bertrand. Toujours la pluie à Paris.

— Une lettre? Vous avez de la chance. Voilà quatre jours que je n'ai rien de lui. Il faut dire qu'en Normandie, où ses affaires le retiennent...

— De grosses affaires de terrains, près de la gare de Rouen, et la construction d'un casino près d'Etretat, indiqua Mme Parès... Mon frère agit pour le compte de la S. R. C., dont il est administrateur-délégué.

— Il faudrait d'abord expliquer à ces messieurs que la S. R. C., c'est la Société Rouennaise de Constructions, fit Thérèse.

— Vous n'avez rencontré personne à Saint-Trophime? demanda Thérèse, avec une indifférence affectée.

— Mais non, mais non.

Parès avait légèrement rougi, et ses gestes témoignaient une certaine contrainte.

— Quelle est au juste la différence, entre les fonctions d'administrateur et celles d'administrateur-délégué, fit Charaire, revenant, comme il le faisait volontiers, aux arrière-plans de la conversation. Il faut que je m'adresse à un homme compétent comme vous.

— Oh, mon mari vous dira que, dans une société, l'administrateur-délégué, c'est le personnage principal, interrompit Mme Parès. A la S. R. C., pratiquement, M. Bertrand Desvillers fait tout marcher.

— Précisons, indiqua Parès. L'administrateur-délégué a tout d'abord la signature...

Une maussade érudition légale et administrative se démontrait dans cette face. L'étroit regard de l'œil prenait toute son importance, tandis qu'apparaissaient, comme

de terribles vétilles, des craquelures à l'angle des yeux et un trait satisfait au coin des lèvres.

— Ce que mon cousin ne dit pas, prononça Thérèse, ce sont les ennuis, les responsabilités, tout le surmenage que donnent à mon mari ces affaires, dont j'ai horreur... Songez que Bertrand n'est pas seulement administrateur de la S. R. C., mais qu'il s'occupe des Chantiers de Furnes, des Pêcheries et Conserves de l'Ouest, de la Société Industrielle du Brome, que sais-je?

Elle en savait un peu, assez pour ne pas citer certains autres parrainages plus fructueux, mais moins brillants, apostés aux limites du Code.

Elle continuait cependant, sur ce ton mi-sérieux, mi-plaisant, avec un peu d'hypocrisie, mais aussi un certain air d'autorité. Ferrier était « bon public » : de ces spectateurs que ne manquent pas d'attendrir jusqu'aux larmes un dénouement de mélodrame, une catastrophe de cinéma. Aussi s'amusa-t-il fort de se sentir, à l'énumération de Thérèse, des gorgées de salive plus sérieuses, et une légère cambrure de taille. Bref, chez lui qui avait tellement horreur des brasseurs d'affaires, un reflet de l'importance du mari.

Alors le graveur distingua en lui-même un abîme de stupidité : qu'il accepta en souriant comme un don des dieux.

VI

Cette lézarde qui étirait son Y à la paroi de l'escalier, au-dessus des premières marches, Thérèse l'avait-elle déjà vue? Mille et mille fois, certes, mais sans jamais l'inscrire expressément dans sa mémoire. Ce matin-là, elle admira le plus long des bras de la fissure : ample et dressé, il avait l'air de lancer un invisible lasso... Les marches proposaient on ne sait quelle décision. La rampe de chêne filait tout droit, vers l'infini.

Telle était, aux yeux de Thérèse Desvillers, l'étrange figure de l'escalier dans la maison Mestre, le lendemain du jour où Ferrier avait franchi le seuil de la demeure.

Dans les pièces du rez-de-chaussée, flottait une brume, imperceptible à tout autre regard que celui de la jeune femme. Thérèse s'y dirigeait, comme un navigateur qui, dans le brouillard marin, marche « à l'estime ». Elle se trouva un peu surprise d'arriver avec précision à la porte de la cuisine.

Le général avait voulu fort vaste cette pièce pour nourrir une nombreuse postérité, qui ne lui avait pas été accordée. La ligne des fourneaux, — à laquelle Desvillers avait ajouté une « cuisinière » moderne au gaz comprimé, — l'ampleur du manteau élevé sur la cheminée, la table puissante, attestaient l'importance qu'un grand bourgeois du XIX[e] siècle savait attacher aux choses de l'estomac. Dans les rayons du soleil matinal, flottaient des volutes bleues à l'odeur de résine : la vieille Mariette venait d'allumer, pour le déjeuner, un feu de pommes de pin.

— Il sent bon, votre feu de pignes!

La vieille domestique bougonnait, inclinée sur le foyer auquel elle aimait à confier ses doléances :

— Bien de la fumée, Madame, quand on est penchée là-dessus! Ça pique aux yeux.

— Mais, Mariette, pourquoi ne pas vous servir, dès le matin, de la cuisinière à gaz?

— Oh, ce n'est pas l'idée de Mme Parès. « Son gaz » et « ses économies », pensez donc!

— Mon gaz, voulez-vous dire? Eh bien, je lui parlerai de cela. Dès maintenant, je vous autorise à faire comme vous voudrez.

— C'est que, Madame...

Mariette, avec embarras, tourna vers sa maîtresse une face tannée et plissée : un peu trop de vieille peau, les bons yeux bruns.

— C'est pas la peine de faire de la dépense. Les pignes ne coûtent rien.

— Voyons! Pour quelques litres de gaz! Je tiens bien plus à vos yeux, ma bonne Mariette.

— Bah, Madame, j'ai toujours fait comme ça. Puis, un peu de fumée, ça réveille...

Thérèse jeta une cascade de rires où, comme dans un torrent de montagne, se mêlaient les dons de la hauteur et de la limpidité.

— Ah, Mariette! Ça, c'est bien vous!

Tandis que les volutes bleues se tordaient à la façon des félins héraldiques, la vieille servante de nouveau se penchait sur les pétillantes pommes de pin. Bon, le feu commençait à prendre. Nullement offensée par la gaîté de la maîtresse, la vieille servante leva la face. Elle posa le regard sur Thérèse avec une fidélité qui datait de ces temps révolus où une part de l'humanité était, d'ordre divin, destinée à servir l'autre. Et aussi avec cette délégation éternelle que la vieillesse octroie à la jeunesse et à la beauté.

— Mariette, j'étais venue vous dire... Grands dieux! Qu'est-ce que j'étais donc venue dire? Le déjeuner?... Les provisions?... Non. Eh bien, Mariette, je ne me rappelle plus!

Elle avait tant de grâce, cette blonde part de Mariette, cette sienne maîtresse vêtue d'un pyjama bleu, un ongle un instant porté jusqu'aux dents en un geste de petite fille!

— Madame a bien belle figure, ce matin.

— Vous trouvez, Mariette? Merci!... Je reviendrai tout à l'heure. Je reviendrai.



Les événements vraiment essentiels de chaque vie sont ceux qui la pénètrent par ses lacunes : apportant aux destinées ce qui leur manque. Coulées de substance universelle dans les brèches et les vides.

La mère de Thérèse était morte en couches. Le veuf, perdu d'intrigues, accablé de vains labeurs politiques, avait laissé dans son domaine de la Gravière, aux soins d'une vieille tante, l'enfant malingre à laquelle il gardait rancune. Il avait enfin fallu songer à l'éducation. Une fillette maigre et dégingandée, au long nez triste, à la bouche mal faite et tordue de grimaces, aux grands yeux

effarouchés : telle était apparue Thérèse, un certain jour pluvieux d'octobre, au seuil d'une classe de pension parisienne. La petite provinciale souffrait du climat, de la promiscuité, de la solitude. Elle ne se fit pas de vraies amies. A la fin de l'adolescence, comme des grâces commençaient à se poser sur cette silhouette, elle souffrit d'une série de grippes et de négligences. Les dix-sept ans de Thérèse s'étaient ouverts par une affreuse arrivée de nuit, glaciale et blafarde, à un sanatorium alpestre. Que distinguait-elle dans l'avenir? Une vie d'infirme? Ou le néant? Un sentiment invinciblement charnel avait toujours écarté Thérèse du mysticisme... Mais, le lendemain, au réveil, quelle surprise! La neige rose et bleue, le soleil des cimes, l'air spirituel. Et, peu à peu, de semaine en semaine, la santé, la force, qui sourdent de tous les points de l'être. Puis le hasard de deux chaises-longues rapprochées. Un jeune marin, lui aussi, achevait de guérir. Thérèse reçut de lui ce regard créateur, qui réinvente toutes les formes de l'âme et du corps.

Le père fut ébloui, lorsque, l'été suivant, Thérèse revint à la Gravière. C'était sa femme même, arrivant du passé. Le rayonnement de cette joie de vivre, si naturelle qu'elle cessait d'être égoïste, avait illuminé les deux années terribles où la ruine ne cessa de guetter l'ancien Garde des Sceaux. Peut-être l'avait-elle sauvé du suicide. Au pire instant d'angoisse, était arrivé Bertrand Desvillers. Malgré une disproportion d'âge, la force, la dureté même de l'homme, ce masque abrupt de négrier qu'il savait prendre soudain, pouvaient dompter, sinon plaire. La jeune fille connut tout à la fois un généreux élan à l'égard de son père, et une indignation contre les circonstances. Elle avait joué à conquérir le visiteur. D'ailleurs, elle en savait sur la vie assez pour deviner bien des commodités dans la fortune. Mariée, elle sut en user avec tact et mépris à la fois, sensible aux avantages, n'acceptant que de loin en loin les corvées. Elle laissait toute liberté à son mari, mais, elle aussi, se gardait libre. Elle avait, par deux fois déjà, discrètement, goûté à cette liberté-là... Au reste, fougueusement mère : attachée, presque sou-

mise à son fruit, comme ces arbres dont le tronc s'agenouille sous la charge.

Remonter dans sa chambre fut pour Thérèse une course légère. La grande pièce, dallée d'hexagones rouges à la façon du Midi et meublée d'un Louis XVI d'époque, assez rustique, semblait ce matin s'apercevoir de chaque geste de la jeune femme : on eût dit que les meubles avaient été apportés la veille. Comme Thérèse s'approchait de la cheminée, elle sentit la chambre devenir immense, puis l'instant d'après diminuer, rapetisser jusqu'aux dimensions d'un jouet. Deux ou trois pas encore, et tout s'épaissit, puis se fit diaphane, irréel.

— Tiens, j'ai des vertiges, se dit-elle.

Elle s'analysait mieux d'ordinaire. Mais quelque chose en elle-même se trouvait complice de ce sommaire compte-rendu.

Cherchant un appui dans ce qui lui parut le plus solide, elle se dirigea vers la chambre de son fils.

Il n'est point de visage si aimé que, d'un seuil, la pénombre ne réduise à une simple tache de clair-obscur... Thérèse, à pas muets, s'approcha du lit et s'inclina. Un bras jeté sur l'oreiller, dans le naufrage du sommeil, l'enfant dormait encore, le souffle égal, le cil joint au cil. La mère, d'un doigt léger, rabattit un pli du drap. La bouche de l'enfant, alors, ébaucha une de ces moues qui tettent, si poignantes au cœur des mères. Comme souvent dans ses contemplations maternelles, Thérèse sentit un bloc merveilleux s'enfler dans sa poitrine. L'enfant était encore à cet âge où chaque contour est tendu de suc. La femme, en chacun d'eux, se trouvait inexprimablement présente, comme si le lien entre les deux corps n'avait pas été tranché, comme s'il continuait à battre.

Néanmoins, ce matin-ci, la glorieuse extase ne fut pas si totale que de coutume. Laissant sur place l'ombre d'une Thérèse maternelle se saouler de sa vision, une autre Thérèse, à reculons, avec effort, se dégagea de la première, comme l'insecte sort de la chrysalide. La nouvelle Thérèse ainsi libérée était vierge. Rien n'avait en-

core forcé le secret de ses entrailles. Ses seins étaient intacts. Sa bouche n'avait jamais connu le baiser.

A cette Thérèse-là, il fallait plus de largeur au monde. Tandis qu'un fantôme maternel achevait de se consumer auprès de l'enfant comme une veilleuse, cette nouvelle Thérèse, rentrée dans sa chambre, passa sur le balcon, et s'accouda sur l'appui, le soleil ruisselant sur sa face.

Le ciel était d'une pureté qui la fit frémir. Jamais les verdures n'avaient eu à tel point l'air de se décanter de l'azur céleste. On eût dit qu'elles descendaient gravement au fond d'un abîme de silence.

Cependant, quelque chose de pareil à un morceau de temps qui marche, circulait au-dessous de Thérèse. Au-dessous de ces palmes, de ces lauriers-roses, « quelqu'un » n'avait-il point erré avec elle, seul à seule? Car, de bonne foi, elle oubliait les autres visiteurs.

Longtemps régna cette rêverie. Quand Thérèse revint devant la glace, quelque chose dans son visage lui parut changé. Ces lèvres-là n'étaient plus à elle : mais dédiées, soumises par avance à une morsure. Et devant elle, dans le miroir, une rougeur gagna cet ignorant visage de jeune fille.



Malgré l'opacité, la résistance que les objets montraient par instants, les besognes de la matinée furent accomplies avec une facilité bizarre : oubliées aussitôt que faites. Au surplus, à trois ou quatre reprises, derrière les gestes de sa toilette, sous les tasses du déjeuner, sous les vêtements même que Thérèse mit à l'enfant, on ne sait quoi fut sur le point d'apparaître. Mais elle ne distinguait rien que le vide.

Aller sur la plage avec le Zi, comme elle faisait d'ordinaire, le matin, cela parut impossible à Thérèse. Elle avait besoin d'errer seule. Au reste, l'enfant voulait poursuivre au lavoir ses travaux de la veille. Elle lui traça sur le sol le dessin d'un autre canal à creuser, et, avec un rire de comédie classique, quitta ce bout d'homme trompé.

Le soleil dardait de façon déjà roide. Elle rentra dans le vestibule, prit un chapeau. Non, celui-ci ne lui disait rien; elle monta chez elle chercher ce chapeau de paille que, lors de la première rencontre, elle portait à l'embarcadère... Avant de sortir, elle hésita encore, elle « tourniqua » sur place. Avec une dissimulation inhabituelle, elle voulut emporter un volume de la bibliothèque, comme si elle se proposait de lire au jardin.

Les deux fenêtres jetaient un large jour sur les rayonnages qui couvraient les murs. Quelques milliers de volumes. Sur une paroi, un lot d'ouvrages venant de l'ancêtre — Proudhon, Saint-Simon, Louis Blanc, — parmi les « œuvres complètes », reliées, de classiques qui, défendus par le nombre des tomes, avaient été fort peu ouverts. Sur une autre, des bouquins modernes, habillés de papier jaune, chamois ou blanc : nombre de médiocres romans, ou de livres d'histoire. Enfin, au mur du fond, des collections d'ouvrages politiques et de documents officiels : la bibliothèque du ministre. Elle encadrait la cheminée, où le buste d'Urbain Mestre faisait pendant à celui du général. Desvillers, sans toucher un seul livre, avait fait enlever le branlant confort de velours, fauteuils Voltaire et causeuses, pour imposer le confort moderne : quatre énormes fauteuils de cuir. Lisses, athlétiques, stupides, ils avouaient crûment. La lecture? Un passe-temps digestif, le début d'une sieste.

Une atmosphère banale, vulgairement intellectuelle, régnait dans cette pièce. Image de trois générations dupées par les mots et dupant par eux : et qui avaient trempé presque naïvement dans les grandes absurdités ou les crimes.

Thérèse n'avait jamais aimé cette bibliothèque. Ce matin-là, elle discerna soudain le quelque chose d'usé et de faux, qui — malgré çà et là les marques de l'esprit — en émanait.

Elle hésita, cherchant un roman. Puis, oubliant les livres, elle s'inclina vers un miroir de Venise. Le tain assombri lui offrait, entre les fleurons d'or du cadre, un

portrait d'elle-même décoloré et trouble, qui semblait émaner du passé.

Un frôlement se fit derrière elle. Parès passait à pas retenus, comme d'ordinaire. Il tourna vers elle une face où se lisait l'aplomb des médiocres, cet air insupportable de basse supériorité.

Thérèse trouva plaisant de se servir de l'homme :

— Bonjour, Léon! Dites-moi, si vous allez à Saint-Trophime aujourd'hui, vous seriez aimable de me rapporter des flocons d'avoine, pour le petit. Je compte sur vous, n'est-ce pas?

— C'est entendu.

L'homme tira un calepin et y marqua la commission, avec sa façon minutieuse qui faisait horreur à Thérèse. Il devait inscrire toutes les lettres des mots, et même les articles.

— Entendu, ma chère Thérèse, répéta-t-il. Je n'oublierai pas.

L'aversion qu'elle avait contre ce personnage — et qu'elle lui cachait avec soin — se ranima brusquement en Thérèse. Elle se rappela les leçons tactiques qu'elle avait trouvées dans les manuscrits du général. Cet homme-ci, glissant et fuyant, il suffisait de deux pas pour le cerner dans un angle de la pièce. Il se trouvait seul. Mme Parès — cette armée de secours — était absente. Thérèse voulut en profiter pour tirer au clair certaine affaire.

Depuis plusieurs années, il était question de percer sur le littoral une route qui ferait le tour du Cap Roume, en longeant la mer. C'était gâter une des dernières régions restées intactes au bord de cette Méditerranée provençale, envahie par les autos et les villas : Saint-Trophime, toutefois, y aurait gagné de nouvelles plages, de nouveaux touristes. Mais l'Etat et le département n'avaient accepté de collaborer que dans une faible mesure à une affaire d'intérêt local. Réduite à ses ressources, la commune eût voulu s'entendre à l'amiable avec les propriétaires intéressés : une route ne décuplerait-elle pas la valeur de leurs terres? Desvillers, le principal de ces

propriétaires, eût volontiers accepté : quant à Parès, il rêvait de ces pourboires qu'on ramasse dans les ventes de terrains. Thérèse, elle, s'opposait de toutes ses forces au projet. Couper de la mer le domaine! Détruire l'œuvre de ses parents! Installer chez elle toute une pouillerie de villas et d'hôtels! Desvillers avait feint de céder à sa femme : la majorité du conseil municipal ne voulait pas s'engager encore.

— Qu'ai-je donc lu, il y a deux ou trois jours, dans un journal d'ici? Le projet de route est ressuscité?

— Mon Dieu, ma chère Thérèse, à parler franc, là-dessus je n'en sais pas plus long que vous.

L'homme était embarrassé. Sa « franchise » couvrait manifestement un mensonge. De nouveau, il tira de sa poche le fameux calepin : cherchant un prétexte pour rompre l'entretien.

— Vraiment, vous n'avez parlé de cette affaire à aucun conseiller municipal? Quelqu'un m'a certifié — inventa-t-elle hardiment — que vous en aviez entretenu l'un de ces messieurs.

Il se défendit avec inquiétude :

— On a pu vous conter ces sornettes? Comme les gens d'ici sont menteurs!

Elle tenait l'avantage.

— Mais, Léon, ce n'est pas ce que je vous demande. Pourquoi êtes-vous allé voir Mourgue?

— Une affaire de cantonnier : l'empierrement du chemin de la Gravière.

Thérèse était tombée juste. Elle haussa les épaules.

— Inutile. Je sais.

— Si je l'ai visité, ma chère Thérèse, c'est bien sur le désir de votre mari.

— Comment, lui? s'écria-t-elle. Il m'avait juré... Je vais lui écrire.

— Ah! Ne me mettez pas en cause. Je n'ai rien dit!

Il commençait à se douter du stratagème employé par Thérèse.

— Il ne sera pas question de vous. Mais ne tripotez pas ainsi votre agenda! Vous pouvez aller à vos affaires :

vous êtes libre, fit-elle, narquoise, de haut, en livrant passage.

L'homme obéit. Néanmoins, du seuil de la pièce :

— N'est-ce pas?... Quand vous lui écrirez... C'est que...

Elle jeta au nez flasque un éclat de rire.

— Voyons, Léon! Ne sommes-nous pas de bons amis?

Thérèse, dans ces derniers mots, avait usé de ces accents de violoncelle qu'elle employait rarement. Revoir un visage chaque jour, à chaque repas, oblige à quelques sacrifices. Mais elle redoutait l'attendrissement suspect de Parès, la main froide qu'il allait peut-être lui tendre. Le voisinage de cette trop charmante cousine troublait l'homme qui, deux ou trois fois, le lui avait laissé entrevoir, et même, un jour, avait essayé d'un baiser, durement repoussé.

— Allez-vous-en. Ne voyez-vous pas qu'il faut que je me refasse une beauté? dit-elle, en prenant son rouge. Après un si rude assaut!...

Il y avait dans ces mots, avec une nouvelle raillerie, un peu de provocation. Les femmes habituées aux hommages ont volontiers cette façon d'user de leurs avantages. Laisser les hommes en situation fausse, empalés à la pointe d'un désir!

Délivrée du cousin, Thérèse s'abandonne toute à ses colères contre le mari. Quoi, garder des scrupules à l'égard d'un tel homme! Fût-ce de mille kilomètres, elle répondrait à cette trahison par une autre.

Elle rit encore et se dirigea vers le vestibule, où se trouvait le téléphone. Mais un instinct d'actrice l'arrêta. Pendant quelques instants, elle s'exerça dans la glace, à sourire. Puis elle prit l'appareil et demanda Trémolières :

— Ah! c'est vous, belle amie! fit le rond de métal. Comment va Votre Grâce?

Cette voix un peu mécanisée, ce visage de nickel et d'ébonite? Sous ces formes-là, l'ombre de Trémolières n'appartient pas tout à fait à l'humanité. On ne peut en jouer comme on veut.

— « Belle amie! » Je parie que Solange n'est pas à la maison?

— Vous avez le don de double vue! Et vous? Etes-vous libre de tout dire?

— Tout? C'est beaucoup! Pour mes amis, j'en pense toujours plus que je n'en dis.

Trémolières écoute cette voix claire, cette dernière syllabe dentale qui évoque des blancheurs entre des lèvres. Deux minutes de marivaudage. Une allusion de Mme Desvillers à cette mer, « si calme aujourd'hui ». Et le « gouverneur » rappelle à Thérèse cette future partie de pêche à laquelle elle a trois ou quatre fois promis sa présence... Mais oui! Elle verrait dans quelques jours... Non, insiste-t-il. Dès le lendemain : un coup de mistral vous tombe si vite sur la proue, à Saint-Trophime!

— Bon, j'accepte. Mais à une condition : Solange viendra.

— Bien sûr.

— Et, de plus, deux ou trois hommes, à part vous. Je suis d'ici, mon cher Trémolières, et tenue à des ménagements. Il ne faut pas que les meilleures amitiés soient trop visibles. Mais qui? Je veux savoir exactement qui!

— Le « conseiller » d'abord.

— Gonse? Non, il me crispe.

— Thieuvre?

— Si vous voulez! Et un ou deux autres encore...

— Les Salignac accepteraient peut-être.

— Merci! Pas de disputes à bord!

— C'est joliment difficile... Ah! connaissez-vous Ferrier?

— Qui ça, Terrier? demande-t-elle avec innocence.

Quand tout est bien fixé, elle laisse l'homme débiter quelques absurdités. Soudain, il l'ennuie désespérément. Elle chuchote :

— Attention. Nous ne sommes plus seuls.



Un coup d'air, et de soleil bigarré d'ombre, balaya toutes ces petitesses.

Thérèse, derrière la maison, traversa d'abord les vignes. Elles avaient, ce matin-là, une étrange façon de ramper sur leurs grappes encore vertes, de dérober sous leurs feuilles la chair naissante. La terre rougeâtre rayonnait. Le chant des cigales s'élevait de la lisière du bois, aussi permanent que les troncs eux-mêmes. Elle s'engagea dans l'ombre des pins. Pour la première fois de sa vie, le dessin des aiguilles où brillaient des lumières lui rappela, bizarrement, les cristaux de neige, là-bas, au sanatorium.

Des bruyères dressaient leurs urnes roses. Une des ramilles lui frôla le genou. Thérèse tressaillit : le plaisir de la caresse avait couru jusqu'à ses reins.

Au pied d'une roche escarpée, un groupe de chênes-liège l'épiait. Les troncs, récemment dépouillés d'écorce, se tordaient, cramoisis et lubriques.

Cette marche sur le sentier inégal, tantôt montant, tantôt dévalant, semblait aujourd'hui la bercer... Cependant un arome éveilla les narines de la femme. C'étaient de ces buissons de lentisques qui, sur les collines de la Gravière, annoncent le maquis de la côte. Les touffes s'avançaient comme des proues.

La promeneuse froissa une poignée de rameaux sur laquelle elle inclina sa face. Une odeur verte, caoutchoutée, lui envahit âprement la gorge.

Les flots venaient d'apparaître entre les cimes des arbres. Dans l'immense étourdissement vert et bleu, Thérèse, les lèvres un peu tremblantes, cueillit une brindille. Au bout de chaque foliole s'aiguisait une imperceptible pointe de corail.

VII

La mer presse d'en dessous la barque, avec cette insistance émouvante qui cède et reprend, lâche et possède. Les vestiges de la nuit se dissipent peu à peu dans le petit matin, avec l'apparition du premier soleil blanc : leur noirceur est encore visible dans l'ombre que la

carêne porte sur le flot. Froid de la rosée sur la peinture du bordage, fraîcheur de l'air aspiré entre deux paroles.

Le petit moteur cesse de donner ses coups de poing. Un moment, l'embarcation glisse encore; peut-être l'hélice sent-elle avec plaisir les ondes filer entre ses pales immobiles. Le matelot dénoue les ris. La grande voile couleur de terre, teinte d'une argile ocre rouge, s'élève dans le ciel, superbement, avec le prestige d'une patrie.

La côte de Saint-Trophime, dans la gloire du soleil, est entrecoupée de vapeurs subtiles. Leur vue réjouit le Velu, comme les bouffées d'une pipe matinale. Les lointains du golfe ont leur teinte bleu-perle des beaux jours. Un pouce dressé — le phare — passe juste devant la troisième découpure de la colline qui fait suite à la citadelle : et, d'autre part, la proue vise là-bas les écueils des Magonneaux. La position est bonne.

Le marin tire, d'une cachette sous le banc, un vieux chapeau de feutre qu'emplissent des coquilles de bernard-l'ermite. Les bestioles qui vont servir d'appât sortent leurs pattes de leurs logements prismatiques... Albertini est un voleur! Les coquilles ne sont pas grosses, et plus d'une est vide. On ne peut pourtant pas toujours aller soi-même, la nuit, jambes nues dans la vase, chercher de l'orteil les pointes cachées... Voilà du renfort pour les hameçons : un morceau de seiche. Il n'y a qu'à le découper en cubes.

Trémolières, vêtu de grosse toile bleue, laisse voir une paupière finement ridée et un regard météorologique. Il déroule les lignes, d'une main prudente : il faut prendre garde aux hameçons qui parfois se décrochent des pelotons. Ce bateau — son vingt-troisième — ne lui verra faire que les gestes qu'il faut, exactement. Trémolières, ce matin, est fort simplifié : un grand ver de mer, avec une bouche au bout de la tripe et, pour seule idée, le poisson qu'il cherche au fond de l'eau.

Tout de même, Trémolières n'est pas seulement un ver, mais un tapir : témoin la petitesse de l'œil et la masse de chair du nez. Le ver et le tapir et l'homme scrutent un moment la barque. A côté de la terne épouse,

ils repèrent cette désirable femme à blonds cheveux, ce Thieuvre mal réveillé qui déploie ses membres à la façon d'une mante religieuse, et, nouveau-venu dans le groupe, ce Ferrier qu'il faut surveiller.

— La mer sera belle, hein, « Gouverneur? » fait Thieuvre.

— Oh, ça balancera peut-être un peu, quand nous serons hors du golfe. Avez-vous l'estomac solide, là-bas?

Trémolières est fier du calme que proclame la mer, comme un mari peut l'être de l'heureux caractère de sa femme. Il verrait néanmoins sans déplaisir les silhouettes des deux novices s'incliner sur le bordage, secoués de hoquets.

La voile prend de la brise et le bateau du gîte. Arrivent à la proue des vagues et des vagues, avec un bruit léger. Sous les nuages nacrés, la terre se déforme et diminue, comme un mollusque se rétracte dans sa coquille.

On dépasse la tour du signal, marquée de bandes rouges et noires. Puis, la mer s'ouvre tout à fait : le vent chasse librement sur un horizon débarrassé de tout fardeau terrestre. Les rais du soleil fourbissent les vagues neuves, comme un bouchon de paille récure un chaudron. Ils attaquent les hommes aussi : il suffit d'une poignée de rayons trempés dans un peu de brise saline, pour vous remettre à neuf le creux des orbites, l'avaloir et les poumons.



Maintenant la voile est amenée. Le creux instrument de planches dérive, au gré du courant. La mer semble un immense doute, qui, de mille et mille lèvres, tette une évidence lumineuse. Le fond est devenu visible à travers une eau profonde, d'une incroyable limpidité : elle laisse deviner le noir des algues, les taches pâles du sable, tremblantes, attirantes.

Mme Desvillers offre aux rayons son sourire. Le désir de ces trois hommes ne lui déplaît pas. Mais elle s'en moque! Malgré, par instants, certaine crispation de souffle, Ferrier présent a moins d'action sur Thérèse que

Ferrier imaginé. Peu à peu, elle songe. Le glissement de la barque, son balancement l'ont saisie. Sur quelle mer navigue, aujourd'hui, le jeune marin du sanatorium?

Trémolières remarque le regard appuyé que Ferrier, parfois, pose sur sa voisine. On dirait que le plaisir du graveur ne vient pas seulement de la mer et du soleil, mais qu'il se recharge d'on ne sait quelle électricité, en effleurant Thérèse. Celle-ci se montre naturelle, un peu trop naturelle, peut-être ; cette modération aiguë, Trémolières ne l'aime pas. Le « Gouverneur », avec une soudaine bouffée de colère, soulève une pierre et, d'un coup sec, brise une coquille. Dans les éclats humides, le crustacé agite ses pattes, derrière lesquelles se tord un arrière-train visqueux. Trémolières arrache d'un coup la tête et le thorax. Il s'agit d'enfiler l'hameçon dans cette poche molle, sans la crever. Ce qu'il fait, de ses doigts épais, avec finesse. Thieuvre est moins adroit. Ferrier se laisse instruire par Solange.

— C'est tout de même un crime que nous commettons là, murmure le graveur, qui, malgré soi, regarde palpiter les affreux tronçons.

— Ce sont des bandits que nous tuons. Du moins, il faut se dire ça — fait Thieuvre, avec un sourire aigu et scélérat : le grand nez qui plonge et la bouche qui s'arque jusqu'aux oreilles. Puis il semble sucer une pastille de sagesse. Bon, ce sont gestes à la Thieuvre!

La palangrote est une ligne de pêche qui, un peu avant son extrémité garnie de plomb, porte trois ou quatre brins latéraux armés d'hameçons. C'est un fin jeu que de la laisser filer jusqu'à ce que le plomb bute contre le fond. Alors, vous la remontez légèrement, et vous attendez. L'index qui croise la ficelle, et d'ailleurs tout le quart de corps qui la tient, doivent rester sans cesse en éveil.

— Ne vous trompez pas, indique gentiment Solange, aux faibles chocs du plomb sur le fond, quand le bateau balance. Ni à ces tiraillements des petits poissons qui « tettent » l'amorce.

Le regard du graveur plonge dans l'épaisseur du flot. Tandis qu'il guette, sa tête y projette une obscure

silhouette, autour de laquelle s'épanouit un nimbe de rayons mouvants. Il rêve maintenant qu'il porte sur l'eau une ombre féminine... qu'il dispose de l'ombre de Thérèse... Soudain, la ligne donne la vraie secousse : il a le coup de bras qu'il faut, vif, mais pas trop rapide. Un poids affolé tire au bout de la corde. Qu'est-ce que cette trouvaille qui s'attache à vous? Vous remontez la ficelle : une lueur blanche, qui frémit entre deux vagues, vous frappe au cœur comme une lame. Voilà le poisson dans l'air : « Rien que cela ! » La capture est toujours moins importante qu'on n'eût cru : ainsi une idée, sitôt qu'elle se trouve couchée au papier.

— Faites voir ! s'écrie Thérèse.

Elle saisit lestement le poisson qui palpite : il porte au flanc une brillante marque bleue, dont déborde une tache rouge.

— Que c'est beau ! Une girelle royale.

— Le premier poisson au nouveau-venu, c'est toujours comme ça ! gronde Trémolières.

Puis, à la ligne de Thérèse, c'est à la fois une perche de mer, habillée de fines écailles grises, et un saran, tacheté comme un léopard.

Dans le panier, les bêtes tressautent et bâillent.

— Voilà ce que vous faites de nous, indique Trémolières. Une femme qui pêche? Geste normal. Mais parfois « telle est prise qui croyait prendre ».

★

— C'est le douzième ! Encore une girelle !

— Solange tient le record.

— Suivie de près par Madame Desvillers qui, elle, tient si joliment sa ligne !

— Sa ligne, vous l'avez bien dit. Regardez : c'est un bout du contour qui la dessine, qu'elle semble détacher et tremper dans l'eau.

— Voilà parler en graveur !

— On comprend que les poissons mordent.

— Voyez, sur le ciel, son beau chapeau de paille, avec

des fleurs et des épis. N'a-t-elle pas l'air d'une déesse? Tableau : « Cérès se fiant à Neptune. »

— Trémolières! Thieuvre! vous êtes intolérables. Faites-les taire, Solange.

— Nous avons compris. Mme Desvillers demande expressément qu'on ne cesse pas de s'occuper d'elle.

— Tiens, le fond a changé. De plus en plus, des places vert-noir.

— Toute cette eau vous donne une soif!... Après tout, nous ne connaissons guère plus le fond de notre bouche que le fond de la mer.

— Est-ce qu'il ne vous semble pas que la gorge va bien plus loin que les médecins le prétendent? Je sens descendre la mienne jusqu'entre les épaules.

— La mienne finit dans l'estomac.

— La mienne n'a pas de fond du tout.

— Tiens, j'ai « fait » une pieuvre!

— Le courant nous entraîne vers le Cap Roume. Antoine, avez-vous assez d'essence pour rentrer?

— Oh, Monsieur, largement!

— Si le courant nous portait vers le large, nous prendrions de plus gros poisson. Mais nos lignes ne sont pas faites pour ça.

— A grand fond, gros poissons. Il y a sur la côte des daintys : qui rôdent dans des profondeurs déjà obscures. Huit ou dix livres, et plus.

— Oui, Monsieur, j'avais déjà sorti ma bête ce jour-là, quand elle m'a pris au bras. Les murènes, avec leurs dents qui rebroussent, c'est terrible quand ça mord. J'ai cru que je devrais, toute ma vie, manger de la main gauche.

— C'est pourtant beau, une murène, ces taches jaunes sur fond marron.

— Voilà Thieuvre qui s'endort.

— Ma foi, cela fait sommeiller, ces éclats du soleil sur le flot.

— Ces lueurs-là? Ça veut dire dix heures.

— Monsieur, je viens de ramener deux vatans.

— Vous voyez ces petits poissons gris, qui ne valent

rien? Quand on en prend, il faut s'en aller. « Vatan » : va-t'en!...

★

Manger ou boire au soleil : noble geste! Avez-vous, sur la neige, mâché de la viande ou lampé du vin rouge? Les rayons allument une escarboucle dans votre verre, et l'air glacial, à goûter le parfum du rôti, prend autant de joie que vous-même. Eh bien, l'instant est aussi beau dans une barque que sur une cime! Avant de quitter le large, on picora, comme le jour du pique-nique, les olives noires qui appellent la salive de dessous la langue, et le saucisson qui fait monter un encens d'ail aux voûtes du crâne : arrosés d'abord d'un vin jaune et sec, tel le chapeau de paille de Thérèse; puis d'un gros rouge. Le sombre arrière-goût de ce vin-là ne rappelait-il pas le goudron du bateau, voire même la poix qui calfate les planches de l'âme?

Et quand, pendant des heures, on s'est vu incendié par la réverbération du flot, c'est aussi fort belle chose que d'absorber entre quatre murs de l'ombre opaque et fraîche. Ou plutôt d'être absorbé par elle. D'y plonger. De s'y réduire... Les volets de la salle à manger, chez Trémolières, sont clos. Le déjeuner lui-même est teinté d'ombre : le vin rouge devient du vin noir, chaque bouchée est obscure, avant même de pénétrer dans la bouche. Quand le sens de la couleur s'est peu à peu rétabli, que la friture soit dorée, que les faces des amis soient vermeilles! Mais que l'éblouissement reste au delà des persiennes, contre lesquelles le soleil force comme un vent!

— Trémolières, votre kummel est agressif : un coup de bâton sous l'oreille gauche.

— Gauche? Moi, je le sens à droite.

— Moi, pas sous l'oreille : aux mollets.

— Moi, je le vois comme une écharpe tricolore sur l'estomac.

— Un kummel municipal ou législatif.

— Sacré Thieuvre! Pas de blagues! Si les Trophimois vous entendaient, ils croiraient que je me présente aux *électiognes*.

— Zut, j'ai fait un trou à mon pantalon!
— Un trou neuf? Eh, cela rajeunit l'étoffe...
— Gare à la situation de l'orifice!
— Tiens, c'est curieux, j'avais fait erreur. Ce n'est pas un trou au tissu, ça n'était que le trou de ma pipe.
— Tâte encore un peu. Est-ce que ça ne serait pas...
— Sacré Thieuvre!
— Ferrier de mes tripes!
— Trémolières, ma vieille corde!
— A trois brins! Et n'oubliez pas celui du milieu.



La maison du « Gouverneur », chez qui se tiennent ces graves discours, est juchée sur les premières pentes de la citadelle. Derrière le clocher, il faut prendre une place en triangle, dont jaillit un gros orme; puis une ruelle sinueuse; puis une impasse fort étroite, qui rappelait l'Extrême-Orient au vieux pèlerin d'Asie. Voici la porte : épaisse, cloutée, jointive, redoutable. Derrière la maison, monte un jardin. Le Velu s'en occupe, les jours où on ne peut sortir en mer. Long et étroit, et, en haut de pente, terminé par une vraie jungle de cactus et d'agaves, il est parfaitement abrité de tous les vents. Les passages, en carreaux minutieusement récurés, ne sont pas plus larges que des bordages de navire; les planches de fleurs, dalhias, reines-marguerite, asters, pressées et comme arrimées, montrent cette densité habituelle aux bagages de marin. Là-dessus, la façade lève un balcon de bois, tout pareil à ce pont supérieur des paquebots, où les passagers s'en viennent, au matin, pressentir l'état du ciel, et, le soir, chercher de nouvelles étoiles.

A présent, sur ce balcon, Ferrier est seul auprès de Thérèse.

— Enfin, un moment à l'écart!
— Moi aussi, j'aime à m'isoler. Ainsi, sur la plage de la Gravière. Je vais souvent avec mon fils y prendre un bain, ou simplement m'y asseoir. C'est là pour moi le balcon de mon domaine.
— Y serez-vous demain, par hasard?

— Par hasard.

— Vers dix heures?

— Peut-être.

Mais Trémolières s'approchait d'eux.

Il n'avait point seulement construit et gréé toute une flottille, Trémolières : il avait planté d'autres mâts que ceux de ses navires. Avant de venir s'amarrer ici, avec Solange, aux approches de la quarantaine, il en avait vu défiler, des maîtresses! Il en avait tâté des quilles et des carènes, des sveltesses et des rondeurs; celles qui tanguent lentement, celles qui roulent ou chavirent, celles dont le rythme est court et vif... Il savait le coup de barre qui convient à chacune. Que de virages et d'accostages féminins, que de départs! Un véritable horaire de compagnie maritime. Or, il n'aimait guère à se voir chiper sa place au quai. Etre délogé par un nouveau, qu'il jugeait ni plus beau, ni plus malin que lui? Non. Au surplus, il comptait déjà comme autant de promesses les formes de Thérèse : ces dents aiguës, ce front bas, cette prunelle insatiable. Et toute cette chair dure et fine, pareille à celle que les connaisseurs trouvent, entre œil et mâchoires, aux têtes de turbot.

Comme par façon de plaisanterie, mais presque farouchement, il empoigna aux épaules Thérèse qui riait. Et il n'aperçut pas le coup d'œil oblique qu'elle dédiait à Ferrier.

LUC DURTAIN.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Georges Duhamel : *Deux Patrons suivi de Vie et Mort d'un Héros de Roman*, Hartmann. — Henri Massis : *Notre ami Psichari*, Flammarion. — Robert Brasillach : *Animateurs de théâtre*, Corrêa. — Docteur Charles Fiessinger : *Petites notes sur l'instinct de conservation*, H.-G. Peyre. — Ch. Fiessinger : *Le Déséquilibre contemporain*, A l'Etoile. — Maurice Vlaminck : *Désobéir*, Corrêa. — Michel Balfort : *Mouvements*, Au Sans Pareil.

Comme essayiste, le charme de M. Georges Duhamel se conserve de la plus heureuse manière pour la joie de ses lecteurs. Il groupe dans un seul livre (**Deux Patrons suivi de Vie et mort d'un héros de roman**) trois études, l'une sur Erasme, la seconde sur Cervantès et la troisième sur Salavin, le héros romanesque dont il est le créateur. Dans ces trois essais, nous voyons un homme qui s'interroge sur de grands problèmes humains. Il le fait avec beaucoup de scrupules, s'efforçant à une solution d'équité qui, tenant compte des préférences de son tempérament, essaie de ne pas méconnaître ce qu'il peut y avoir de légitime dans des attitudes assez différentes. A ce point de vue, l'étude sur Erasme est bien curieuse. Vous verrez les hésitations et les oscillations de M. Duhamel en face d'une figure qui, par certains aspects, ne lui est pas sympathique et qui pourtant le séduit bon gré mal gré. En sorte que M. Duhamel finit par éprouver à l'égard du grand humaniste un sentiment assez mêlé d'antipathie et de reconnaissance. A l'occasion de ce personnage, il pose le problème du spectateur pur, au milieu des agitations et des drames d'ici-bas et celui de l'intelligence pure, dégagée des ardeurs, des élans et des drames qui nourrissent la tragédie humaine. Le problème est d'importance! Il ne saurait ni se discuter ni se résoudre en quelques lignes.

Si M. Duhamel manque d'enthousiasme pour Erasme, il n'en avoue pas moins : « Erasme est parmi nos patrons, à nous qui vivons, qui luttons pour l'esprit et par l'esprit. »

L'étude sur Cervantès est vraiment étincelante. On sent que l'esprit de M. Duhamel a été vivement sollicité et intrigué par l'homme et son œuvre. On lira avec le plus bel agrément et le plus grand profit les fines et pénétrantes réflexions sur les paradoxes du célèbre roman qui se permet d'être un chef-d'œuvre incontestable en narguant la plupart des évidences du genre dénommé roman. Cette savoureuse constatation mérite d'être méditée. Dès qu'un esprit qui compte se joue dans un domaine quel qu'il soit, il substitue naïvement aux évidences coutumières d'autres évidences qu'il porte en lui-même et souvent à son insu. Une réussite géniale est toujours un paradoxe et elle fait apparaître que les évidences incontestées n'étaient que des habitudes admises. Même dans le domaine de la recherche intellectuelle, dès que paraît un esprit hors de pair, ses méthodes ont toujours quelque chose de surprenant par rapport aux méthodes fixées qui ont l'air d'exprimer une fois pour toutes les leçons de l'expérience et les exigences de la raison. A tous les savoureux paradoxes du célèbre ouvrage, si ingénieusement et si brillamment exposés par M. Duhamel, je me permets d'en ajouter un et qui compte. Il s'agit d'ailleurs de la donnée la plus profonde de l'œuvre. Elle est merveilleusement ironique et merveilleusement vraie. En gros, Don Quichotte est le fou et Sancho l'homme de bon sens. Or, c'est l'homme de bon sens qui marche dans le siliage du fou à la fois plein d'appréhension et de je ne sais quelle espérance. La folie de don Quichotte fait de la vie une aventure fantastique et colorée, l'esprit pratique de Sancho bon gré mal gré est emporté dans le vertige. Au fond, il pressent que des gains et des profits peuvent étrangement se cueillir sous les pas de l'extravagant qui l'entraîne.

On lira de près l'étude sur Salavin. Il y a là force observations de prix sur les rapports d'un romancier et de ses personnages : « Je pense que nous avons avec eux moins de liberté que l'historien même le plus strict n'en peut prendre avec les siens. »

§

C'est un livre ardent, vibrant, ruisselant de ferveur que M. Massis consacre à **Notre ami Psichari.** Le contraste entre les exigences de cette âme exceptionnelle et le milieu où il se forma, tout imprégné du grand souvenir de Renan, est accusé de manière saisissante. Quelle atmosphère respira l'adolescent dans la maison vouée au culte du grand ancêtre? « Une « largeur de vues » prodigieuse, une complaisance universelle! Tout le dramatique de la vie, celui qui naît du heurt des passions, des idées, les conflits que créent les oppositions de principes intellectuels et moraux, on avait décidé de les ignorer, de faire comme s'ils n'existaient pas. » M. Massis nous fait pénétrer dans le drame intérieur d'Ernest Psichari qui se traduit par une rupture violente avec son milieu, avec ses tendances, ses habitudes de pensée, ses attitudes devant la vie. C'est du drame de Rimbaud que M. Massis rapproche celui de Psichari en sa vingtième année.

Besoin de fuir, de s'évader, de changer de vie, d'échapper à son milieu, à sa famille, à tout de ce qui aide et favorise, car il lui est intolérable de se sentir abrité, installé; horreur du conformisme, et plutôt que de « ressembler », scandaliser, faire un geste qui ne soit pas ce que « les autres » font — il y a tout cela dans ce que le pauvre enfant tente alors pour « se sauver ».

M. Massis pénètre aux profondeurs de cette nature tourmentée éprouvant au spectacle de la vie je ne sais quel prodigieux effroi et affamée de la solitude propice au tête-à-tête avec son âme profonde. Il lui faut l'Afrique, l'horreur, l'ardeur et la pureté de ses déserts pour n'être plus occupée que de l'essentiel. Les dernières pages du livre nous donnent une vision pathétique de la mort de Psichari sur les champs de bataille de 1914.

§

Il s'enlève avec une verve brillante et tout crépitant de multiples aperçus qui stimulent l'esprit, le livre où M. Robert Brasillach nous montre ceux qu'il appelle les **Animateurs de théâtre** et qui se nomment Copeau, Baty, Jouvet, Dullin et les Pitoeff. L'idée d'où est sorti le livre est tout à fait

intéressante : M. Brasillach a pensé qu'à côté des auteurs et des acteurs, le rôle de gens qui consacrent leurs soins à la méditation et à la réalisation de techniques théâtrales mérite une vive attention. Les « metteurs en scène » sont de véritables créateurs qui parfois méritent l'admiration par la manière dont ils défendent une conception élevée du théâtre contre l'esprit mercantile qui, de notre temps, devient partout tyrannique. A Copeau, M. Brasillach offre un bel hommage. « Son nom n'a cessé d'apparaître, nous dit-il, comme le suprême recours du véritable théâtre contre les simonies des commerçants. »

A Copeau, on doit, en France du moins, tout aussi bien que la formation d'un jeu de comédien à la fois simple et stylisé, l'idée que le spectacle du théâtre forme un tout, et qu'il est une création. Il n'a pas à copier la vie; il a au contraire à l'interpréter — et peut-être à la fuir. Il a à nous imposer un monde, aussi obsédant, aussi neuf, que le monde que nous imposent la poésie et la musique!

On goûtera le portrait de Jouvet tout autant que celui de Copeau. M. Brasillach loue ses représentations classiques et en justes termes. Qu'il s'agisse de Corneille, de Molière ou de Shakespeare, Jouvet est celui qui veut « retrouver au fond des siècles cet élément de plaisir sans lequel le théâtre n'eût jamais existé ».Il sait que ces illustres dramaturges sont apparus aux hommes de leur temps « comme de merveilleux inventeurs de songes et de joies, et avant tout comme des inventeurs de nouveauté... ».

C'est avec le même charme et en termes aussi pertinents que sont présentés à leur tour Baty, Dullin et les Pitoeff.

§

M. Charles Fiessinger est médecin et il est moraliste au sens qu'on donnait à ce mot au XVII[e] siècle. Il a l'expérience directe du médecin à qui nul secret de la misère humaine n'a été dérobé et une vive curiosité psychologique. Son regard a percé bien des illusions et il garde cependant sa sympathie à l'espèce humaine. Il a sa part de désabusement, mais il sait accepter ce qui est de l'humanité de toujours. Il s'efforce de voir clair et il pense que, tout bien pesé, il y a

intérêt à voir clair. Il se peut qu'au fond l'art de vivre consiste à voir durement clair dans les sentiments et les mobiles des hommes et à savoir naïvement oublier ce qu'on sait sur les hommes dans bon nombre de circonstances. Aussi bien les êtres oublient fort souvent d'être ce qu'ils sont effectivement, ils ont fort souvent des distractions d'eux-mêmes, d'heureuses infidélités à ce que nous appelons la connaissance exacte des hommes. Il n'extrait pas de la vie son charme le plus profond, celui qui ne sait jamais être dupe avec ravissement. Toujours est-il que dans ses **Petites notes sur l'Instinct de conservation,** M. Fiessinger abonde en remarques incisives et qui font réfléchir. Dès le début, je trouve le trait qui donne confiance.

La femme est un livre ouvert... L'homme est moins spontané et sa vigilance mieux surveillée. Il apporte une âme moins généreuse aux démonstrations de sa nature... La femme est la grande révélatrice.

Comme c'est vrai! J'avoue pour ma part que les connaissances les plus aiguës que je porte au fond de moi, celles qui sont vraiment mêlées à mon être, c'est en grande partie aux heures apparemment perdues en la compagnie des femmes que je les dois. D'ailleurs mon instinct ne s'y est jamais trompé et m'a toujours fait sentir que pour moi, par rapport à mon genre de curiosité, ces heures étaient éminemment fructueuses. Tout autant que le goût de se dévêtir, il est chez la femme un goût de la confidence, une attirance pour je ne sais quel cynisme naïf qu'il est aisé de faire apparaître, même chez les mieux équilibrées. Goût de la confidence où d'ailleurs l'infidélité au vrai accompagne bizarrement le plaisir des révélations sincères. Voici une pensée bien savoureuse sur la « complexité féminine » :

La complexité des femmes n'est qu'un compliment à l'adresse de leur désordre de pensée... Simplement elle est agitée par une succession de sentiments contradictoires. Ces sentiments qui s'écrasent les uns sur les autres dans un bouillonnement d'écume répondent à la sensation de la minute qui n'est pas celle de la minute précédente. Dit-on qu'un oiseau charmant est complexe parce qu'il saute d'une branche à l'autre? Ce sautillement continu est une preuve de vie... La femme est faite pour élever ses enfants.

Elle les ennuierait si ses paroles se développaient suivant le mode logique... la complexité se résume chez elle en une aptitude au changement.

Ailleurs, il nous est dit : « Comme si l'imagination d'une femme en faute ne l'enlevait pas, avec l'apparence de la réalité, dans l'envolée tranquille des plus extraordinaires mensonges. » Et encore : « Les femmes ne sont jamais médiocres quand elles aiment. Aussi, la plupart n'aiment-elles pas longtemps. »

Sur de nombreux sujets fort différents, M. Fiessinger trouve la note aiguë :

Une mauvaise vie, dit-il, a doté, dès le berceau, certains sujets de l'aptitude au cours de la vie à penser par eux-mêmes et à remonter aux causes. C'est le cadeau le plus affligeant qu'on puisse imaginer. Il condamne ceux qui l'ont reçu à vivre désespérément seuls.

C'est à Lucrèce et à Corneille que M. Fiessinger demande le plus puissant réconfort de vie : « L'acceptation du néant : Lucrèce. La volonté dans la grandeur : « Corneille. »

Dans **Le Déséquilibre contemporain,** M. Fiessinger nous trace de notre monde actuel un tableau plutôt sombre. Déséquilibre partout! A l'intérieur des âmes aussi bien que dans la société elle-même!

Quand l'esprit est troublé, la conduite se dérègle. Le déséquilibre de la pensée entraîne l'incohérence dans les actes. Faiblesse et brutalité se succèdent dans un amas de mesures contradictoires, puériles et odieuses. Le soleil de l'absurdité se lève. La masse des honnêtes gens est gouvernée par des fripons. Les esprits sensés doivent obéir à des fous.

Evidemment, nous vivons en des temps qui ne sont pas de tout repos, où l'instabilité et la catastrophe nous sont devenues de fidèles compagnes. Ne croyons pas trop cependant que la vie et le bon sens aient jamais eu une impérieuse tendance à s'associer. Mais notre temps bat tous les records. L'examen de la vue panoramique de notre monde présentée par le docteur Fiessinger susciterait un monde de discussions qui seraient d'ailleurs étrangères à l'objet de ces chroniques. Voici une vue pénétrante du psychologue sur l'incapacité de chacun, dans l'immense désarroi de notre époque, à voir

plus loin que le moment présent, à songer à l'au-delà du geste immédiat. « La myopie du regard ne discerne que les objets les plus immédiats. Ce qui est lointain, les conséquences d'une décision, les dangers qu'elle comporte dépassent les capacités de la rétine. Elle est aveugle. Comment les catastrophes ne s'abattraient-elles pas sur le pays? »

L'étude sur *le Déséquilibre contemporain* est suivie de quelques chapitres sur les âmes régionales. Voici un joli jugement sur l'âme alsacienne.

> L'âme de l'Alsace... se retrouve dans les dessins de Gustave Doré. Il accentue les reliefs, épaissit les ombres, oppose avec fougue les noirceurs aux lumières. La note indécise, fuyante, vaporeuse, fait défaut. C'est grand, majestueux, émouvant, magnifique, mais appuyé et un peu rude, comme l'âme alsacienne elle-même.

De tels passages donnent un plaisir de qualité.

§

M. Vlaminck s'interroge lui aussi sur notre étrange époque :

> Ces pensées sont nées du spectacle incohérent et cocasse d'une époque moribonde : soubresauts, défense maladroite d'une société hébétée, désemparée devant la déroute de ce qu'elle avait prétendu édifier.

C'est un acte d'accusation véhément, lancé contre un âge qui s'écroule. M. Vlaminck, à vrai dire, ne s'attarde pas aux complications et aux difficultés réelles des problèmes, mais son livre exprime avec vigueur les révoltes d'un esprit qui sent vivement un ordre de choses qu'on peut nommer : les évidences élémentaires de la vie. La réalité de notre époque ne se laissera pas transformer par cette solution que nous propose M. Vlaminck : « Détruire les machines et travailler à la main pour la paix ou continuer à faire tourner les machines pour la guerre. » Mais le livre offre des invites pressantes à l'individu pour qu'il rejette les artificielles complications de notre vie soi-disant perfectionnée. « Je vis dans une solitude totale loin de la ville. Loin d'une vie truquée peuplée de combines, rongée par la passion de l'argent et ses hypocrites laideurs. » Programme alléchant pour qui a les moyens de vivre! Ce retour à l'élémentaire, sans en avoir l'air, est chose de luxe. Il est curieux de constater que le vrai

travailleur rustique goûte fort peu en général cette idyllique vie de la campagne. Bien des passages ont de la verve, de l'accent et, sous leur forme agressive, une part de gros bon sens.

Chaque ouvrier est un bourgeois en puissance, en formation : assurances sociales, assurances maladie, retraites; comme idéal suprême, une chambre à coucher en beau bois, des tapis en fausse laine, des robes et des bas en soie artificielle, des bijoux en simili et des bibelots à prix unique.

Au fond un regard très pénétrant sur les êtres et les choses, le convenu moderne bousculé avec vigueur, de beaux cris de révolte et je ne sais quoi d'un peu enfantin dans les solutions et les remèdes qui nous sont proposés. Au demeurant, un tempérament savoureux.

Je n'avais jamais rien lu de M. Michel Balfort avant ce recueil de pensées intitulé **Mouvements**; je n'en ai que plus de plaisir à dire que certains passages du livre m'ont donné un plaisir de qualité. J'ai rencontré parfois l'élévation de la pensée, un regard acéré sans illusions, et cependant je ne sais quelle flamme secrète. On aimerait citer de nombreux fragments : « dans la solitude seulement on constate sa vraie richesse ou sa véritable pauvreté »... « Il n'y a aucune raison d'être optimiste, c'est pour cela qu'il faut savoir l'être. » Que je cite encore cette pensée : « Tous ces vrais grands hommes — je veux dire profonds — se ressemblent : c'est le regard qui est beau chez eux; malgré leur acuité d'observation on se sent très à l'aise. Ils ne vous fixent pas. Ils voient plus loin. Et soi-même en les regardant, on a l'impression de voir plus loin que leurs yeux, de traverser ceux-ci jusqu'à l'âme, une âme simple, au fond, douce, étonnée, qui a toujours à dire, et qui se tait le plus souvent. » GABRIEL BRUNET.

LES POEMES

André Bellivier : *Poèmes*, Collection des Deux Amis, Sant'Andrea. — Maurice Fombeure : *Les Moulins de la Parole*, « éditions de la Hune ». — Henry Dérieux : *Heureux qui comme Ulysse...*, Mercure de France. — Maurice Debled : *Le Passereau solitaire*, R. Debresse. — Ali-Bert : *Anthologie des Poètes néo-classiques*, tome troisième, A. Messein.

Interférences, la Nuit Inclinée, Contrée de l'Espoir, avec *la Vie Vivante* et *Divertissements*, entre lesquels comptent spécialement *Atys*, le mystérieux et pathétique *Atys* paru en

1933, et *Sapho* de 1935, témoignent de la constante montée, de l'assurance définitive que prend, d'œuvre en œuvre, la maîtrise d'un poète qui, rejetant enfin son pseudonyme de Noël-Jeandet, signe ces **Poèmes** réunis à des inédits, de son vrai nom, André Bellivier. André Bellivier, l'affirmation prend sa valeur la plus haute au moment où vient de s'instaurer l'Académie Mallarmé, compte parmi les poètes de la lignée pure, essentielle, désintéressée, pour qui l'idée d'un art et sa mission ne sont pas une simple réussite, une « amusaille », une rencontre heureuse d'inconsciente inspiration. Les modes, il les dédaigne, ou mieux, les ignore, comme il se dérobe aux chances odieuses de la facilité. Va-t-on, autour de lui, au surréalisme, à un néo-classicisme, convient-il qu'on se range sous la croix gammée d'un art en apparence rigoureux, ou qu'on relâche le vers selon les impulsions de l'inconscient? André Bellivier sourit, passe, travaille, indifférent. Il sait, on sent en lui-même un obscur bouillonnement qui fermente, plus ou moins indistinct ou précisé selon le cas. C'est bien. Il écoute, il réfléchit, il ordonne en adaptant au contrôle d'un métier sans cesse, et toujours avec tact maîtrise au gré de ses besoins les poussées intérieures de ce qu'il appellera, si l'on y tient, l'inspiration. L'art commence là, et, pour que l'ouvrage acquière le plus parfait de sa portée, il importe désormais que ce soit lui qui triomphe.

Interférences accueillait des influences et les vers s'en ployaient à l'étude des plus nobles exemples. André Bellivier ne renie pas ce qu'il dut à la découverte émerveillée de Paul Valéry, qui lui enseigna l'affinité secrète de la poésie avec les mathématiques... moyennant des abandons, des assouplissements, des fusions insaisissables et parfaites, de Leconte de Lisle, beaucoup, je pense, parce qu'il vivait, alors, à la Réunion, d'Henri de Régnier, de Mallarmé suprêmement certes, et de plusieurs. Il a choisi, avec raison, certains poèmes, ou des fragments, pour marquer cette étape, éminemment déjà heureuse, en ce que jamais elle ne se présente banale ou négligeable, mais aux heures même d'extrême ressemblance, plutôt imposée que cherchée, douée d'une indicible et discrète personnalité. Elle est discrète encore, osant tout juste s'avouer. Cependant

L'aube glane à son gré des glas de souvenir...
. . . .
Ne cherche plus ton songe et l'absence dorée :
L'ennui lui-même a déserté le ciel de l'eau...
. . . .
Et le long des lèvres de terre
S'est élevé le mur immense des nuages,
Drapeaux noirs éployés aux poupes des naufrages;
Minuit a consommé le deuil de la matière...

De tels passages, des vers de cette densité amènent aisément aux lucidités tourmentées de ce poème d'angoisse, *la Nuit Inclinée*, et à ce sommet où la vision d'effroi intellectuel s'approfondit en des orbes de rêve et de silence, *Contrée de l'Espoir*. Le poète a compris qu'il convenait mieux, hantant de tels abîmes, d'étaler en surface l'éclat égal d'une perfection accomplie et voulue, que de traduire par des rythmes non pas incertains, loin de là! mais plus changeants et selon un hasard (prodigieusement calculé) tantôt délaissé, tantôt repris avec puissance, des cadences régulières et des éléments classiques tels que la survivance de la rime, le mouvement de la pensée qui se dégage d'une confusion et s'offre, tour à tour, de l'ombre opaque ou que des lueurs pénètrent à l'éveil soudain de luminosités par éclairs. C'est là qu'André Bellivier excelle. Mais la leçon des mythes lie sa songerie aux apaisements d'une sagesse plus universelle malgré ses rappels de souffrances héroïques, ou décisives, ou atroces, et c'est la plane incantation, alors, mélodieuse et du monde évocatrice, ciels, parfums de la terre, remous des ondes et des plantes, enchantement universel, et signification sublime des vérités qui dans l'air monte et s'échange, idéalisation sublime, découverte de l'Idée constante mêlée à la Vie : c'est *Atys*, c'est *Sapho*, sur un thème éternel le sanglot de l'âme en emblème de la perdurable magnificence et des frissons merveilleux où s'éternise la beauté suprême. Quelques poèmes plus courts, en outre, confirment l'argument. Je citerai, en conclusion, *Stèle*, qui résume l'émotion secrète du livre entier :

Mourante, un soir, je t'ai connue,
Au bord de la mer éternelle;
De ce soir commença ma vie.

Dans le sable clair et les herbes,
Tu ressemblais à la mouette évanouie,
J'ai fait naître de l'ombre une pierre neigeuse
Et cette stèle avec des joncs :
Le ciel et l'eau sourient dans l'absence sculptée,
Mais la terre et le roc scellent un secret pur.

A tire d'aile,
J'ai volé sur l'exil monotone des vagues.
Un soir, mon dernier soir semblable au tien,
J'implorerai les vents de me donner assez d'essor
Pour m'en venir vivre avec toi mon rêve amer.

Toujours à la recherche des sources insoupçonnées ou authentiques, où trouver le diamant de précision, le talisman qui recrée le soleil?

O soir, soir funéraire et plus beau qu'un trophée!
Une à une les clartés meurent. L'ombre-fée
M'entoure lentement, linceul délicieux.
L'île chancelle et croule en entraînant les cieux.
Déesse! je franchis, prophétique, l'Arcade,

jusqu'où, la source étant la mer, le poète se sera enfoncé « au vrai manoir » vers le

... trône au parvis de corail où se balance
L'Ecaille fabuleuse accordée au silence.

Ce beau poète de conscience, d'harmonie impérieuse et de silence, nous doit bien des poèmes que nous attendons avec impatience, et qui seront encore, j'espère, édités avec autant de soin et de beauté typographique, dans la nouvelle *Collection des Deux Amis*, par l'éditeur F. Sant-Andrea.

Maurice Fombeure, poète dont *Silences sur le Toit* s'étaient assez récemment fait apprécier, agite, cette fois, l'air, comme il semble, avec **les Moulins de la Parole.** C'est d'un art plus qu'estimable, tout à fait sûr, rapide et léger. Les spectacles familiers de la vie, particulièrement de la vie rustique, sont vivifiés à nos yeux, avec esprit, dans des rythmes faciles et charmants dont l'ensemble est fort pittoresque. Et après? Je ne perçois, au delà, que fort peu de réalisations; assez, sans doute, pour que le lecteur songe et achève, d'un sourire

aisé et satisfait. Que ce soit d'un charme certain, j'en demeure d'accord, c'est alerte et malicieux comme un paysage en peinture vivement enlevé et qui évoque. Je redoute que Maurice Fombeure n'aspire pas à agrandir sa tâche. La Fontaine ouvre, au delà de ses peintures naturelles et fraîches, des horizons; Paul Fort crée une atmosphère plutôt qu'il ne transcrit, docile, les cieux et les bois tels qu'ils se présentent à ses yeux. Je sais bien que les vers mieux qu'agréables de Maurice Fombeure plaisent par l'impromptû de ses perceptions affinées, mais se contenter toujours, partout, d'effets analogues, n'est-ce pas se satisfaire de peu; n'éprouverait-il, ce poète, de plaisir plus sûr, ne retiendrait-il plus de lecteurs s'il s'efforçait de mettre plus de lui-même et son âme enfin dans ces séries de tableaux rustiques et de scènes villageoises? Dans Jules Renard, il y a, si l'on veut, la vive réalité des choses saisie soudain au passage. N'y a-t-il que cela? Non. Il y a surtout Jules Renard, et c'est Jules Renard qui nous importe. Que Maurice Fombeure se révèle à nous; ce n'est pas sans dessein caché, trop caché à mon gré, qu'il fait tourner les *Moulins de la Parole :* caprice d'esthète, seulement? Non. Il est triste, il est joyeux, il aime ou il se moque, et nous voudrions le savoir. Il excelle dans ce qu'il fait; j'aimerais qu'il montre que ce qu'il fait vaut la peine, enfin, qu'on y excelle. Moins de retenue, poète : démasquez-vous.

Heureux qui comme Ulysse..., Henry Dérieux, du grave et haut poème publié dans le *Mercure de France,* a fait une séduisante plaquette, où je l'ai relu avec une égale émotion. Je n'ai pas, je pense, autrement à insister; on a lu ces vers parus ici même, on s'en souvient, et l'on sait comme ils s'apparient à ceux qui marquent la maîtrise du poète, dans son recueil justement remarqué, *Face à Face.* Puissions-nous, sans trop tarder, en voir naître un autre, qui l'égale!

J'aime assez, sur un ton extrêmement familier, dépourvu de toute prétention, avec une aimable aisance — plutôt que de la désinvolture — qu'un poète, sans souci qu'on l'appelle mineur ou lui reproche de n'être pas majeur, chante à sa guise ses émotions qui n'ont rien de banal, mais, au contraire, reflètent la profonde discrétion de sentiments fins et

sincères. C'est à quoi se complaît — et par quoi nous plaît — l'art charmant de Maurice Debled dans le **Passereau Solitaire.**

Le poète Ali-Bert, j'ai signalé deux tomes parus de son **Anthologie des poètes néo-classiques,** nous donne le complément d'un tome trois. L'œuvre se poursuit avec une diligence égale et réunit des participants de valeur pareille. Auprès des noms aimés de Vincent Muselli, Joseph Mercier, André Foulon de Vaulx, d'Amélie Murat et de Mme Hélène Dedet-Hollier, la vénérée doyenne des poètes de l'Yonne, je remarque avec plaisir ceux de Jacques Dyssord, d'Yves Chatelain, de Tristan Lamoureux, d'Emile Ripert, d'Albert de Teneuille, d'Edmond Pasquier, d'Edwige Pepin, plusieurs encore qui ne sont pas sans mérite, et nous adressons au poète Ali-Bert nos félicitations de les avoir accueillis et présentés avec une telle générosité.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jeanne Nabert : *Les Termagies,* Plon. — Maurice Genevoix : *Le Jardin dans l'île,* Flammarion. — Charles Foley : *Roi sans reine,* Flammarion. — Guy Mazeline : *Bêtafeu,* Gallimard. — George Day : *La Colombe noire,* Denoël et Steele. — Paul Max : *Fleur de Grenade,* Fasquelle. — Marcel Barbotte : *Les Montagnes bleues,* Fasquelle. — Jacques Christophe : *Jours de joie,* Plon. — Jean Voilier : *Beauté, raison majeure,* Emile-Paul. — Marie-Louise Pailleron : *A la brebis sans tache,* Gallimard.

Le titre, **Les Termagies,** choisi par Mme Jeanne Nabert, demande une explication. « Termagies » est fait de lanTERne MAGIque. C'est une abréviation d'enfant pour désigner, comme d'une auréole, les baladins, ceux de « petite extrace », eût dit Villon, qui promenaient jadis dans les villages leurs oripeaux minables et de fantasmagoriques motifs à rêves. Eux et leurs prestiges ont caressé les jeunes ans d'Elisabeth Hélias, par ailleurs assez malchanceuse du côté des réalités, puisque, bâtarde et orpheline, elle est pauvrement élevée par sa tante, institutrice dans une petite ville bretonne. Elle y croît en sauvageonne, épiée aussi par un de ses camarades de jeux, l'amoureux et vaurien Heurtebise qui, de son côté, désespère la plus honorable des familles. Elle se raidira contre les picoteries de la gent pharisienne; elle échappera à la convoitise d'Heurtebise qui n'arrivera qu'à la compro-

mettre, et à tous les conseils du gros bon sens. Mais jamais elle n'échappera aux Termagies, et tour à tour en Angleterre, où elle va professer; à Paris, où elle va tâter de l'enseignement supérieur, et trouver un amant qui la décevra, leurs ensorcellements lui forgeront un univers inouï, contrepesant les humiliations, les misères et, à la fin, la geôle d'un mariage auquel elle sera contrainte, pour la bonne règle, avec un instituteur communiste, plus âgé qu'elle, à la fois saint et sectaire. Le fils qu'elle a de lui mourra; lui, sera tué à la guerre; elle adoptera un fils naturel d'Heurtebise, lequel, entre temps, est mort d'alcool et de désespoir amoureux. Elle vieillira, comme sa tante, en institutrice, vaguement redevenue croyante à défaut des impossibles termagies pour lesquelles son âme et son corps étaient faits... Tout cela va sans grand souci de la classique ligne droite, comme le sentier d'une forêt bretonne — Huelgoat ou Brocéliande — avec des chants d'oiseaux, des pierres moussues, frôlées de secrets magiques, des fondrières et des clairières à soleil, dans la filiation de Shakespeare, et plus immédiatement dans celle de Dickens. Je sais bien que c'est insuffisamment composé, qu'au dénouement deux sinon trois chapitres sont de trop (besoin d'une auditrice des Termagies d'avoir des précisions finales sur tous et toutes qui ont paru dans le drame joué). Mais comme le vieil idéalisme celte pousse à travers ces défauts ses ramures et ses fleurs, invincible individualiste! Faut-il s'étonner qu'aucun jury — surtout féminin — n'ait couronné ce livre magnifique et insubordonné?...

Du rêve encore, ici; mais plus près du sol. Un grand Meaulnes rustique, voilà, en effet, comme on est tenté de qualifier Fan, le héros du nouveau roman de M. Maurice Genevoix : **Le jardin dans l'île.** « Le château perdu » a son équivalent dans ce livre. C'est le bout de terrain, attenant à sa maison, que l'accueillante grand'mère (M. Genevoix écrit encore *grand'mère,* avec l'apostrophe, malgré la récente édition du dictionnaire de l'Académie) abandonne, le jeudi, aux jeux des enfants. Il y a là du gazon, des buissons des arbres, un fossé d'irrigation, « la rivière » que « le nain vert Obéron » franchirait d'une enjambée « sans mouiller ses grelots », et au milieu de cette rivière, un banc de terre, propre

aux ébats, à l'épanouissement de la chimère... La réalité l'engendre; il naît d'elle, plutôt. Garçons, filles lui prêtent la figure de leur moi le plus profond, en une suite d'incidents charmants, pittoresques, bientôt passionnés. « L'enfant est le père de l'homme », disait Wordsworth. Mais le passage est mystique du premier au second. Il est émouvant, au premier chef; et il y a, dans sa féerie, un pathétique dont certains demeurent impressionnés jusqu'à la fin... M. Genevoix a dégagé en poète ce pathétique des choses même, sans en altérer le naturel, avec un mâle optimisme. C'est pour tous les frères en humanité du jeune Fan et de ses compagnons, à qui M. l'Inspecteur donne un jour à faire une composition sur le thème du jardin de leur enfance, qu'il a écrit son livre, embaumé de l'odeur de la terre et des eaux.

On pense aux événements récents de la cour d'Angleterre en lisant le titre du nouveau roman de M. Charles Foley, **Roi sans reine.** Mais il ne s'agit dans ce roman que d'une petite cour allemande, à la façon de *Kœnigsmark*, et d'une transposition de l'aventure de Louis II de Bavière. A part cette indication que la politique exaspéra *volontairement* chez l'ami de Wagner la folie latente, pour le rendre fou avéré, on ne trouvera d'ailleurs, dans le calque, aucune lumière éclairant l'histoire ou la psychologie du drame chargé d'ombres sur lequel M. Charles Foley l'a copié. Celui-ci n'a tâché qu'à amuser la sentimentalité du lecteur. Non sans mérite dans l'exécution. Ah! le cercle vicieux du public, exigeant qu'on pourvoie à son besoin de bas romanesque, et de l'auteur qui, ne pouvant exercer son métier qu'à ce prix, y fatigue ses dons : ici, écriture discrète et sens de la péripétie...

On pourrait reprocher à M. Guy Mazeline de réagir, au contraire, avec une certaine raideur, contre le mauvais goût de la clientèle. Dans le quotidien où il parut d'abord, son **Bêtafeu** désobligea certains lecteurs, qui n'étaient pas tous des intoxiqués du feuilleton, par ce qu'il dégageait de sourdement néronien. Qu'une petite bête féroce soit superbe d'allure dans le déploiement de ses instincts, cela va bien pour la jungle ou les confins humains qui y ressemblent; en milieu policé, il lui faut muselière ou dressage. Et celui

à qui incombait le dressage — un officier des Territoires du Sud, un meneur d'hommes, s'il vous plaît — et qui le tentait sans conviction, sans continuité, apparaissait singulièrement déficient. L'enfant dont une passade malchanceuse l'avait affligé, ne lui rendait pas la tâche facile, il est vrai : hardi, rusé, ne reconnaissant d'univers que celui de ses désirs. Il aurait tué avec délices quiconque se fût mis entre lui et le père qu'il entendait posséder intégralement. Dans la sorte de lave boueuse, solidifiée en plein bouillonnement des scories, qui est la matière de M. Mazeline, on imagine quelle effigie dure, cassante, cruelle, il a pu tailler de son personnage. Autour de celui-ci, les comparses font pâle et plaintif. Vainqueur, à la fin, le gamin forcené est emmené — emmène, en réalité, son tuteur — hors des sociétés réglées, là où n'a pas cours la loi des civilisés. Il y brillera. Et voilà un portrait de plus, non le moins éclatant, dans notre galerie déjà si riche, d'*outlaws*, de soldats des corps francs, d'aventuriers du milieu. Ils versent quelque héroïsme au cœur des citadins; quelque snobisme aussi. Par l'endosmose de la fiction à la réalité, ils auront de l'influence sur la formation des hommes de demain. En un temps où surabondent, sans héroïsme, les êtres à égoïsme violent, voilà qui me paraît dommageable. C'est de l'éthique, j'en conviens, et point mon affaire, donc. Reste que l'auteur des *Loups* nous donne, ici, un âpre document sur les fautes, faiblesses et abandons qui engendrent des louveteaux, à l'excès.

Un jeune ouvrier veut « arriver », non dans son plan, dans celui des bourgeois. Pour cela, d'abord, pas d'enfants; il en a trop vu dans le taudis paternel. Si bien que celui que sa femme lui donne, il le hait dès la grossesse, le persécute, ensuite, et l'amène à mourir sur l'échafaud pendant que la mère devient folle. Tel est le sujet de **La colombe noire** par M. Georges Day. Sujet dur; je ne sais ce qu'en aurait pu tirer telle ou telle plume expérimentée. Sous celle de M. Georges Day, il n'arrive pas à prendre apparence de véridicité.

D'avoir vu, dans une pose impudique, sa mère assassinée, la petite Pilar, de Grenade, reste pour sa vie vouée à la luxure. Avec son tuteur, d'abord, qu'elle débauche, littéra-

lement; ensuite, avec une fine petite crapule grenadine, avec un prêtre, après. **Fleur de Grenade** (par M. Paul Max). Grenade est bien vue; l'escarpe, amant de Pilar, démonté comme une pièce d'horlogerie (mais on nous a, déjà, minutieusement expliqué ces mécaniques du milieu); les lois du freudisme appliquées en conscience. Au total, toute cette science, et cette conscience, et ce talent dépensés nous causent la même émotion ou le même plaisir qu'une copla ou un tango.

A Autun, la romaine, que cernent les montagnes du Morvan (**Les Montagnes bleues**), l'employé de ministère, Maxime Bernard, rencontre et aime l'Américaine Maureen Davidson, en instance de divorce, et qu'il épouserait si un jaloux du cru ne la tuait — juste à la veille de la cérémonie. M. Marcel Barbotte révèle beaucoup de candeur dans ce récit, celle des jeunes gens — et des jeunes auteurs — qui ne soupçonnent pas qu'on ait aimé ou su aimer avant eux. Mais sans fanfaronnade ni pose, comme il arrive trop souvent; avec une simplicité, au contraire, qui a des chances de devenir un talent limpide.

Une petite fille raconte, dans **Jours de joie**, par M. Jacques Christophe, la vie et la mort d'une autre petite fille, sa sœur aînée, et, en épilogue, sa propre première communion. Il serait difficile de traduire plus exactement, et dans une écriture qui lui convînt mieux, le monde hors de notre monde où se meuvent certains enfants privilégiés. Il est beaucoup question de Noël, dans ce livre, et je songe à la querelle de ceux qui veulent qu'on éclaire là-dessus les petits, contre ceux qui réclament pour qu'on leur laisse le plus longtemps possible leurs illusions. Je n'ai pas à y prendre parti, mais *Jours de joie* fournit aux seconds un argument de grand poids, cet argument du sentiment contre lequel aucune vérité de raison ne prévaut.

La fille des Arnal est laide, et si elle se marie c'est parce que son père, ministre, vaut mieux qu'une dot pour un gendre ambitieux. Il va de soi qu'elle ne sera pas heureuse en ménage, et elle s'y résignerait sans sa mère, plus fâchée qu'elle de sa disgrâce. Il faut apaiser cette mère et inventer à son intention un amoureux qui lui fera croire qu'elle n'a pas engendré un monstre, une exception. La pseudo-amou-

reuse s'écrit à elle-même des pseudo-lettres passionnées, et les lit à la vieille dame qui vit pour de bon ce roman. Mais le mari met la main sur la correspondance, et par un mécanisme connu, s'éprend pour celle qu'il délaissait d'une ardeur sensuelle, l'imagination fouettée par les aveux érotiques de la pseudo-adultère. Si bien que, désir et rage mêlés, il l'étrangle dans un accès de frénésie. Tel est **Beauté, raison suprême,** par M. Jean Voilier. Le thème de ce roman paraît celui d'une de ces grosses histoires qu'on débite par livraisons, avec illustration violente à la première page. Or, c'est celui d'une œuvre infiniment délicate, au tissu serré, savant et sobre. Une main de femme — ou je me trompe fort — l'a tramé, mais d'une façon virile.

A la brebis sans tache, par Mme Marie-Louise Pailleron, est un recueil de nouvelles sans éclat, mais très fines, d'une observation amusée, un brin malicieuse, pitoyable aussi, cependant. Comment une femme pure, mais inconsciente, voit sa vie gâchée, en province, par la légèreté, la goujaterie et la mesquinerie de son entourage, voilà le sujet d'une de ces nouvelles. Une autre conte la mésaventure d'une épouse qui croyait avoir perdu son mari à la guerre, et qui le retrouve si changé qu'elle se prend à croire qu'il y a erreur sur la personne... Mais pourquoi se tourmenter de doutes, de scrupules, puisque son compagnon lui plaît mieux sous ce nouvel aspect que sous l'ancien?... Je passe, non sans mentionner l'histoire d'un enfant qui, pour ramener sa mère au foyer qu'elle a déserté, se jette, comme par accident, du haut d'un arbre... Tout cela est de qualité.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'appartement de Zoïka, trois actes de Michel Boulgakov au Théâtre du Vieux-Colombier. — *L'Illusion*, de Pierre Corneille, à la Comédie-Française.

Si **L'appartement de Zoïka** ne trouve pas auprès du public un accueil très franc, la faute en sera, pourra-t-on dire, à ceux qui l'ont présenté. Eux-mêmes n'ont pas joué franc-jeu. Ils se sont entourés de précautions qui ont nui à l'ouvrage plus qu'elles ne l'ont servi car elles l'ont en quelque sorte placé en porte à faux.

Tout ce qui nous renseigne sur la Russie actuelle provoque incontestablement la curiosité. Chez les uns cette curiosité est sympathique, chez les autres elle est hostile et de l'une à l'autre de ces deux qualités extrêmes, il y en a une infinité qui affectent toutes les nuances intermédiaires possibles et jusqu'à l'impartialité. Or les organisateurs du spectacle ont agi comme s'ils ne se souciaient que des curieux sympathiques et qu'ils craignissent de les froisser dans leurs plus délicates susceptibilités. Comme *L'Appartement de Zoïka* était éminemment propre à choquer ces sympathisants, on l'a commenté, en avant-première, afin de le dépouiller de ses armes et de son venin. Mais c'étaient précisément ces armes et ce venin qui donnaient à la pièce son accent et sa qualité, en sorte que si les sympathisants et les partisans ont pu se trouver contents, le public ne l'est pas. C'est là, si je ne me trompe, faire un marché de dupes.

Parlons plus clairement. *L'Appartement de Zoïka* est une comédie qui peint la société bolchevique, ou tout au moins un coin du monde bolchevique. Elle le fait de telle sorte qu'auprès d'elle le petit livre d'André Gide, qui bouleversa le monde il y a six semaines, semble un recueil de psaumes ou d'actions de grâces.

La scène se passe à Moscou. Nul n'ignore que l'espace habitable y est avarement mesuré à chacun. Cependant Zoïka prétend conserver pour elle seule tout son appartement. Afin d'y réussir elle imagine d'organiser chez elle une maison de couture. Et cette maison de couture est un scandaleux mauvais lieu. Y a-t-il donc des mauvais lieux à Moscou? Y sable-t-on le champagne la nuit? Il faut le croire. Et croire aussi que les fonctionnaires s'y laissent corrompre et y reçoivent des pourboires comme dans les régimes antérieurs. Rien n'a-t-il donc changé, ou plutôt le fond des choses n'a-t-il pas changé?

Cette constatation n'est pas faite pour choquer l'observateur impartial et désintéressé, mais on a craint qu'elle ne déplût aux curieux sympathisants, aussi lui a-t-on infligé des correctifs.

On a signalé d'une part que l'ouvrage proposé à notre vue datait déjà de dix ans et qu'il y a dix ans l'esprit du régime

avait eu une défaillance. On ne peut rien articuler de plus cruel contre un auteur dramatique, car enfin comment doit-on juger les qualités d'observateur d'un homme dont dix ans suffisent à rendre caduques les remarques et les peintures. Autant valait alors ne pas nous montrer son ouvrage. Le seul fait qu'on prenne cependant la peine de nous le montrer nous engage à croire que sa critique est toujours valable. Comme on pense bien que nous réagirons de la sorte, on prend une autre précaution : celle de nous dire que les mœurs que l'on dépeint là ne constituent qu'une rare exception et que l'auteur la dénonce précisément pour qu'on puisse la corriger et en venir à bout. On fait observer à l'appui de cet argument qu'aucun des mauvais sujets que la comédie met en action n'a été reconnu digne d'obtenir la carte du parti. On souligne aussi l'attitude humaine des policiers qui dirigent immédiatement sur l'hôpital un personnage qu'au cours de la rafle opérée dans l'appartement de Zoïka on leur désigne comme un neurasthénique.

Chansons que tout cela! Ne sait-on pas que, quel que soit le régime, s'il est rigoureux, un auteur satirique est tenu de prendre beaucoup de soins quand il veut le critiquer. Voyez quelles précautions Molière dut prendre pour que l'on séparât les faux dévots des vrais dévots. Les faux dévots, ce sont ceux qui ne sont pas inscrits au parti et qu'on ne trouve pas dignes d'en recevoir la carte. Il insiste pareillement avec une extrême énergie sur le fait qu'il ne se moque pas des précieuses en général, mais uniquement des précieuses qui sont ridicules. Le parti précieux était influent, il ne s'agissait pas de lui rompre en visière. Aussi Molière prenait-il soin de marquer en gros caractères qu'il ne caricaturait que des pecques provinciales, mais personne qui appartînt à la Cour. Et cependant, de son fait, précieuses et précieuses ridicules devinrent des termes équivalents.

Ceci n'est pas dit pour mettre M. Boulgakov sur le même plan que Molière, ni pour l'écraser sous la comparaison. Je ne sais pas au juste ce qu'est M. Boulgakov et ce n'est pas d'après *l'Appartement de Zoïka* qu'il est possible de s'en composer une exacte idée. C'est un petit ouvrage hétéroclite et divertissant dont l'animation est fort vive. Il n'est pas

d'une distinction parfaite (il est vrai que la qualité d'esprit ne saurait s'apprécier exactement sur une traduction, et surtout sur une première traduction). Tout ce qu'on nous dit de cet auteur est extrêmement sympathique. Il joue ses comédies lui-même. C'est un trait qui me plaît fort, tant qu'il ne devient pas insupportable. Il est irrévérent, il est frondeur, dans un milieu où il y a du mérite à l'être. On est curieux de connaître ses autres comédies. Il y a peu d'auteurs dont on puisse en dire autant.

§

La Comédie-Française vient de remettre à son répertoire **l'Illusion,** de Corneille, que l'on nomme communément *l'Illusion Comique.* C'est un événement théâtral trop important pour que je me contente d'une fin de chronique pour en traiter. Je l'examinerai à loisir la prochaine fois. Qu'il me suffise de dire que, telle que Jouvet l'a présentée, elle constitue un spectacle éblouissant, qu'on la discute, qu'on en parle, qu'on y court et qu'on la critique; qu'on ne se souvient pas que la substance cornélienne ait jamais fait l'objet d'une pareille polémique, tout au moins depuis la querelle du *Cid.* Il serait beau qu'à notre temps fût réservée la querelle de l'*Illusion.* Depuis bien longtemps on n'avait point scruté de la sorte la pensée du vieux maître. On dispute sur le point de savoir ce qu'il a voulu dire dans cette pièce étrange et magnifique et cela montre à la fois la vigueur et la vitalité de son génie, vers lequel il semble que le public revienne si heureusement.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Th. H. Morgan : *Embryologie et Génétique,* traduit par Jean Rostand; l'Avenir de la Science, Gallimard. — Maurice Caullery, Emile Guyénot: Réponses aux *Commentaires sur l'Hérédité* de M. Etienne Rabaud; Bulletin Biologique de la France et de la Belgique, 1937. — A. Vandel : *La Cytogénétique et la Structure de la matière vivante;* Revue générale des Sciences, 1936. — A. H. Sturtevant : *Problèmes génétiques,* et Th. Dobzhansky : *L'Effet de position et la Théorie de l'Hérédité;* Exposés de *Génétique,* Hermann.

J'ai consacré le 1er juin dernier une chronique à la Génétique; j'y rendais compte de deux livres : *Conceptions modernes de l'Hérédité,* par Maurice Caullery, et *Introduction*

à la Génétique, par L. Cuénot et J. Rostand. Mais voici que vient de paraître dans la nouvelle collection de la N. R. F., dirigée par Jean Rostand, la traduction de **Embryologie et Génétique,** de Th. H. Morgan, savant illustre — prix Nobel — qui a précisément établi les bases de la Science de l'Hérédité.

Comme certains commentateurs français de Morgan ont parfois altéré sa pensée, je tiens ici à reproduire quelques passages de l'Introduction de l'*Embryologie et Génétique.*

Il n'est pas en philosophie de principe plus discuté que celui de l'*entéléchie*. On entend par là un principe guidant le développement vers une fin, quelque chose d'indépendant des propriétés physico-chimiques de l'œuf et qui les transcende, quelque chose qui, sans affecter les changements d'énergie, les dirige ou les règle... Si le développement est dirigé et réglé par une entéléchie, il est quasiment inutile d'appliquer la méthode expérimentale à l'étude du développement.

Pour quiconque étudie l'embryologie, il est évident que nous commençons seulement à connaître l'« organisation » de l'œuf du point de vue biologique, et que nous ignorons presque tout de la physique et de la chimie du développement. Si jamais le mécanisme classique et la physique nouvelle s'avéraient insuffisants, du moins le terrain se trouverait préparé pour la découverte d'une nouvelle sorte de principes applicables aux choses vivantes. Mais, jusque-là, il serait prématuré d'invoquer des entités métaphysiques, ou même de pactiser avec elles. C'est là-dessus que se séparent ceux que les philosophes nomment des mécanistes et ceux que les biologistes nomment des métaphysiciens. Il n'y a aucune raison d'essayer un compromis en disant que chacun a son domaine propre, car le savant ne peut que regarder le mysticisme comme un moyen périmé pour donner une solution finaliste aux problèmes qui le sollicitent.

Pour Morgan, la Génétique est désormais intimement liée à l'Embryologie expérimentale. Le terrain commun de l'Embryologie et de la Génétique se trouve dans la relation entre les *gènes* — unités héréditaires alignées dans les chromosomes du noyau — et le protoplasme de la cellule.

Les généticiens, d'ordinaire, supposent que les gènes demeurent identiques à eux-mêmes. Il est toutefois concevable que les gènes se compliquent graduellement, ou qu'ils se modifient en quelque

manière, au long du développement, et cela en réponse à la modification du protoplasme qui les environne; leurs changements, à leur tour, retentiraient sur ce protoplasme.

Pour se représenter la formation et la différenciation graduelles des diverses régions embryonnaires, il y a lieu de tenir compte de toute une série de réactions réciproques entre le noyau de la cellule et le protoplasme.

§

Pendant longtemps, on considérait les gènes comme des unités indépendantes, comme des déterminants isolés et qui ne s'influencent point mutuellement; le plasma germinatif n'était que la somme de ces déterminants, « une sorte de collection de monades leibniziennnes tassées dans la cellule sexuelle ».

Mais, dans ces dernières années, des faits nouveaux, qualifiés d'abord d'exceptionnels, ne permettent plus, suivant Th. Dobzhansky, élève de Morgan, de considérer les gènes comme des unités parfaitement indépendantes.

Les propriétés d'un gène, attestées par ses effets sur le développement, sont déterminées non seulement par la structure du gène en question, mais encore par la structure d'autres gènes situés à proximité, dans le même chromosome.

Autrement dit :

Le plasma germinatif est un système organisé, dont les propriétés sont déterminées, dans une certaine mesure tout au moins, par la position réciproque de ses constituants.

Sous l'influence des rayons X peuvent se produire des « aberrations chromosomiennes », qu'on rencontre également dans la nature. Il peut y avoir des échanges de gènes entre deux chromosomes; un chromosome peut perdre certains de ses gènes, ou bien acquérir des gènes supplémentaires; il peut aussi simplement se produire des inversions dans la suite des gènes d'un chromosome. Dobzhansky décrit les multiples aspects des aberrations chromosomiennes, et montre l'importance de **l'Effet de position** pour la théorie de l'hérédité. Le rôle des inversions et des translocations des gènes dans la production d'espèces nouvelles est indéniable.

§

Le *Bulletin Scientifique de la France et de la Belgique,* du temps d'Alfred Giard, son fondateur, était une revue très vivante; on n'y craignait pas les « controverses biologiques ». Etienne Rabaud vient de reprendre la tradition en publiant dans le *Bulletin Biologique* des **Commentaires sur l'Hérédité,** qui nous ont valu des réponses de la part de Caullery, professeur à la Sorbonne, et du professeur Guyénot (Genève), et une polémique, sinon très courtoise, du moins fort intéressante.

Il y a déjà pas mal d'années, Rabaud a fait une série d'expériences sur l'hérédité, et a constaté — chez les Souris que les faits ne s'accordaient pas toujours avec la théorie, l'ancienne théorie. Ses contradicteurs reprochent à Rabaud de s'attacher surtout aux faits exceptionnels. On ne peut cependant nier que l'étude des exceptions aux lois admises a été plus d'une fois le point de départ de progrès en physique et en physiologie; exemples : radioactivité de certains métaux, cas de parthénogénèse naturelle. Précisément ce sont des faits exceptionnels qui ont conduit Morgan à élargir sa théorie. Rabaud reproche aux généticiens de ne pas suffisamment tenir compte du protoplasma dans la transmission héréditaire. Or, nous avons vu plus haut que Morgan en tient parfaitement compte. De plus, pour Rabaud, toute la génétique moderne repose sur l'hypothèse, non vérifiable, du *crossing-over.* Qu'est-ce au juste? Dans les cellules sexuelles, les chromosomes sont disposés par couples; dans chaque couple, l'un des chromosomes est porteur des gènes venant du père, *a, b, c, d...,* l'autre de la série des gènes correspondants venant de la mère, *a′, b′, c′, d′...* Mais à un moment donné, un peu avant la maturation de l'ovule, il se produit des échanges de gènes (*crossing-over,* ou « chassé-croisé ») entre les chromosomes maternel et paternel de chaque paire, autrement dit il se constitue des chromosomes *mixtes,* par exemple a b′ c′ d et a′ b c d′ (dont l'un, de chaque couple, est rejeté lors de la réduction chromatique, comme on sait), de telle sorte que l'œuf mûr conserve certaines tendances héréditaires du père et d'autres tendances héréditaires de la mère,

sans qu'il subsiste de conflits possibles. En bref, l'œuf prêt à être fécondé renferme une mosaïque constituée par des gènes les uns paternels, les autres maternels.

Hypothèse hasardée, dit Rabaud.

Cependant, s'il est exact qu'on n'a jamais pu vérifier, *de visu,* un crossing-over, des généticiens prétendent avoir donné suffisamment de preuves en faveur de cette hypothèse. Dans un excellent article de la *Revue générale des Sciences,* **la Cytogénétique,** Vandel, professeur à Toulouse, cite longuement C. Stern qui, dans une récente mise au point, a condensé les données multiples relatives aux phénomènes du « crossing-over », et a apporté « la plus belle démonstration de la réalité du crossing-over ».

§

En France, on s'est peu adonné jusqu'ici aux études expérimentales sur l'hérédité. Boris Ephrussi, de l'Institut de Biologie physico-chimique de Paris, a eu l'excellente idée d'aller s'initier à cette science au laboratoire même de Morgan, en Californie. En collaboration avec un des élèves de Morgan, Beadle, il a publié récemment une note à l'Académie des Sciences, qui n'est pas sans intérêt. Elle est relative aux Drosophiles, petites Mouches qui vivent sur les fruits en voie de fermentation, et qui, comme on sait, constituent un matériel de choix pour les généticiens. Il y a beaucoup de races de Drosophiles, entre autres une aux yeux rouges et une aux yeux vermillon. Quand on injecte à une larve de race vermillon un peu de lymphe d'une Drosophile à yeux rouges, le vermillon de l'œil devient rouge brique. En greffant un œil vermillon sur une Drosophile à yeux rouges, Ephrussi a obtenu également la modification de la couleur de l'œil. On attribuait la teinte vermillon des yeux à la déficience d'un gène; les expériences ci-dessus montrent qu'une substance de la lymphe est capable de produire une modification « raciale ». Pour Jean Rostand, le fait qu'il est possible de corriger — par une substance circulant dans le milieu intérieur de l'être — une déficience génétique, suggère la possibilité, pour un médecin, de se servir de quelque hormone pour suppléer aux défaillances d'une constitution

génétique, — guérir le cancer peut-être. Lockhart-Mummery n'a-t-il pas attribué la formation des tumeurs malignes à des mutations génétiques des cellules? Il a exposé récemment, avec beaucoup de talent, sa théorie dans un livre paru précisément dans la même collection que celui de Morgan. Je n'en ai pas parlé, car il relève de la rubrique « Médecine » du *Mercure;* mais il est riche en aperçus sur maints problèmes biologiques.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

P. Saintyves : *Manuel de folklore,* avec une lettre-préface de S. Charléty, Paris, Editions Emile Nourry (Thiébaud), 8°, 218 p.

Le titre du **Manuel de Folklore** de P. Saintyves ne correspond pas exactement au contenu de l'ouvrage; c'est plutôt un traité de caractère extrêmement général, et même une vue métaphysique des phénomènes englobés sous le nom de folklore.

L'Introduction, conférence prononcée à Bruxelles, est une sorte de plaidoyer en faveur de cette science dont je parle ici depuis 1904. Saintyves comptait sur elle pour adoucir les rapports entre les hommes et les peuples. Noble ambition, que démentent les événements actuels. On pourrait même dire que la guerre civile en Espagne est une explosion du folklore comprimé par une forme ou une autre de civilisation politique.

Dans le chapitre sur la définition du folklore on trouvera quelques bonnes indications de bibliographie historique. Pour les limites de notre science et pour l'indication précise de son contenu, l'auteur a été aussi embarrassé que ses prédécesseurs; je reçois quelques coups de griffe en passant; ils ne changent rien au fait que Saintyves n'est pas arrivé à une définition meilleure; je la regarde même comme pire :

Le folklore est la science de la culture traditionnelle dans les milieux populaires des pays civilisés; ou encore : le folklore est la science de la tradition chez les peuples civilisés et principalement dans les milieux populaires (p. 38-39).

Car on fait intervenir ainsi une notion, celle de *civilisation,* qui est encore plus vague, et plus discutable, que les

termes de *populaire* et de *tradition*. On voit combien le folklore ne saurait alors être séparé de l'ethnographie (ou ethnologie); et que tout se réduit à une question de situation géographique; on dit folklore pour les Européens, autre chose pour les non-Européens, en comptant les colonies européennes (Etats-Unis, Canada, etc.) avec l'Europe; mais on compte les allogènes de l'U. R. S. S. parmi les demi-civilisés; il faut aussi considérer à part les Basques. Et comment distinguer nos civilisés des civilisés du Japon, ou de Bali, ou des Mayas mexicains... L'énumération des « civilisations » conduirait loin. Que la nôtre soit supérieure, nous le disons. Mais où Saintyves la fait-il commencer? Au machinisme et à la grande industrie? A la lecture de Kant? A Shakespeare ou à Goethe, Beethoven ou Ravel? Rembrandt ou le cubisme? Aux pantalons longs et au melon? ou à la culotte courte et aux skis? L'auto et l'avion? Et qu'est-ce que tous ces éléments de notre civilisation ont à faire avec le folklore?

Il est vrai que p. 48 un tableau semble donner comme indice de différenciation l'écriture, ou la tradition écrite. Mais bien des peuples dits primitifs avaient ou ont une écriture; et bien des individus, partout dans le monde, et de toutes couleurs, sont vraiment civilisés, psychiquement et socialement, sans savoir écrire.

Au chapitre suivant, sur le domaine du folklore et comment l'explorer globalement, je ferai le reproche d'être pensé dans l'abstrait. Le contact des êtres à étudier et des faits à observer oblige à n'admettre comme utilisables pratiquement que des questionnaires spéciaux; dans mon *Manuel*, je donnerai au tome III plusieurs spécimens qui prouvent combien il est dangereux de juger ex-cathedra. Cette remarque est valable aussi pour le chapitre III, dans lequel Saintyves donne des conseils aux observateurs; le malheur est qu'il n'a jamais fait d'observations directes en personne, même dans son pays d'origine; et que pour donner en ces matières, comme dans toutes les autres, des directives, il faut avoir mis la main à la pâte, avoir subi des échecs, et abouti de bonne foi à des malfaçons.

L'introduction dans ce travail d'un individu que Saintyves nomme « animateur » me paraît superflue. Si le terme est

nouveau, et emprunté au vocabulaire du cinéma, la chose est vieille. Disons, pour être modernes aussi, que cet « animateur » doit savoir « pomper ». Dans l'organisation militaire, il y a le bon officier, qui sait se faire aimer et obéir, et le mauvais. Sébillot fut un « animateur », Gaidoz non; Rolland savait s'y prendre, Carnoy non. Voici mon secret; car j'ai toujours et partout bien réussi, même dans des coins kabyles vraiment sauvages et ailleurs en Europe et en Amérique : le tout est d'être sincère, de l'être dis-je, et non pas de le paraître seulement. On détermine alors la sympathie. Mais si un « animateur » n'a pas le don de sympathie, les conseils théoriques de Saintyves ne lui serviront de rien.

Je n'insiste pas sur ce que l'auteur dit de la méthode comparative; il reprend mes articles de la *Revue de l'Histoire des Religions* (ensuite republiés dans mes *Religions, Mœurs et Légendes*) sans y ajouter, mais sans me citer. Sur l'usage de cette méthode, qui chez moi s'appuyait sur dix-huit langues (c'est un atout important), mon attitude n'a pas varié. Ici aussi, c'est l'habileté technique qui compte, celle d'un Frazer ou d'un Westermarck; mais il faut quinze à vingt ans pour l'acquérir. Il faut également ce temps-là pour faire un bon chirurgien, ou un bon dentiste. On sait alors jusqu'à quel point une méthode est utilisable; et à partir de quel moment on risque de s'égarer (comme tant de freudistes) ou de capoter.

Saintyves me cite p. 152-153 pour m'accuser (avec une ironie un peu lourde) d'un double sophisme. Si seulement Saintyves vivait encore, je lui retournerais le compliment et lui dirais que si un savant a manié le sophisme, c'est bien lui; et que la plupart de ses théories, notamment sa théorie ritualiste appliquée aux rondes enfantines, aux contes de fées et à bien autre chose prouvent qu'il raisonnait facilement à faux, et qu'il utilisait la méthode comparative bien au delà des limites permises, malgré sa propre doctrine. Quand, dans le passage qu'il cite, je parle de biologie, je veux dire, comme les biologistes eux-mêmes, qu'il faut considérer les faits comme vivants; aussi bien que Saintyves, je savais que le mot *vie* et le mot *présent* sont relatifs. On ne m'a jamais considéré comme un idiot, sauf Saintyves qui

m'objecte (p. 154) que les faits qui se sont passés sous le règne du président Doumergue demain seront du passé et dans vingt ans une sorte de légende. Si c'est ainsi qu'il m'a compris, inutile de discuter (voir aussi p. 156-157 comment Saintyves m'accuse d'imbécillité, poliment).

Quant au procédé qui consiste à jeter les uns contre les autres des noms et des « autorités », je le croyais disparu. Pour un psychologue, ici, l'auteur manque de doigté. En science, on ne croit personne sur parole. Le résultat inattendu de cette discussion est (p. 157) : *En réalité il n'y a pas une méthode biologique ni une méthode historique pas plus qu'une méthode folklorique;* il faut ajouter, évidemment : ethnographique ni comparative.

Alors, à quoi bon tant de pages pour parler de choses inexistantes? Que va faire le pauvre petit étudiant en folklore qui comptait trouver des directives dans ce livre? Comment interpréter le dernier paragraphe, qui traite de la méthode chronographique (p. 173-177); serait-elle seule à survivre au naufrage des méthodes?

Le volume se termine par une liste alphabétique des auteurs cités, un index des noms de personnes et peuples, un index des noms de lieux et de pays et un index des matières, le tout suivi d'une bibliographie des publications de P. Saintyves; tous bien faits et commodes. Un tome II était prévu; mais Mme Camille Nourry-Saintyves m'écrit que sa publication est peu probable parce que, pour plusieurs chapitres, il n'existe que des notes et des réflexions éparses. Le chapitre VI, rédigé partiellement, devait traiter de la méthode cartographique; le chapitre VIII de l'explication en général; puis venaient : IX, l'explication sociologique; X, l'explication psychologique (rédigé en partie); XI, imitation et suggestion; XII, invention et découverte (rédigé en partie); et XIII, synthèse (évolution et survivance à la lumière de l'histoire, et autres dissertations).

Il faut admettre que chacun a le droit de considérer les faits sous l'angle qui lui plaît davantage; j'aurais mauvaise grâce, parce que mon tempérament me pousse à prendre les faits et les gens en mains, les malaxer, et avoir horreur de la phraséologie fluide ou de la métaphysique dévidée, à

reprocher au voisin de les préférer. Il faut de tout; et, comme dit Kipling, les morts ont sur les vivants un trop grand avantage; c'est ce qui rend pour nous la lutte inégale. Il est de bon ton aussi, et folklorique, de les respecter. Mais si Saintyves vivait encore, je me serais opposé à lui avec violence, non parce qu'il me cite et interprète de travers, mais parce que je juge néfaste pour une science d'observation directe comme la nôtre, de l'inclure dans un système verbal et dans un cabinet de travail, alors qu'elle exige le grand air, la bouteille de vin blanc, le dédain du qu'en dira-t-on, la diffusion de soi dans la masse, et pourtant le maintien du moi le plus possible individualisé, sans mépris pour quoi que ce soit, et sans l'idée que l'instruction livresque représente une valeur humaine supérieure.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Jules Romains : *Visite aux Américains*, Flammarion.

Dans l'été de 1936, l'auteur des *Hommes de bonne volonté* a passé plusieurs semaines aux Etats-Unis. Il nous en rapporte un livre qui se défend d'être une enquête, recueil de choses vues ou entendues auquel il a incorporé beaucoup de ses sentiments et de ses pensées personnels. Il s'est efforcé cependant d'être objectif.

> Mon ambition, dit-il au lecteur, ce serait qu'en me lisant vous pussiez vous dire, si vous n'êtes jamais allé en Amérique, et vous dire avec confiance : « Voilà à peu près ce que je verrais moi-même, ce que je constaterais par moi-même, si je voyageais là-bas. » Si vous y êtes déjà allé, du moins récemment : « C'est bien comme cela, en effet. Il ne se moque pas de nous. Nous n'avons peut-être pas vu exactement les mêmes choses que lui, ni du même œil. Mais dans l'ensemble nous sommes d'accord avec lui. »

Voyageant pour la seconde fois en Amérique, Romains évoque son arrivée à New-York en 1924, « la naissance de Manhattan au fond de la perspective, ou plutôt la suite de pulsations par laquelle il semble se dégager de la brume légère, grossir, grandir; l'exaltation étrange, avec un dessous de stupeur, où m'avaient jeté ces buildings blancs serrés l'un contre l'autre, cette gerbe de geysers de pierre..... Et ces

milliers de vitres scintillantes, comme des cristaux engagés dans des fûts géologiques. » Il se rappelle que son admiration avait diminué en constatant chez les habitants de la cité titanesque comme « une absence de réalité humaine », on ne sait quoi de glacé, une tristesse due peut-être au défaut de plaisir et de loisir, « une agitation somnambulique de fourmilière ». Naturellement il avait rencontré aussi, notamment dans le quartier de Greenwich Village, des hommes de bonne compagnie et des femmes charmantes, qui souffraient eux-mêmes les premiers de l'atmosphère réfrigérante où le voyageur sentait son cœur se contracter.

Or, cette atmosphère a changé, et même à un tel point que Romains nous décrit une ville « tumultueuse, exubérante, emphatique, pas trop disciplinée, pas mal désordonnée », qu'il comparerait volontiers à Marseille ou Barcelone, bref, « la plus grande ville méridionale du monde ».

A quoi tient cette nouvelle joie de vivre? A la disparition progressive de ce puritanisme excessif qui avait imposé le fameux régime sec, et peut-être aussi à la diminution de la prospérité. Ceci a l'air d'un paradoxe, mais s'explique parfaitement.

La seule abondance qui ait des chances d'être joyeuse est celle qui n'a pas la fièvre; celle qui se donne le loisir de profiter d'elle-même; qui ne court pas en haletant après un surcroît; bref, celle qui, au lieu d'être traquée par l'avenir impatient qu'elle contient, s'avise qu'elle est d'abord un contentement actuel. Un homme, un peuple, ne peuvent jouir de la vie que si chaque minute de détente qu'ils s'accordent ne leur fait pas l'effet d'un manque à gagner.

Et Romains d'illustrer cette pensée par les images recueillies dans Times Square, centre d'animation qu'il compare à la « Puerta del Sol » de Madrid. Il en a, selon lui, « la bonhomie, le sans-façon, le désordre, l'invitation à la flânerie ». Les boutiques y sont familières et commodes, telles ces « drogueries » où l'on peut, « suivant son humeur, et sans se déplacer de plus de quelques pas, acheter une spécialité pharmaceutique, faire exécuter une ordonnance, choisir des cigares, boire un « ice cream soda » à un comptoir du type « bar américain », se procurer une bouteille de gin, une boîte

de friandises, un appareil photographique, un imperméable, ou faire dresser un acte par un « notaire public ».

La foule qui flâne là ne ressemble plus aux « fourmis inquiètes » de 1924; elle prend son temps et ne semble chercher que l'occasion de perdre agréablement un quart d'heure ou davantage. Jour et nuit, Times Square est joyeux, grouillant de monde et de vie.

Non seulement vous pouvez faire à minuit le repas qu'il vous plaît, où il vous plaît, servi par des garçons qui ne tombent pas de sommeil et ne mettent pas déjà les chaises sur les tables. Mais vous pouvez acheter un livre, une robe, un chapeau, faire ressemeler des chaussures, exécuter une ordonnance, ou couper vos cheveux.

Il en résulte une impression de liesse populaire « profondément démocratique ».

Tout ce travail que les uns consentent, ajoute Jules Romains, est offert à d'autres qui sont eux aussi des travailleurs.

Et, ce qui est à son honneur, la démocratie américaine a horreur du débraillé. Aucun ouvrier qui ne porte un costume et un chapeau décents, une chemise et un col propres.

J'ai cherché vainement, dit l'auteur de *Copains*, les casquettes de chez nous, crasseuses et fatiguées...

Romains a voyagé dans la Nouvelle-Angleterre, — les petits Etats du Nord-Est proches de l'Atlantique. Après avoir visité Boston, il en est revenu par la route à travers le Massachusets et le Connecticut, et s'est rendu peu ensuite à Washington. Soit quelque 800 kilomètres, au cours desquels il n'a enregistré que de minimes différences dans l'aspect du paysage.

Mêmes boqueteaux faits des mêmes arbres; mêmes prairies négligentes et effilochées; mêmes ondulations du sol. Même lumière. Même toucher de l'air.

L'espace libre et l'uniformité de cet espace ont favorisé l'unité des Etats-Unis, qui « ne recevaient de leur sol aucune tentative de morcellement ». Historiquement, c'est tout à fait le contraire d'un pays comme la Grèce, divisé en cantons par ses montagnes, et appelé à se composer de cités jalouses et

rivales. Asservis nous-mêmes « au cloisonnement de notre Europe et jusqu'ici incapables de le vaincre », notre situation dans le Vieux Monde est bien différente de celle qui existe dans le Nouveau.

Le train, « pionnier de la terre américaine », a encore contribué à l'union de ses habitants, le train où l'on n'hésite pas à monter pour un voyage de quarante-huit heures, tant il s'est efforcé de rassembler toutes les commodités d'un hôtel ou d'un cercle.

Suivons Jules Romains dans le Far West. A l'inverse du New-York actuel, San-Francisco, qu'on pourrait croire une ville du genre méridional, lui est apparue comme une cité assurément belle et brillante, « mais d'un luisant froid ». Tel est d'ailleurs le climat. Le soleil y brille sans réchauffer.

A d'autres moments, la ville se recouvre d'un plafond de nuées noirâtres; et, vers le soir, une épaisseur de brume s'avance sur elle, engloutissant soit les rues elles-mêmes, soit la partie supérieure des buildings et des collines, et installant jusqu'à la fin d'une journée d'été un climat qui serait celui de la Toussaint à Dunkerque.

La dignité froide et la retenue qui caractérisent aujourd'hui la majorité des citoyens de San-Francisco ont d'autant plus frappé le poète de *La Vie Unanime* qu'elles contrastent avec les mœurs des hardis chercheurs d'or, fondateurs de la cité. Mais précisément, le puritanisme anglo-saxon fut indispensable pour composer petit à petit une société durable avec des milliers d'aventuriers venus des quatre coins du monde. Ainsi vit-on à Rome, il y a trois mille ans, s'instaurer une discipline de fer parmi les premiers compagnons de Romulus, et régner autant que dura la grandeur romaine.

Les pages de *Visite aux Américains* consacrées au Bohemian Grove (bois des Bohémiens) sont peut-être celles qui ont le plus de relief et piquent le plus la curiosité.

Le Bohemian Club, composé surtout d'intellectuels et artistes, a installé à 200 kilomètres au nord de San-Francisco, dans les montagnes qui sont en bordure du Pacifique, cet immense campement « où les conditions de la vie primitive tâchent de s'allier à l'essentiel du confort moderne ». Pas de

femmes, aucune n'a même le droit d'y faire une apparition. La forêt de sequoias où se tient le camp — il faudrait dire les camps, car ils sont plusieurs — est soigneusement clôturée et gardée.

Romains a passé quarante-huit heures au Bohemian Grove, sous la tente et à l'ombre des arbres gigantesques. Il y a pris part à l'assemblée du Feu, « où l'on s'assied, sur des bancs taillés dans des troncs d'arbres de trois mètres de diamètre, autour d'un feu qu'alimentent de jeunes souches, à peine cinquantenaires » ; il y a assisté à des concerts et à des représentations théâtrales en plein air.

Là et ailleurs, il a eu des conversations avec de nombreux Américains. Il les résume ainsi en ce qui concerne une question vitale pour nous, le danger de guerre suspendu sur nos têtes. Selon, lui, la conviction s'étend aux Etats-Unis qu'un conflit européen embraserait forcément le monde entier; en conséquence, ils inclinent de plus en plus à se ranger dès maintenant aux côtés de la France pour empêcher la guerre d'éclater.

Depuis que Jules Romains est revenu à Paris, l'élection de Roosevelt à la présidence s'est faite; il affirme que c'est une chance supplémentaire pour le maintien de la paix. Puisse-t-il ne pas se tromper!

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Paul Vuilliaud : *La clé traditionnelle des Evangiles*, Emile Nourry, Paris, 1936.

En son *Histoire des Français*, Sismondi rapporte les propos d'un moine français qui aurait dit en chaire : « On a trouvé une nouvelle langue qu'on appelle *grecque;* il faut s'en garder avec soin; cette langue enfante l'hérésie. Je vois entre les mains d'un grand nombre de personnes un livre écrit en cette langue, on le nomme le *Nouveau Testament;* c'est un livre plein de ronces et de vipères. »

Evidemment, le bon moine ne voulait pas dire que ce livre était par lui-même sujet à caution, mais que l'interprétation grecque de certains de ses passages semblait être erronée

et pouvait induire les gens en une fausse compréhension des paroles du Christ.

C'est justement pour extirper ces ronces et chasser ces vipères que M. Paul Vuilliaud, à qui nous devons déjà plusieurs ouvrages de haute érudition, entre autres *La Kabbale juive,* devenue en quelque sorte un livre classique, nous présente aujourd'hui **La clé traditionnelle des Evangiles.** Cette clé, comme on s'en doutait, est celle qui nous permet de lire le palimpseste que recouvre la version grecque des Evangiles, car il ne peut plus y avoir de doute : sous le grec tardif et on peut dire « rabbinique » des Evangiles on aperçoit le canevas très ancien qui avait formé la trame de l'enseignement apostolique transmis jusqu'à nous par la tradition écrite. Elle aurait pu ne pas être écrite, remarque M. Vuilliaud, et il ajoute :

Les Evangiles sont des écrits de circonstance. La tradition écrite nous est parvenue, rédigée dans une langue et dans un style qui devaient être saisis par ceux auxquels les Evangélistes s'adressaient. Ce style présente tous les caractères de l'esprit juif. Cette langue est d'une simplicité extrême; il n'en résulte pas pour nous que cette simplicité aboutisse toujours à la clarté.

Cependant la tradition écrite avait été précédée par l'enseignement oral apostolique, qui nous a révélé la parole même de Jésus. Mais dans quelle langue cet enseignement fut-il donné? Et partant de là, en quel idiome s'exprimait Jésus lui-même? Voici deux questions auxquelles aucune réponse unanime n'a été encore donnée. Tout au contraire ce sont ces deux questions qui ont engendré depuis plus d'un siècle la querelle dite des puristes et des hébraïsants. Si l'on persiste à supposer que Jésus parlait en sémitique, dit A. Roberts, il s'ensuit que le texte lui-même de ses paroles a péri, et que nous n'en possédons qu'une « réflection », un reflet; en admettant au contraire qu'il s'exprimait en grec, nous pouvons conclure que nous possédons ses paroles, contenues dans les Evangiles, qui sont les *integri fontes* de la foi chrétienne.

Mais comment admettre cette seconde hypothèse quand nous savons pertinemment que les Juifs vinrent en contact avec les Grecs bien après la conquête macédonienne, et qu'ils s'entretinrent dès lors avec des Grecs d'époque tardive? Au

temps de Jésus, le grec n'était pas répandu en Palestine, il est donc très peu probable que Jésus se soit exprimé en cette langue qui était à peu près inconnue de ses compatriotes. Mais il ne s'ensuit pas de là que le *Nouveau Testament*, parce qu'il a été écrit en grec, soit une œuvre de Gentils.

Le *Nouveau Testament*, remarque E. Robinson (*A Greek and English Lexic of the N. T.*), fut rédigé par des Juifs, aspirant à exprimer des pensées, des conceptions et des sentiments juifs, en langue grecque. Leur idiome, par conséquent, en âme et en esprit, est hébraïque; dans sa forme extérieure, il est grec, mais plus ou moins pur, d'après la facilité avec laquelle chaque auteur avait individuellement acquis l'aisance et l'exactitude de l'expression dans cet idiome.

Ainsi donc le texte grec des Evangiles n'est qu'une traduction plus ou moins parfaite, plus ou moins exacte de l'enseignement apostolique. Sous l'enveloppe grecque, le substrat sémitique reste très sensible. Aussi pour déchiffrer le palimpseste que cache la version grecque et qui est, lui, le véritable texte évangélique, il faut, comme le dit M. Paul Vuilliaud, recourir à l'hébreu ou à l'araméen; il faut rétablir le texte grec en dialecte sémitique et trouver à chaque mot grec son équivalent hébraïque, qui bien souvent, du reste, n'exprime la pensée que par détours. Cette méthode pour lire les Evangiles dissipera bien des incertitudes et effacera bien des divergences. Bref, c'est la clef qui nous ouvrira la porte sur les trésors cachés que contient le *Nouveau Testament*.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Stéphane Mallarmé à Tournon, d'après ses lettres à Jean Lahor; appel à la « Société Mallarmé ». — *Les Amis de 1914* : Remy de Gourmont traducteur; une page du carnet de M. Pierre Champion, telle qu'il l'écrivit à moins de vingt ans. — *La Revue hebdomadaire* : l'Allemagne de 1937 vue par un Allemand. — Mémento.

M. Jean Vignaud est l'heureux possesseur de soixante-dix lettres de Stéphane Mallarmé. Elles datent de la jeunesse du poète et furent écrites à destination du docteur Cazalis, *alias* Jean Lahor, poète estimable. Cette correspondance sert d'armature solide à un article de M. Gabriel Faure : « Mallarmé à Tournon », paru dans la **Revue des Deux Mondes**

(1er mars). Si intéressant que soit ce travail, il autorise le regret de n'avoir pas sous les yeux le texte même de ces confessions du jeune professeur d'anglais qui, à vingt-trois ans, avait pris pour devise ces trois mots : « Rien de louche », fièrement justifiés par sa noble existence.

On jugera de ce regret, après avoir lu l'explication ci-après de *L'Azur*, par son auteur et au bénéfice d'un correspondant qui, probablement, lui avait demandé des éclaircissements sur le poème :

Pour débuter d'une façon plus large et approfondir l'ensemble, je ne parais pas dans la strophe I : l'azur torture l'impuissant en général. Dans la suivante (II), on commence à se douter, par ma fuite devant le ciel possesseur, que je souffre de cette terrible maladie. Je prépare (III), par une forfanterie blasphématoire (*Et quelle nuit hagarde*), l'idée étrange d'invoquer les brouillards. La prière au *Cher ennui* (IV) confirme mon impuissance. Dans la strophe V, je suis forcené, comme l'homme qui voit réussir son vœu acharné. La sixième commence par une exclamation grotesque d'écolier délivré (*Le ciel est mort!*) et, de suite, muni de cette admirable certitude, j'implore la matière. Voilà bien la joie de l'impuissant (VII). Las du mal qui me ronge, je veux goûter au bonheur commun de la foule, et attendre patiemment la mort obscure. Je dis : *je veux!* Mais l'ennemi est un spectre. Ce ciel mort revient (VIII) et je l'entends qui chante dans les cloches bleues. Il passe, indolent et vainqueur, sans se salir à cette brume et me transperce simplement. A quoi je m'écrie (IX), plein d'orgueil et ne voyant par là qu'un juste châtiment à ma lâcheté, que j'ai une immense agonie. Je veux fuir encore, mais je sens mon tort et avoue que *je suis hanté*. Il fallait toute cette poignante révélation pour motiver le cri sincère, et bizarre, de la fin : *l'Azur!...* Tu le vois, pour ceux qui, comme toi, cherchent dans un poème autre chose que la musique du vers, il y a là un vrai drame. Et ça a été une terrible difficulté de combiner, dans une juste harmonie, l'élément dramatique, hostile à l'idée de poésie pure et subjective, avec la sérénité et le calme de lignes nécessaires à la Beauté.

Une lettre d'octobre 1864 annonce que Mallarmé a commencé *Hérodiade :*

...Avec terreur — écrit-il — car j'invente une langue qui doit nécessairement jaillir d'une poétique très nouvelle, que je pourrais définir en ces deux mots : *peindre, non la chose, mais l'effet qu'elle*

produit. Le vers ne doit donc pas se composer de mots, mais d'intentions, et toutes les paroles s'effacer devant la sensation.

Quelques semaines plus tard, il parle de sa « tragédie d'*Hérodiade* » et il confesse à son ami :

Si encore j'avais choisi une œuvre facile; mais justement, moi, stérile et crépusculaire, j'ai pris un sujet effrayant, dont les sensations, quand elles sont vives, sont amenées jusqu'à l'atrocité, et, si elles flottent, ont l'attitude du mystère. Et mon vers, il fait mal par instants, il blesse comme du fer. J'ai, du reste, trouvé une façon intime et singulière de peindre et de noter les impressions très fugitives. Ajoute, pour plus de terreur que toutes ces impressions se suivent comme dans une symphonie, et que je suis souvent des journées entières à me demander si celle-ci peut accompagner celle-là, quelle est leur parenté et leur effet... Tu juges que je fais peu de vers en une semaine.

Que ne sommes-nous, dès maintenant, en présence de ces textes complets! Mallarmé livre sa haute ambition et son acharnement à l'œuvre :

Si tu savais que de nuits désespérées et de jours de rêveries il faut sacrifier pour arriver à faire des vers originaux et dignes, dans leurs suprêmes mystères, de réjouir l'âme d'un poète! Quelle étude du son et de la couleur des mots, musique et peinture, par laquelle doit passer la pensée pour être poétique!

Au printemps de 1865, Mallarmé a écrit ce qu'il appelle « l'ouverture musicale » de sa tragédie et dont il dit « qu'elle sera d'un effet inouï », ce qu'il « rêve être un poème, digne de Poe et que les siens ne surpassent pas ». En mai de cette même année, il abandonne *Hérodiade*. C'est le fragment qui a été publié et dont la splendeur ne cesse de nous émerveiller. L'exilé de Tournon « rime un intermède héroïque dont le héros est un faune ».

Ce poème — écrit-il — renferme une très haute et très belle idée, mais les vers sont terriblement difficiles à faire, car je le fais absolument scénique, non *possible* au théâtre, mais *exigeant* le théâtre. Et cependant je veux conserver toute la poésie de mes œuvres lyriques, mon vers même que j'adapte au drame. L'idée de la dernière scène me fait sangloter... Si tu savais quelle douleur j'ai, quand il me faut délayer ma pensée et l'affaiblir pour qu'elle soit intelligible de suite à une salle de spectateurs indifférents!...

Tu ne saurais croire comme il est difficile de s'acharner au vers, que je veux très neuf et très beau, bien que dramatique, surtout plus rythmé encore que le vers lyrique, parce qu'il doit ravir l'oreille au théâtre... Ah! ce poème, je veux qu'il sorte, joyau magnifique, du sanctuaire de ma pensée, ou je mourrai sur ses débris! N'ayant que les nuits à moi, je les passe à en rêver à l'avance tous les mots.

Banville et Coquelin, sur la lecture que leur fit Mallarmé de *L'Après-midi d'un faune,* le dissuadèrent de soumettre au comité de la Comédie-Française cette œuvre dépourvue de « l'anecdote nécessaire que demande le public ».

Nous sommes surpris de ce que ces soixante-dix lettres ne contiennent pas une seule allusion à *Igitur,* poème que Stéphane Mallarmé écrivit à Tournon. Villiers de l'Isle-Adam et Catulle Mendès, par lui conviés, y vinrent pour l'entendre lire sa nouvelle œuvre. Est-ce parce qu'elle ne fut jamais publiée par Mallarmé, que le commentateur actuel de la correspondance avec Jean Lahor n'a rien retenu, pour son article, de ce que les lettres peuvent contenir à propos d'*Igitur?*

Il existe une « Société Mallarmé ». Ne devrait-elle pas assurer la publication intégrale des écrits dont il est ci-dessus question? Leur connaissance directe amène M. Gabriel Faure à déclarer « l'impuissance du poète » dès ses vingt-quatre ans. Nous serions nombreux, je le gage, à tirer de ces confidences du jeune Stéphane Mallarmé à un ami un enseignement plus généreux, moins radical, dans le cadre d'une vérité littéraire qui, en cette année 1937, justifie l'auteur des *Fenêtres* d'avoir écrit dès 1865 à Cazalis :

Je te dirai que [...] j'ai trouvé le *Beau,* et que tu ne peux t'imaginer dans quelles aventures lucides je m'aventure.

§

Les Amis de 1914, ce « bulletin hebdomadaire de l'Académie de la Coupole » — que d'Académies, Seigneur! mais celle-ci siège modestement en un café — donne le texte d'une allocution de M. Pierre Champion, lue lors d'une réunion de cette société « en souvenir de Remy de Gourmont ». Le principal de cette allocution est une page copiée « sans en

changer un mot », du carnet de M. Pierre Champion. Il en dit lui-même, parlant du temps qu'il la composa : « Je n'avais pas vingt ans : cet âge est sans pitié... »

C'est un document curieux sur le milieu où vivait Gourmont, sur sa personne et les gestes de celui-ci, l'homme et le décor vus par un tout jeune homme habile à saisir le pittoresque et, de bonne foi, grossissant certains détails pour en avoir été plus singulièrement frappé :

Le fastueux Larreta, qui, depuis fut *Ambassadeur de la République Argentine en France* et qui fut toujours grand ami de nos écrivains, écrivain lui-même, venait d'écrire, en espagnol, la *Gloria de Don Ramire*. Pour Larreta aucune consécration ne valait, si elle ne venait de France. Et il lui fallait trouver un traducteur, « digne de mon texte », disait-il. Ce diable d'homme, qui avait la plus grande admiration pour Gourmont, s'était mis dans la tête, je ne sais pourquoi, de lui confier la traduction de son livre : oui, il avait élu ce traducteur, Gourmont, qui, philosophe, poète, romancier, critique, naturaliste, avait tout écrit, sauf des traductions! Et il m'avait élu, moi, comme introducteur des ambassadeurs. Ici, je copie : « *Samedi.* Je gravis avec Larreta les cinq étages de Remy de Gourmont. C'est tout en haut du 71 de la rue des Saints-Pères; on y monte par un escalier étroit, sale; les cabinets sont à chaque mi-étage et l'odeur y flotte. Une petite fenêtre se ferme quand nous montons. Au fur et à mesure que nous grimpons, l'élégant Larreta enlève ses gants, fait disparaître la perle de sa cravate, la chiffonne : il a honte de son luxe!... Remy de Gourmont nous ouvre lui-même, il est hideux avec cette sorte de lèpre qui le ronge, ses grosses lèvres fendues, décolorées, d'où suinte une bave purulente. Mais tel quel, avec ses vêtements débraillés et sales, et cette espèce d'étoffe ceinte au cou d'une chaîne d'argent garnie d'améthystes, tel quel il est le plus bel ornement de son local. Tout de suite, en entrant, une petite table de bois blanc avec une cuvette, un savon; cela sert aussi de cuisine, puis un couloir garni de tous les volumes dépareillés de la terre, enfin la chambre où il travaille. Partout le plus mauvais goût. Un héron de faïence flanqué de deux grosses fleurs artificielles, orne sa cheminée poussiéreuse. Un portrait de cinq centimes de Baudelaire est piqué au mur. Avec deux photos de Manet et de Titien, des femmes nues, c'est le seul luxe de cette bibliothèque de bois blanc. De nombreux rayons sont garnis de vieilles boîtes de cirage et de bonbons. Il y en a toute une collection. Dans un coin une bibliothèque vitrée contient quelques-unes de ses œuvres en grand papier et des cartes

à jeux du XVIIIe siècle, qui montrent les faces coloriées de la reine et du valet... J'ai passé déjà des heures charmantes dans ce taudis, l'hiver, reculant le fauteuil que dessèche un feu trop vif et qui s'en va en lambeaux; l'été, relevant presque le col du pardessus... Le maître est dans un fauteuil d'osier, devant une toute petite table très encombrée. Il adore parler de la façon dont les animaux font l'amour, il s'extasie volontiers sur l'excitation du colimaçon. Il essaye sur le visiteur sa *Physique de l'Amour,* il se trémousse sur son fauteuil et il explique qu'il l'a pris d'osier pour éviter la congestion. Sa parole est embarrassée, mais quel merveilleux écrivain! Il se refuse d'abord d'entreprendre la traduction de Larreta. « Ce n'est pas mon métier que de faire des traductions. Certes je sais aussi l'espagnol. Mais j'ai des livres à écrire, des œuvres originales bien préférables... » Et le voilà parti à se fâcher. Je mets les pieds dans le plat : « Oui, j'ai pensé à tout cela », mais (et Larreta dans un coin de la pièce regarde de plus en plus près une reproduction de femme plus que nue...) il s'agit d'une assez grosse somme...

— Ah!

— Oui, 8.000 francs.

— Ah! Ah! (et après un instant de réflexion...) Ce serait tout de même possible... Des silences, il roule de nombreuses cigarettes qu'il allume de loin, avant de les porter à sa bouche. Un vrai délicat me dit Larreta pendant cette période de réflexion. Remy de Gourmont veut nous montrer son talent de traducteur et, à livre ouvert, il déchiffre quelques pages pourtant hérissées d'archaïsmes. Du premier coup c'est superbe!... L'affaire est conclue, Larreta est ravi. Et comme nous redescendons, et tout en remettant son épingle de cravate et ses gants, Larreta à qui rien des choses de l'amour n'est étranger, murmure : « Ses vices doivent lui coûter bien cher, à ce cher homme! S'il traduit tout le livre comme il vient de le faire de quelques pages, je lui offrirai une courtisane, la plus belle, la plus chère, la plus vicieuse de toutes... » J'ignore ce qu'il advint de ce côté-là. Mais quand je portai les 8.000 frs à Gourmont — 8.000 frs or — quelque chose comme 40.000 frs de nos jours, j'eus la confession qu'il n'avait jamais eu autant de billets de mille réunis d'un même coup... Et pourtant, Gourmont, le pauvre, c'était le plus grand, le plus riche écrivain de son temps...

§

Mlle Suzanne Bertillon, qui est journaliste et nationaliste, rapporte sous ce titre : « Les prodiges du général Gœring », dans **La Revue hebdomadaire** (20 février), un long entre-

tien qu'elle eut à Berlin avec un M. P. W... qu'elle nomme aussi un « sieur W... ». Ce monsieur est « dans les affaires », industriel probablement. Il n'est pas content du gouvernement de M. Hitler qui crée « par l'autosuggestion la mystique du sacrifice ». Il approuve que, dans les restaurants berlinois, si les prix n'ont pas monté, les portions sont moindres. Cela dit, il prévoit une dévaluation du reichsmark. Enfin, voici la conclusion des propos de cet Allemand, « aryen 100 pour 100 » (ce qui n'est jamais prouvé), sur le gouvernement actuel de son pays :

Il faut avant tout avoir la foi en un avenir merveilleux, en une reprise économique qui permet d'accepter les charges les plus lourdes, de grever d'hypothèques les recettes de demain.

C'est là tout le secret de la politique économique du III[e] Reich.

Eh bien, moi! je n'ai pas la foi. Oh! je ne le crie pas sur les toits, — il m'en coûterait trop cher — mais cela me fait du bien de vous le dire ce soir, à vous qui êtes étrangère.

Ce régime nous fait des muscles, mais nous crétinise. J'ai en horreur ce principe de mauvaise foi généralisé. J'ai une conception de « l'honneur », autrement plus haute, plus intransigeante, plus généreuse et je souffre au delà de ce que je puis vous exprimer. L'avenir s'annonce très sombre malgré les stocks accumulés qui permettent de tenir encore longtemps. Si les autres pays refusent de nous livrer du cuivre, du manganèse, de l'aluminium, etc., nous ne pourrons pas continuer nos armements, nos grands travaux et il y aura du chômage. Nous ne pouvons pas continuer à vivre d'ersatz et à nous serrer la ceinture. Si nous faisons la guerre, je n'ai pas peur personnellement du danger, mais je sais que nous serons battus. A cause des folies de ce gouvernement, tous les pays s'arment et se tiennent solidairement devant le danger allemand. Sentez-vous combien l'atmosphère devient asphyxiante? Ouvrons la fenêtre et respirons largement : « *Ach! Luft! etwas Luft!* (de l'air, un peu d'air!), et puisse le gouvernement imiter, avant qu'il ne soit trop tard, ce geste symbolique...!

Au revoir, mademoiselle, ne me prenez pas pour un fou, mais pour un homme profondément conscient, douloureux devant les réalités de demain, douloureux en voyant passer cette jeunesse allemande, si gaie aujourd'hui, si heureuse de vivre et qu'on prépare au plus inhumain, au plus monstrueux des sacrifices.

En lisant ce qui précède, je n'ai pu me défendre d'une pensée à l'adresse des spectateurs « chics » de certaines

salles de cinéma, qui s'y montrent enthousiastes du Führer, lorsque sa figure ingrate paraît sur l'écran.

Mémento. — *Crapouillot* (mars), numéro spécial composé par M. Henri Bellamy sur ce sujet : « Vraie et Fausse Noblesse ». Il comporte même un chapitre qui a pour titre : « Noblesse d'escroquerie ». Un autre est intitulé : « La foire aux titres ». On y voit, caricaturé par Sem, feu Jacques Lebaudy qui, par sa propre grâce, devint « Empereur du Sahara ». Un joli hasard de la mise en page le fait considérer, de son petit œil plus porcin que nature, une belle image de son noble beau-frère. Ce texte et les illustrations sont particulièrement recommandés au lecteur par cette épigraphe empruntée au *Livre des Snobs* de Thackeray :

Son noble père et sa mère occupaient l'un et l'autre, comme chacun sait, des postes de choix à la cour des feus souverains. Le marquis était Lord Grand Pannetier, et la marquise, Dame de Papier à cabinets de la reine Charlotte.

La Revue hebdomadaire (27 févr.) : « Le visage et l'œuvre de Henri Duvernois », par M. Georges Bozona. — Suite d'une enquête : « Nos chefs d'industrie devant la réforme économique ».

L'Effort clartéiste (févr.) : M. Ernest Prévost : « Controverse sur la Poésie française à l'heure actuelle ». — Nombre de pièces de vers.

L'Ordre nouveau (1er mars) : « Scènes de la vie en U. R. S. S. », d'après les romanciers russes d'aujourd'hui; fragments traduits par Mme Nadine Baniloff.

Etudes (20 févr.) : « Apôtres des Noirs au XIXe siècle », par M. G. Goyau. — M. F. Varillon écrit sur « Jean Giono ».

Revue bleue (20 févr.) : « Une hypothèse sur l'auteur du « Discours sur les passions de l'amour », par Mme Henriette Jean-Perrin, qui nomme La Bruyère. — « William Blake », par M. Pierre Massiaen.

Les Cahiers gris (1er févr.) : M. K. Wolfer : « Jean Lahor et le Parnasse ».

Revue de Paris (1er mars) : « La querelle de l'édition », par M. B. Grasset. — « U. S. A. (carnet d'une étrangère) », par Mme Marthe de Fels. — Suite de « Servitude humaine », par M. Somerset Maugham.

La Nouvelle Revue Française (1er mars) : « Besoin de grandeur », par M. C. F. Ramuz. — « Le chant intérieur », par M. Marcel Arland. — « Pouchkine », par M. V. Nabokoff-Sirine. — De M. Jean Prévost : « La chasse du Matin ». — « Textes égyptiens », par M. J. C. Mardrus. — « Paul Claudel », par M. Léon-Paul Fargue.

— « Henri Duvernois », par M. Benjamin Crémieux, si loin de son modèle qu'il le voit trop petit et croit l'avoir exactement mesuré.

Grandgousier (mars) : « Le bon gros Saint-Amant », par Epistémon.

Impressions (février) : « Le Passé mort », vers de M. R. Jacquet. — « Gloire aux Vivants », poème de M. Jacques Bouin.

La vie intellectuelle (10 févr.) : Christianus : « La théologie de l'intervention ». — M. Legendre : « Souvenirs sur Miguel de Unamuno ».

L'effort (févr.) : Poèmes de MM. de Bellomayre, J. Dalbis, A. Ferlin, A. Durrieu, Ernest Boué. — « L'amour dans le Théâtre de Maeterlinck », par M. Y. Bonnet.

L'Homme réel (févr.) : Enquête sur la Jeunesse : huit réponses des représentants qualifiés de huit groupements.

La Revue universelle (1er mars) : M. A. Feuillerat : « La jeunesse de Paul Bourget ». — M. B. Simionesco : « Maroc espagnol 1937 ». — « Belzunce et la peste de Marseille », par M. Armand Praviel.

Eurydice (janv.-fév.) : quatre odes de Sappho traduites par M. Fernand Mazade. — « Menues remarques », de M. Paul Valéry. — « Sur la tombe de Bossuet », de M. Louis Buzzini qui présente des documents inédits. — Une gerbe de poèmes bien choisis. — « Joachim du Bellay et Gœthe », par M. Joseph Rouault.

Marsyas (fév.) publie de très belles poésies de Mme Jeanne Perdriel-Vaissière, la suite des étonnants « Papiers de Charles Rafel » et un portrait littéraire de « Marie Lefranc » par M. Sully-André Peyre.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une histoire de fous, s. v. p. (*Le Figaro*, 6 mars). — Bonnot pas mort... — Pour une mystique du Livre (*Les Nouvelles Littéraires*, 6 mars). — Retour au « Grenier » (*Le Journal de la Femme*, 27 février).

Une histoire de fous... Qui n'a pas son histoire de fous?... Et quoi de plus gai, de plus reposant, de plus charmant qu'une histoire de fous?... Vite trouvez-en une, mettez-moi ça sur un papier, et envoyez l'histoire de fous au supplément littéraire du **Figaro.**

Après les histoires marseillaises, les histoires juives, les histoires de chasse, les histoires de bars, de plages, de villes d'eaux, etc..., la mode est aux histoires de fous, dit notre confrère, qui ajoute : Nous convions nos lecteurs à rassembler ici les meilleures.

§

Les lecteurs, mais oui. Tout le monde écrivain. Tout le monde célèbre. Les enquêtes, si ce ne sont pas encore les lecteurs qui les mènent — au fait, si, il arrive que le lecteur soit invité à suggérer la question — ce sont les lecteurs qui y répondent. Voici dans un journal du soir les opinions, avis, jugements sans appel de M. Roquemuche, facteur des postes, de Mme Bouchaulait, concierge, de Mlle Petitbigois, manucure. Avec le portrait de ces messieurs dames, leur sale gueule ou leur minois coquin. Là où M. Branly, la comtesse de Noailles, Joséphine Baker, tout un brelan de personnalités enfin, naguère, voisinaient, l'homme, la femme de la rue apparaissent. Tout le monde enquêté, mais oui. Quoi, c'était bien son tour, au public, de dire son mot! Et il n'y aura de critique littéraire possible qu'à la condition que M. et Mme Toutlemonde jugent les livres. Le nivellement par en bas, à la bonne heure!

Chère madame, cher monsieur Toutlemonde, je voudrais savoir si vraiment vous tenez tant que cela à boire entre les lignes le sang des victimes : ce n'était pas assez des assassinés du jour; on déterre Bonnot, Garnier, Raymond-la-Science, les « bandits tragiques », on leur fait une beauté — la toilette du condamné, mais à rebours — et le diable aidant, qui souffle là-dessus entre deux ricanements, on remet en circulation ces bien chers fantômes. Nous avons lu ces temps-ci :

Mort de Bonnot

tout comme si Bonnot venait de mourir, et ce titre est génial, qui insuffle une actualité toute neuve à un fait-divers vieux de vingt-cinq années. *Mort de...* Qui est mort? Vous apercevez ces deux mots par-dessus votre voisin de métro, qui donc vient de disparaître? Quel savant, quel poète, quel boxeur, quelle étoile enfin? ...*Bonnot,* achevez-vous de lire, entre « Chambre des Députés » et « Concorde ». Bonnot est mort? *Encore* mort? Ce n'est ni pour la seconde fois ni pour la dernière. Aux « bandits en auto » l'immortalité est garantie pour toujours. « Ouf! je suis célèbre! » disait Bonnot. Ces morts, ces précieux morts, tout auréolés d'un noble passé,

ont l'avenir pour eux. M. Jacques Patin lui-même, gentil esprit, exquis lettré, ouvre à Bonnot et à sa bande les éphémérides (1912-1937), du *Figaro littéraire*. Parlant des « bandits tragiques » :

Ils ont inauguré une façon d'attentats qui vont croître et multiplier en se perfectionnant, note-t-il. A l'agression du garçon de recette Gaby, rue Ordener, succède, le 27 (mars), l'assassinat de l'agent Garnier, rue du Havre...

J'imagine assez bien le bon sourire de Jacques Patin, au contact de ces poussières, de cette pluie de sang. Je le vois qui sourit, aussi, de cueillir cette autre éphéméride :

Le Masque de Fer s'alarme : « Le livre ne se vend plus, dit-on, de toutes parts. Cela ne serait rien. Symptôme plus grave : on n'y croit plus. »

Mais cette anticipation à la crise, qu'on a toutes les raisons de déplorer présentement, que prouve-t-elle, sinon qu'il ne faut pas désespérer, qu'un mal trouve son remède, que si, en 1912, le livre n'avait plus la faveur du public (vraiment il ne l'avait plus?) il a reconquis, dans la suite, cette faveur? Le tout est de parer au mal, et c'est pourquoi l'*Alliance nationale du Livre* est née, que M. Georges Duhamel a fondée. Rédigeant la chronique que voici à la veille de la première assemblée, je ne puis citer ici les articles qui feront écho à l'exposé des fondements et du programme de l'*Alliance*. Mais citons ces lignes de M. René Lalou, dans **les Nouvelles Littéraires** :

Pendant des siècles, la civilisation occidentale avait admis ce principe que l'instrument essentiel de la culture était le livre. Depuis quelques années, d'autres moyens de communication de la pensée ont connu un énorme développement. Si bien qu'il existe, dans presque tous les pays, une crise du livre. En maintes contrées s'est déjà produit une vigoureuse réaction : témoin la campagne menée outre-Manche par le *National Book Council* qui a obtenu d'importants résultats.

Le collaborateur des *Nouvelles Littéraires* dit plus loin :

... Il ne s'agit point de déclarer la guerre aux autres formes de diffusion de la pensée. Bien loin de lui être hostiles, les journaux, les hebdomadaires et la radio consacrent au livre des pages et des

causeries, reconnaissant ainsi qu'il conserve une éminente dignité. Elle s'est, en effet, accrue dans une époque où tant de nouveautés nous invitent à la dispersion intellectuelle. Entre toutes les expressions verbales, seul le livre exige une méditative attention, cette intime sérénité où s'établit le dialogue de deux êtres humains. Que se multiplie le nombre de ceux qui possèdent dans leur vie ces oasis intérieures, il n'est point de progrès plus fraternellement désirable.

Et le dessein de l'*Alliance nationale du Livre*, qui entreprend une « croisade »,

n'est pas de favoriser tels ou tels intérêts particuliers mais de défendre quelque chose qui nous domine tous : le Livre, ce fragile témoignage de l'âme qui, bravant persécutions et révolutions, assure à travers les âges la supériorité de l'homme sur son destin. En affirmant qu'il faut recréer une « mystique du livre », on ne réclame pas un acte de foi aveugle; on demande que l'intelligence ne se voie point refuser un crédit qu'elle continue de mériter.

Une mystique, oui, non point une mode. C'est peut-être parce que les ventes, les kermesses, bref les soirées où l'auteur signe son livre pour l'acheteur, ont mis si fort le livre à la mode... que la mode en a passé. Trop de portraits de l'auteur, trop d'exemplaires à tirage restreint, trop de débats publics autour du chef-d'œuvre du jour, trop de publicité apparentant le livre à ces marchandises auxquelles il se défend, sous la menace du 6 %, de ressembler aujourd'hui, trop d'à-côtés, trop — j'y reviens — de dédicaces, à ce point qu'un meurtrier politique n'a pas vu de meilleure occasion d'approcher un chef d'Etat, d'exécuter son crime. Est-ce qu'un retour à la discrétion, est-ce qu'une revalorisation du livre pour le livre : j'entends, pour ce qu'il contient de lecture, ne serait pas souhaitable?

Ce soir l'auteur signe... Sous ce titre M. Raymond Cogniat rapportait dans *l'Ami du Lettré* — c'était en 1929 — un fait qui mérite mieux qu'un sourire : deux pensionnaires d'une maison Tellier voisine d'une librairie des boulevards, avaient l'habitude d'envoyer toutes les semaines le garçon de l'immeuble chercher des romans. Elles lisaient, telles des petites filles modèles — il existe une certaine coquetterie de la vertu — les œuvres de Trilby, Ardel, Delly, etc. Le libraire attira

leur curiosité sur des auteurs contemporains dont elles n'avaient aucune idée, leur fit valoir l'attrait des « grands papiers », des dédicaces.

Et voilà pourquoi, disait M. Raymond Cogniat, toutes les semaines, les romanciers signent deux livres pour des dames mystérieuses, qu'on ne voit jamais et qui pourtant habitent tout près de là.

Quand le livre atteint à pareille vulgarisation, il est bien près de connaître la chute... Et la chute menace, qu'il faut que l'on prévienne. Il reste des fervents, Dieu merci, pour garder le respect du livre. M. Gabriel Brunet analysait récemment ici même les essais posthumes d'un écrivain en devenir, *Lyonel Deneux mort au champ d'honneur du journalisme,* et Mme Deneux, la mère du disparu, m'informe qu'à l'occasion du bout de l'an de Lyonel, elle se propose d'offrir à la bibliothèque de telle école de la Somme où son fils étudia, « les œuvres des meilleurs auteurs contemporains ». Cela, c'est servir le livre, c'est bien mériter de l'*Alliance nationale du Livre.*

§

— Je n'ai pas de chance, c'est juste au moment où j'allais paraître!

M. Robert Borel-Rosny, dans **le Journal de la Femme,** rappelle ce mot d'Edmond de Goncourt, — le coup d'Etat nuisant dans la pensée du maître au succès de *En 18...* Paraître, ce n'est pas tout. Le difficile est de durer. Tout coup d'Etat dissipé, lit-on beaucoup *En 18...?* Edmond et Jules de Goncourt survivent bien plus du fait de l'Académie, du prix qui portent leur nom, que du fait de leur œuvre. C'est encore une cause du discrédit où est tombé le livre, que la part faite aux auteurs. J'attends l'essayiste qui s'attachera à juger l'œuvre de Rachilde sans qu'on perçoive à un bruit de pattes, de pattes, qu'il en a appelé aux souris. J'attends le chroniqueur qui aura à cœur de juger l'œuvre d'Edmond et Jules de Goncourt sans qu'on reconnaissance au bouquet du blanc de blanc que nous voici chez Drouant.

Avec M. Robert Borel-Rosny, le décor, du moins, change-t-il :

Il se pourrait que, bientôt, peut-être l'hiver prochain, l'hôtel du boulevard Montmorency où vécurent les frères Goncourt, devînt le siège de l'Académie Goncourt. Et l'on dit aussi que son Président actuel, J.-H. Rosny aîné, y habiterait.

L'Académie Goncourt chez elle, comment cela? Le collaborateur du *Journal de la Femme* rappelle que la Ville de Paris, sur la proposition d'Edouard Renard, a racheté l'hôtel, le « Grenier » d'Auteuil, — les collections, l'immeuble d'Edmond de Goncourt ayant été vendus après la mort de ce dernier pour fonder l'Académie des Dix.

Il appartenait à la Ville de compléter son beau geste en offrant un abri définitif et officiel, disons un siège social, à l'Académie errante. Nous croyons savoir que ce sera chose faite d'ici peu, grâce à la bienveillance du Conseil Municipal, du Préfet actuel, M. Villey, et de M. Darras, Directeur des Beaux-Arts. Tout dernièrement MM. Darras et J.-H. Rosny aîné visitèrent longuement la maison du boulevard Montmorency pour se rendre compte des dispositions et des arrangements nécessaires.

Résurrection du « Grenier », qui ne provoquera pas pour cela la disparition des déjeuners dont la place Gaillon est le centre. Car ce serait aller contre la volonté d'Edmond de Goncourt, qui a voulu que l'Académie fût

une réunion vivante, à la manière des réunions du fameux restaurant Magny dont il est si souvent question dans le « Journal ».

Mais nul doute qu'à l'issue de sa victoire le lauréat n'ait accès à la villa d'Auteuil.

Etre admis au « Grenier » était un privilège et devenir un familier était une faveur tout-à-fait exceptionnelle. Aussi cela classait-il les hommes de lettres et leur donnait-il un certain prestige.

Le lauréat sera donc deux fois classé, à qui le prix Goncourt ouvrira les portes du « Grenier ».

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Reprise d'*Ariane*, drame lyrique de Catulle Mendès, musique de Massenet. — Opéra-Comique, reprise de *Un Enlèvement au Sérail*, de Mozart. — Concert de la Société d'Etudes Mozartiennes. — Mort de Ch.-M. Widor et de Francis Touche.

On attendait avec impatience la réouverture de l'Opéra. L'événement n'a point causé de déception : la salle, le foyer,

la rotonde, rajeunis, restaurés avec goût, apparus dans leur fraîcheur première, montrent, maintenant qu'ils sont débarrassés de l'enduit déposé sur les peintures par la fumée des lustres à gaz de 1875, la volonté de magnificence qui a guidé l'architecte Charles Garnier; mais c'est de l'autre côté de la fosse d'orchestre qu'il faut chercher les perfectionnements de l'installation nouvelle. Cette fosse elle-même a été baissée et élargie. On a supprimé, pour donner plus de place aux musiciens, le « petit rang » des fauteuils d'orchestre, cher aux abonnés « des trois jours ». On a disposé des gradins où s'étagent, sous la baguette du chef, les instrumentistes. Les ouvrages de Wagner bénéficieront certainement de ces changements. Les voix franchiront plus aisément l'écran sonore de la masse orchestrale. Mais je ne sais si Rossini, Mozart, Gluck et Rameau tireront un égal profit de cet enfoncement de l'orchestre. L'idéal eût été sans doute que le plancher de la fosse fût mobile et pût à volonté monter ou descendre selon les œuvres jouées. Enfin, sur la scène, c'est vraiment un théâtre neuf, avec un « panorama » dont toute la presse a donné la description, et qui permet toutes les combinaisons les plus heureuses de plein air en laissant pour chacune d'elles l'illusion d'un espace infini aussi bien en hauteur qu'en profondeur. Plus de « bandes d'air », maudites de tous les décorateurs, plus de ces ramures de feuillages n'ayant d'autre objet que de masquer des herses, mais un éclairage indirect, des projections sur une surface lisse, enfin la perfection des moyens mis à la disposition du metteur en scène.

Il semble que la composition des programmes, tant pour le gala de réouverture que pour le premier spectacle normal donné à l'abonnement, ait été dictée par le seul souci de mettre en valeur ces perfectionnements de la machinerie. Le premier acte de *Lohengrin* (qui n'est pas le meilleur), un acte d'*Ariane*, et puis — heureusement — l'adorable *Suite de Danses*, dans un décor de Pruna qui est une manière de chef-d'œuvre se prêtant à l'infinie variété des jeux de la lumière et de l'ombre, furent offerts au Président de la République et aux invités des Beaux-Arts le premier soir. Les abonnés eurent, trois jours plus tard, **Ariane** de Massenet.

Le drame lyrique de Mendès et Massenet fut créé en 1906, et déjà un décor fit son succès : une galère tout entière, avec ses rameurs, sa voile, ses passagers — Thésée, Ariane, Phèdre, illustre équipage — apparut sur une mer céruléenne que troubla bientôt un orage. Et soixante fois en moins de deux ans le public enthousiaste vint admirer cette navigation immobile d'un vaisseau dans la tempête. Le panorama permet aujourd'hui de rendre l'orage et la tempête avec plus de fidélité. Il ne donne point à la nef ces mouvements furieux qui lui seraient imprimés par les éléments si elle voguait vraiment sur les flots. Mais il faut que les chanteurs conservent l'équilibre de leur corps et de leur voix. La nef demeure donc ferme autant qu'un roc battu par les vagues, et Ariane et Thésée, et Phèdre et Pirithoüs chantent au milieu des accalmies ménagées par le vent avec la complicité du compositeur pour que ne se perde aucune note... Ces invraisemblances ne seraient rien si la musique était quelque chose. Mais elle est médiocre cette partition, et l'une des moins bonnes de Massenet. Certes il y a bien, de ci, de là, quelques pages qui ne semblent pas trop conventionnelles : l'émouvant appel de Phèdre au début, le chœur — au début également — des vierges et des jeunes guerriers, l'invocation à Cypris, un passage de la scène des Enfers, mais le reste...

L'interprétation fait tout le prix de ce spectacle. Elle est vraiment de premier ordre : Mme Germaine Lubin dans Ariane et Mme Marisa Ferrer dans Phèdre sont admirables; leurs voix, leur jeu, leurs attitudes, méritent les louanges les plus vives. M. Georges Thill et M. Martial Singher, dans Thésée et Pirithoüs, sont dignes de leurs partenaires. Mmes Lapeyrette et Renée Mahé, MM. Clavère et Cambon tiennent les autres rôles de manière à faire regretter qu'ils ne soient pas meilleurs. Quant au ballet où les Grâces triomphent des Furies — et Mlles Chauviré, Darsonval et Kergrist semblent, pour parler comme Mendès, les trois Charites en personne — il est un des moments les plus agréables du spectacle. M. Paul Paray conduit brillamment l'ouvrage et lui donne tout l'éclat qui peut lui être donné; il ne peut faire que la musique soit d'inspiration moins banale et moins pauvre.

§

Contraste : **L'Enlèvement au Sérail** à l'Opéra-Comique est un pur enchantement. Autant la musique d'*Ariane* paraît vieillie, autant celle de *L'Enlèvement,* pourtant archi-connue, garde de jeunesse et de fraîcheur. Et là aussi l'interprétation est de premier ordre, avec Mme Ritter Ciampi dans le rôle de Constance, avec Mme Lotte Schoene exquise en Blonde rue Favart comme elle était délicieuse en Marcelline aux Champs-Elysées, avec M. Jouatte, parfait de même, lui aussi, en Belmont comme il l'était en Florestan, M. Charles Friant qui est un excellent Pedrille et M. Félix Vieulle non moins brillant en Osmin... Et puis M. Reynaldo Hahn conduit l'orchestre avec le sens mozartien le plus juste et le goût le plus raffiné. Les décors de M. Claude Dauphin ravissent les regards. Il faut bénir le sort heureux qui a ramené dans un cadre mieux fait à sa mesure le *komisches Singspiel* de Mozart en le remettant au répertoire de l'Opéra-Comique. Espérons que ces échanges se continueront et nous permettront d'applaudir *Le Roi d'Ys* à l'Opéra. A quel merveilleux usage des perfectionnements scéniques se prêterait l'ouvrage de Lalo, dont on eût bien préféré la reprise à celle de la triste *Ariane!...*

§

Cette *Grand'Messe en ut mineur* pour quatre voix, deux violons, deux altos, deux hautbois, trois trompes, quatre trompettes, timbales, basse et orgue, et qui porte le n° 139 du catalogue de Koechel, Mozart l'écrivit entre décembre 1771 et février 1772. Il avait alors seize ans, et on y sent bien l'influence de son premier séjour en Italie; on y voit le fruit des leçons du P. Martini. Comme le dit très bien M. de Saint-Foix dans l'admirable *Wolfgang-Amédée Mozart* qu'il vient de réimprimer et compléter, et qui, à son achèvement, sera le plus beau monument élevé à la gloire du maître de Salzbourg, tout l'ensemble de cette messe a quelque chose de fort et de grand comme si Mozart avait voulu y concentrer toute son invention et toute sa science du moment. Le *Credo,* remarque-t-il, parfois presque puéril, est

soudain mêlé d'éclairs magnifiques, comme le prélude instrumental du *Crucifixus,* comme le noble chant qui précède la fugue finale. On s'étonne une fois de plus devant un ouvrage de cette qualité et de cette dimension, de la précoce maturité du génie chez Mozart. Il y a là quelque chose de si miraculeux que l'admiration pour l'œuvre s'en trouve encore accrue. Mais, fait extraordinaire, ce chef-d'œuvre n'avait probablement jamais été joué depuis que Mozart le donna lui-même. Les parties n'étaient même pas copiées, et sans l'initiative de la **Société d'Etudes mozartiennes,** il aurait encore attendu Dieu sait quels jours plus heureux pour revenir à la lumière... Quelles grâces nouvelles ne devons-nous pas rendre à Mme Octave Homberg et à M. Félix Raugel?

Le *Graduel pour la Fête de la Vierge Marie,* pour chœur et orchestre (qui était la seconde nouveauté offerte au dernier concert de la Société), est daté de Salzbourg 9 septembre 1777. C'est une prière jaillie dans un moment de ferveur, avant le départ de Mozart pour Mannheim et Paris. Les paroles elles-mêmes, il les compose, et elles sont toutes pleines de cette chaleur qui anime aussi sa musique; mais malgré cet élan, malgré cette impétuosité, l'ouvrage est d'une simplicité délicieuse, l'accompagnement d'orchestre demeure d'une discrétion charmante. Chaque voix est traitée de manière qu'elle garde son caractère propre, et du morceau tout entier s'exhale une sorte de tendresse inspirée qui lui donne un inestimable prix.

Le *Dixit* et le *Magnificat en ut,* dont nous eûmes aussi la première audition, sont de juillet 1774 et ont été écrits à Salzbourg. Ces deux psaumes, début et commencement des vêpres, sont traités par Mozart d'une manière également grave, recueillie, encore que ce soit pour le *Magnificat* que l'auteur ait, comme il convient, réservé toutes ses ressources. M. de Saint-Foix remarque que dans ses deux psaumes, Mozart veut manifestement composer des chants d'église et que les imitations des voix y ont un caractère noble et fort qui en fait mieux ressortir l'élégante beauté.

Le concert était complété par le duo *Sub tuum praesidium* et par l'*Ave verum,* un des sommets de la musique religieuse mozartienne qui souleva tant d'enthousiaste émoi qu'il fallut

le reprendre. L'interprétation de ce concert fut d'ailleurs magnifique et digne en tous points du maître de Salzbourg. Mme Erika Rokyta, venue de Vienne, et qui, depuis l'an dernier nous avait laissé d'inoubliables souvenirs, acquit de nouveaux titres à notre admiration reconnaissante. Elle est une incomparable interprète de Mozart. Mme Lina Falk, dont la belle voix d'alto est si émouvante et si noble, M. Cathelat, ténor dont le talent et le goût vont de pair, et puis les chœurs et l'orchestre de M. Félix Raugel, chef qui semble visité par l'esprit mozartien, traducteur plein de zèle et de ferveur et qui réussit chaque fois davantage à nous ouvrir le séjour mystérieux des bienheureux, où il n'est, hélas! permis de demeurer que tant qu'il nous tient sous le charme, et puis encore Mme Octave Homberg, qui sait allier dans ses notices l'érudition la plus sûre et la grâce la meilleure, et qui, sans faiblir, assume la si lourde charge de tout prévoir, de tout organiser et de tout réussir.

§

Cet article était déjà composé quand on apprit à quelques jours d'intervalle la mort de **Francis Touche** et de **Charles-Marie Widor.** Le grand organiste, le compositeur de la *Symphonie Antique*, de la *Korrigane*, des *Pêcheurs de Saint-Jean* avait conservé dans l'extrême vieillesse une vivacité d'esprit et de corps qui lui fit garder l'orgue de Saint-Sulpice jusqu'à ces dernières années. Francis Touche, lui, fut, au sens le plus noble du mot, un vulgarisateur. Il s'était, à la tête de son orchestre, donné pour tâche de faire connaître et aimer la bonne musique. Le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts et le violoncelliste des anciens Concerts Rouges ont été l'un et l'autre, et chacun selon ses moyens, de parfaits serviteurs de leur art.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Artistes Indépendants. — Art et Technique de la Gravure. — Mémento.

En visitant ce **Salon des Indépendants,** si semblable aux précédents malgré le changement de local, nous pensions que

ce beau titre « d'indépendants » faisait aujourd'hui un singulier effet d'antiphrase... Indépendants de quoi? Tous les courants, toutes les modes, tous les poncifs trouvent ici leur asile. On y rencontre, dans une médiocrité qui n'est pas souvent dorée, les procédés habituels du Salon d'Automne, la fadeur, l'absence d'inspiration et de vie de celui des Artistes français, le tout relevé par quelques piments issus d'expositions d'avant-garde. Les excentricités y sont pénibles et l'honnêteté lugubre. Il n'est pas une des multiples tendances des peintres contemporains dont nous ne puissions voir ici, en répliques plus ou moins grossières, un incertain reflet.

On voudrait découvrir un jeune qui parlât un langage clair et inspiré, qui apportât les dons d'une personnalité, sinon éclatante, du moins sincère et probe. Mais ce sont encore les anciens, les rares anciens fidèles à leur vieux Salon des Indépendants, qui sauvent la mise. On est heureux de rencontrer dans ce désespérant entassement de tableaux quelques toiles que nous jugerions peut-être ailleurs avec quelque sévérité, mais qui font ici figure de chefs-d'œuvre. Nous noterons les envois de Vlaminck, de Camoin, de Guérin, de Waroquier, de Manguin, de Marquet. La marine d'Antral est une de ses meilleures. Zendel expose des paysages très sensibles. *Le musicien blessé* de Poncelet est un des plus intéressants envois du Salon. C'est une toile admirablement rythmée emplie d'une poésie sombre et douloureuse... La poésie! On peut parcourir des salles et des salles, sans en percevoir le moindre accent. On excuserait l'ignorance et la maladresse si l'on distinguait parfois une trace d'émotion. Mogniat-Duclos possède à coup sûr ce don, mais ces personnages restent bien frustes.

Courmes, qui avait présenté au Salon des Jeunes Artistes un Saint Sébastien vu de dos, en présente un autre vu de face. C'est le gros succès de scandale du Salon. La puérilité de ce genre de profanation déconcerte. Il est facile d'émouvoir les badauds par de tels procédés, même en peignant médiocrement; on s'étonne davantage que ces calembredaines aient pu retenir l'attention de quelques amateurs éclairés.

J'ai beaucoup aimé le *Toréador* de Caillard, traité avec éclat et distinction. Chapelain-Midy est un danger public :

la richesse de son métier est telle que tout paraît plat et pauvre à ses côtés. On s'arrêtera avec plaisir devant la nature-morte de Toublanc, qui a osé jouer avec des couleurs vivement contrastées, devant les toiles infiniment séduisantes de Francis Smith, devant les élégants paysages parisiens de Constant Le Breton, et la noble peinture de Pino della Selva. On passera de l'hallucinante composition d'André Foy à l'enchantement des fleurs de Savreux, des turbulences et virulences de Desnoyers aux sobres accords de Gromaire. Nous devons noter encore Pacouil toujours en progrès, Aujame dont le lyrisme inquiet ne semble pas encore s'exprimer avec sûreté, Bezombes d'une remarquable habileté.

Les quelques toiles que je viens de citer sont noyées dans un magma de peintures d'où émane une tristesse pesante. Pourquoi tant de gens peignent-ils, puisque l'on voit si rarement s'exprimer la joie de peindre?... Des procédés mécaniques viennent s'interposer entre le métier de l'artiste, si pauvre soit-il, et son élan créateur. Les rares envois qui échappent à cette torpeur sont d'un éclat faux et le plus souvent trivial. Les « peintres du dimanche », nombreux à ce Salon, ne paraissent pas destinés plus que les autres à s'évader dans le domaine de la fantaisie et de la fraîcheur d'invention. Quelques-uns, comme Rupalley, possèdent bien une certaine saveur spontanée, lorsqu'ils ne cherchent pas à emprunter une manière de peindre, mais on ne retrouve plus guère aujourd'hui ce charme qui animait les peintures naïves d'autrefois. Dès qu'un homme commence à tenir des pinceaux, on voit sourdre la prétention.

§

Attristé par la vue de tant de peintures où se manifestent la vulgarité et l'incohérence, on est satisfait de voir d'autre part à quel niveau se maintient ou se hausse la gravure d'aujourd'hui. Je sais bien que je compare l'incomparable. Le Salon des Indépendants est pratiquement ouvert à tous, — et le meilleur n'aime point le voisinage du pire, — tandis que les manifestations de gravures dont je parle : *les peintres-graveurs* français à la Bibliothèque Nationale, **Art et Technique de la Gravure** à la Galerie de Paris, ont fait

l'objet d'un choix relativement sévère. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que l'état de la gravure française est florissant. La rigueur de la technique impose de salutaires contraintes. L'artiste aux prises avec la planche à graver se trouve maintenu par des disciplines traditionnelles que ne connaissent point ceux qui écrasent sur leur palette toute la gamme des tubes de couleur. Est-ce la raison pour laquelle nous voyons dans ces importantes expositions consacrées à la gravure — où nous retrouvons d'ailleurs presque les mêmes noms — un si grand nombre de maîtres honorables et quelques-uns du plus magnifique talent?

Nous tenons en particulière estime l'art de Luc-Albert Moreau. C'est le seul artiste qui ait su traduire la guerre avec des accents dignes sans forcer le ton et sans l'abaisser, sans grandiloquence et sans vulgarité, avec un sens « réaliste » qui n'exclut pas celui de l'épopée et de la grandeur tragique. Nul plus que lui n'était qualifié pour illustrer le *Chant funèbre pour les morts de Verdun* pour lequel il a composé des lithographies où les qualités de l'inspiration forment un parfait accord avec celles de la technique. Je ne crois pas que la guerre de 1914 ait trouvé jusqu'ici un artiste qui ait su la dépeindre avec cette ferveur émouvante... C'est L.-A. Moreau qui a composé d'autre part pour le catalogue de l'exposition des peintres-graveurs un très intéressant portrait de Segonzac.

Laboureur reste égal à lui-même : c'est-à-dire que son burin méticuleux et précis, soucieux du détail pittoresque jusqu'à l'humour, lui permet de composer des ensembles d'une harmonie limpide et juste. A côté de ses vues de Venise, Waroquier expose deux magnifiques dessins qui nous font espérer que l'artiste consentira un jour à en présenter un ensemble au public.

Frélaut est un des graveurs paysagistes les plus sensibles et les plus habiles que nous connaissions; la science du blanc et du noir s'est rarement exercée avec cette acuité dans la traduction des valeurs colorées. Immédiatement à ses côtés, nous placerons les deux jeunes graveurs Jacquemin et Soulas. D'où tiennent-ils leur secret? La nature sous ses aspects les plus austères et les plus nobles, semble toujours renouveler

leur inspiration. Ils travaillent avec honnêteté, sans recherches compliquées, avec une parfaite simplicité, et ils gravent ces planches admirables où le paysage le plus dépouillé, le plus ingrat, le plus insignifiant d'apparence, se recompose à nos yeux pour vivre avec une émouvante grandeur. Nous citerons par exemple cette petite eau-forte de Jacquemin intitulée *Les trois nuages*, où la ligne d'horizon est placée à deux centimètres à peine du bas de la gravure; mais, dans ces deux centimètres, l'auteur a su inclure toute l'infinie nostalgie des larges paysages de plaine. Jacquemin est lorrain, du pays de Claude et de Callot.

Le noble talent de Dauchez, chantre inspiré de la lande bretonne, sait unir la douceur et la fermeté, dans ses transcriptions sensibles et riches de splendeur décorative. Nous trouvons une singulière harmonie de rythmes linéaires et un métier assuré dans les compositions élégantes et vigoureuses de Guastalla, dans celles, plus souples, de Cochet et d'Alix. Nous retrouvons la même sûreté de main dans l'œuvre de Cournault, dont les déformations accusent une sorte de sensualité curieusement expressive. Nous avons déjà dit à propos d'une récente exposition ce que nous pensions de Hecht, de cette finesse et de cette géométrie qui habitent son esprit. Il n'est pas très éloigné des surréalistes, qui trouvent dans la gravure un frein à leurs délires : Vieillard est un graveur magnifique; l'acuité de son trait lui permet d'exprimer ses hantises, au moyen de nobles constructions architecturales, avec une force peu commune. A ses côtés, nous rencontrons Nina Negri et Lecoq-Vallon dont l'esprit d'invention se déploie dans la fantastique vision de leurs songes tragiques.

A l'opposé, proches de l'art d'imitation, mais sans tricherie comme sans faiblesse, nous apprécions l'art précis de Webster, de Herscher, l'élégance de Brenson, la virtuosité lumineuse de Hasegawa, le frémissement végétal de Beurdeley, le charme discret des intérieurs de Cami. L'habileté d'Ouvré, cet admirable portraitiste, n'est plus à dire, non plus que celle de Carlègle qui sait être le plus délicat des ornemanistes en restant proche de la vie. Nous devons signaler aussi les bois d'une composition solide, très ornementaux eux

aussi, de Feildel, ceux de Boullaire, d'un esprit juste et d'une saveur pittoresque. Et nous nous arrêterons devant l'envoi de Jean Bernard. L'artiste a comencé cet *Evangile selon saint Jean* qu'il expose aujourd'hui vers sa vingtième année. Nous croyons qu'il approche de la trentaine. Avec un soin, une conscience artisanale et un esprit de foi dont nous connaissons peu d'exemples il a composé cet ouvrage, comme le compagnon d'autrefois composait son chef-d'œuvre. Le choix de la typographie, l'ordonnance de l'image, la fabrication de la couleur et du papier, l'ont conduit à un ensemble où nous chercherions en vain la moindre faute. Pour nuancer certaines de ses gravures sur bois en couleur, l'artiste a voulu employer jusqu'à quarante-deux planches. Ceci n'est, certes! pas suffisant pour faire une œuvre d'art. Aussi dirons-nous de l'ouvrage que Jean Bernard vient de terminer qu'il nous paraît digne du sujet qui l'a inspiré.

Je constate qu'à propos des peintures des *Indépendants* les mots « faciles », « incertains », « prétentieux », « incohérents » revenaient sous ma plume. Ici, en parlant de la gravure, je me trouve au contraire amené à parler à tout instant d'honnêteté, de rigueur, d'ordre et de conscience professionnelle. Les graveurs jouent le jeu et restent d'accord avec les règles. N'est-ce pas une indication précieuse? N'est-ce pas une raison d'espérer?

Mémento. — Jacques Vallery-Radot (Galerie Castel) expose un ensemble de peintures où se manifeste un lyrisme conduit par des dons exceptionnels. Qu'il s'intéresse au mouvement du port de Toulon, au charme d'une vieille demeure provinciale ou à un portrait féminin, il témoigne de son joyeux amour de la couleur. L'œuvre gagnerait encore si la composition était plus recherchée et le dessin plus ferme.

Au dernier groupe des « Artistes de ce temps », nous trouverons de solides peintures de Capon, de poétiques compositions de Gimmi, d'agréables toiles de Texier et de Barat-Levraut. Les bouquets d'Andrée Joubert éclatent comme des feux d'artifice et nuisent un peu au charme discret de ses paysages provençaux. Bachelet semble plus à l'aise lorsqu'il se laisse aller à sa séduisante fantaisie que dans le portrait officiel. Dans l'art décoratif nous remarquons particulièrement les émaux de Serrières, de couleurs vives et

harmonieuses, les belles verreries anthropomorphes de Navarre, et les appareils d'éclairage de Perzel, logiques et d'une grande pureté de forme.

Suzanne Duchamp (Galerie Zak) expose des paysages, des fleurs, des marines dont le graphisme intelligent lui est très personnel. Nous goûtons en particulier ses aquarelles.

Nous voyons avec sympathie les artistes se grouper sur le plan régional. Une exposition « La Haute-Marne » (Galerie Attica) due à l'initiative de Louis de Mandat-Grancey, lui-même peintre de talent, réunit une centaine d'œuvres estimables, souvent inspirées par le pays de leurs auteurs.

Henriette Le Grix (Galerie Marseille) nous paraît être l'une des « femmes-artistes » (puisque ce terme est à la mode) les plus douées de notre temps. Il y a dans ses paysages et dans ses fleurs une sensibilité très vive et une rare délicatesse dans le choix des tons. L'écriture, juste et incisive, n'exprime rien de superflu. Un charme discret enveloppe ces toiles dont chacune porte les marques de l'inspiration et du goût.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

PUBLICATIONS D'ART

René X. Prinet : *Initiation à la peinture*, R. Ducher. — Jean Charbonneaux : *Les terres cuites grecques*, Louis Reynaud. — André Vigneau : *Encyclopédie photographique de l'art*, Editions « Tel ». — Marcel Natkin : *L'art de voir en photographie*, Ed. Tiranty. — Jean Roubier : *Images de Bruges*. Encyclopédie Alpina. — Luc Dietrich : *Terre*, Denoël et Steele. — Gisèle Freund : *La Photographie en France au dix-neuvième siècle*. La Maison des Amis du Livre. — Agnès Humbert : *Louis David peintre et conventionnel*. Editions sociales internationales. — Emile Baumann : *La Vie terrible d'Henry de Groux*, Grasset. — Raymond Cogniat : *La vie ardente de Paul Gauguin*. Gazette des Beaux-Arts. — Mémento.

Le succès de cette collection d'**Initiations** est la preuve de son utilité. Après *la Peinture*, de M. René X. Prinet, paraîtront la Sculpture, l'Architecture et la Gravure; c'est plus qu'il n'en faut pour réjouir maints apprentis et satisfaire le romancier, lauréat d'un prix de fin d'année qui, ambitieux de critiquer, demandait à ses amis de lui révéler l'évolution de la peinture et la terminologie de sa technique. C'était à l'époque de la folle inflation picturale de 1925-1928, alors que peintres et marchands s'exténuaient à satisfaire la fringale de couleurs commune à tant de Français.

Il y a deux parties dans ce livre d'initiation : l'une, de notions essentielles; l'autre, consacrée aux grandes écoles

de la peinture. Si la première est l'œuvre d'un peintre honnête qui définit ce qu'il connaît bien : couleurs, ton local, valeurs, sacrifices, fini, imitation, objectivité, sujet, laideur, style... la deuxième partie, d'un homme indécis, en ses préférences, ou trop bien élevé pour prendre parti vis-à-vis de ses contemporains, est au moins incohérente. Elle est peut-être suffisante et même utile à l'aspirant critique, en un temps où la publicité rédactionnelle des journaux quotidiens exige moins de foi que d'indulgence. Elle n'est pas tout à fait conforme à la vérité historique. Ce n'est, il est vrai, pas la première fois que les historiens d'art les plus avertis perdent tout sens critique lorsque, n'ayant plus à définir la personnalité des génies classés, ils n'arrivent pas à créer une hiérarchie entre les contemporains, débiles vulgarisateurs des maîtres, et les peintres originaux. Mais rien ne prouve qu'un initiateur tel que M. René X. Prinet n'ait pas éprouvé le besoin de tromper le quotidien de la vie en s'offrant le délassement d'un peu d'humour, tel Guillaume Apollinaire, autrefois, dans sa critique d'art de *l'Intransigeant*. Comment expliquer autrement, d'une part les justes opinions sur Ver Meer et Manet, Corot et Van Gogh ou la confrontation d'un Titien et d'un Cabanel, le voluptueux et le cochon, ou encore la sévère exécution de l'académisme... et d'autre part, l'éloge des tristes manœuvres des salons, amuseurs d'un public qui ne cherche en eux que le reflet de sa propre indigence. Non, bien que l'affirme M. Prinet, amusant pince-sans-rire, Brangwin ne rappelle jamais Delacroix, Daumier n'est pas un « humoriste », ni un « caricaturiste avant tout », Maxence, Baignières, Etcheverry ne font pas « honneur à l'art de notre temps ». Non, « le suave Henner, par sa manière très personnelle de glorifier le nu féminin » n'est pas « celui de tous les peintres du XIXe siècle qui s'est montré le plus poète ». Non, Besnard n'eut jamais une « forte personnalité », ni Roll, « une fougue analogue à celle de Géricault ». Mais tant mieux pour le troupier français, si le bon Regamey « sut élever sa silhouette à la hauteur d'un héros ».

M. Jean Charbonneaux, conservateur au musée du Louvre, initiateur lui aussi, s'est livré à la joie de révéler un des aspects les plus séduisants de la sculpture grecque, **les terres**

cuites. Considérées comme une expression d'art populaire, elles sont, d'ordinaire, reléguées dans les vitrines des musées, et connues seulement des spécialistes, bien que nous ayons été saoulé jusqu'à la nausée par les moulages des colporteurs, molles Tanagras polies, patinées et promues à la qualité de bibelots modernes. Bibelots des demeures et des sanctuaires, les terres cuites, Tanagras comprises, le furent dès la plus haute antiquité grâce aux coroplathes ou modeleurs de poupées. Elles étaient le témoignage de leur imagination : image de la vie, offrandes aux dieux substituées aux victimes réelles dans les tombes. Un même moule fournissait une infinité de modèles, grâce à l'intervention de l'artiste dans la terre molle avant la cuisson. Rares ou banales, élégantes ou grossières, œuvres d'un maître pour lequel « l'art est le contraire de l'habitude » ou besognes de fabricants soumis au réalisme le moins évocateur, les terres cuites grecques constituent, par leur qualité artistique ou simplement par leur intérêt ethnographique, une part émouvante de l'héritage hellénistique, parallèle à la grande sculpture. Tout archéologue averti aurait pu montrer, comme M. Charbonneaux, le développement de l'œuvre autonome des artisans de la terre cuite au cours des cinq grandes époques (de l'an 2000 au début de l'ère nouvelle) : stylisation géométrique des idoles mycéniennes; gracieuses Corés de Cyrène; poupées nues du ve siècle, annonciatrices des beautés du Parthénon; pudiques Tanagras; effigies naturalistes ou parodiques des derniers siècles (av. J.-C.) etc... C'eût été le travail d'un bon élève de l'école du Louvre, mais, nul mieux que M. Jean Charbonneaux ne sait se libérer de ses fiches et oublier des controverses techniques pour replacer dans la vie, et dans leur atmosphère natale ces figurines, et recomposer ainsi une image de l'antiquité grecque en quelques aspects familiers. Par souci de précision, cent reproductions des terres cuites, les plus évocatrices ont été jointes au texte. Ces cent photographies ne sont pas les documents habituels puisqu'elles sont dues à Sougez. Elles sont le résultat de la complicité d'un artiste qui, lui aussi, sait évoquer en trouvant, dans sa technique, les valeurs exactes qui correspondent aux justes mots de l'écrivain et l'angle sous lequel le sculpteur eût

aimé à retrouver les plans, le mouvement de son œuvre, et jusqu'à la définition de la matière employée.

Cette collaboration de l'écrivain et du photographe s'impose de plus en plus. Une **Encyclopédie photographique de l'art,** en son tome I (avec cinq cents photos de sculptures d'Egypte et de Mésopotamie) est le début d'un véritable musée, accessible à tout instant, des œuvres d'art éparses dans le monde. Encyclopédie considérable constituée par des reproductions, des explications d'ordre historique et technique, véritable état civil de chaque œuvre, complété par une leçon générale d'esthétique et d'art pratique de M. Ozenfant. Les reproductions photographiques sont de M. André Vigneau qui, lui aussi, artiste et subtil technicien, réagit devant l'œuvre qu'il doit révéler parce qu'il en connaît le sens profond. **L'Art de voir en photographie,** nul ne l'a plus clairement suggéré que M. Marcel Natkin. Par son texte et par des exemples, il explique les lois de la composition, de la lumière, du relief et du mouvement pour arriver à la personnalité, privilège exceptionnel et fugitif du photographe. Car, en s'adjoignant la machine, l'opérateur ne transpose pas selon son tempérament, qu'il le veuille ou non. Il n'impose pas, comme l'artiste, la tyrannie de ses sensations, mais une documentation *choisie,* propre à créer l'état réceptif favorable, à fournir l'essentiel qui, de prime abord, dans la réalité n'est pas toujours évident : dans un reportage, le fait saillant; dans un objet la qualité de la matière; le permanent dans un visage. Mais, s'il arrive à créer le choc évocateur, il prouve son pouvoir *d'expression* et c'est sa revanche sur le scepticisme de Daumier qui disait : « La photographie imite tout et n'exprime rien. »

Les images des photographes qui ont su voir se multiplient chaque jour. Un reporter, Jean Roubier, qui pousse la modestie jusqu'à ne vouloir être que cela, même lorsqu'il évoque chaque semaine, avec tant de sensibilité, les êtres et les choses dans *Toute l'Edition,* a réussi, après beaucoup d'autres, à montrer une **Bruges** à la fois morte et frénétique, aristocratique et peuple, dont la vision lui appartient dorénavant en propre. Un écrivain, auteur du *Bonheur des Tristes,* Luc Dietrich, qui est aussi pour son plaisir un photographe, le

photographe qui sait exiger, avec une singulière autorité, de l'objectif et de la pellicule, ce dont il a besoin, prolonge les courts poème en prose de son dernier livre **Terre** par des photographies d'allure monumentale. La roue boueuse d'un char de ferme, le grand arbre à contre-jour, le plus humain des verrats, les roses d'août, ou la famille des poulains font mieux qu'illustrer le texte. Prose et photographies organisent le jeu alterné qui suggère puis fait ouvrir les yeux « à les faire craquer pour accomplir le tour du ciel » et de la ferme.

Il n'est pas étonnant que la photographie, ce vice unanime, suscite toute une littérature. **La Photographie en France au XIXe siècle,** de Gisèle Freund, n'a rien des traités habituels. Si ce livre contient maints rappels des origines et de l'évolution des procédés, il est surtout un essai d'esthétique et de sociologie qui met en lumière les relations existant entre les formes artistiques d'une époque et ses conditions sociales. Et cette histoire est, à vrai dire, tout autant celle de la société bourgeoise entre 1839 et 1870 que l'histoire de la photographie. Pour l'auteur, la photographie décline depuis 1870. Jusqu'à cette date, le maximum de fidélité de l'état brut est, pour le photographe, un maximum d'excellence. Il ne tarde pas à se lasser de ses propres conquêtes, de la perfection de son outil, du pouvoir illimité que lui donnera un métier dont il s'est rendu maître. Il s'avoue excédé des progrès obtenus à un rythme si rapide. Au nom de son orgueil créateur, des sacrifices nécessaires à l'expression de la nature, il impose à la photographie un contrôle ou même une intervention manuelle (la retouche, les papiers à dépouillement) qui doivent lui communiquer certains aspects d'une reproduction de tableau. Mais Gisèle Freund s'arrête avant de montrer que le photographe d'aujourd'hui, s'il n'ose avouer que l'invention de la photographie coïncide avec la révélation qu'il eut récemment de ses possibilités, entend lui rendre, avec sa destination originelle, son implacable objectivité.

Dans le même esprit que Gisèle Freund, Agnès Humbert consacre une importante monographie à **Louis David** peintre et conventionnel, une des plus vivantes qui aient été écrites, une des plus propres à rectifier les extravagances des critiques, des romanciers ou des historiens trop légers, à la

Cantinelli. Ce livre est un essai de critique marxiste et cette application, à l'histoire de l'art, de la méthode du matérialisme historique est une telle réussite qu'il faut souhaiter une suite à cette honnête résurrection du plus français des peintres dans son style « fiévreux et glacé ». Les faits s'enchaînent et leur influence sur la création d'une œuvre et l'évolution d'un esprit devient étonnamment lumineuse. Tous les commentaires lyriques habituels apparaissent néfastes, aussi grotesques que les digressions littéraires dans une étude scientifique. « L'écrivain d'art, fait remarquer l'auteur, aurait beaucoup à gagner à imiter le biologiste et sa froide méthode d'interprétation qui consiste à ne jamais s'éloigner du réel vérifiable et du concret ». Il faut avoir le goût tenace du mensonge pour n'être pas frappé par les oscillations de David, dont le génie créateur correspond si bien au point culminant de son utilité sociale. (1790-1795).

La figure d'Henry de Groux est d'un moindre relief, mais M. Emile Baumann témoigne d'une ferveur évangélique pour attendrir ses contemporains par le rappel de **La Vie terrible d'Henry de Groux.** C'est un roman. Il n'est pas « extraordinaire » quoi qu'en pense l'auteur qui a dépensé beaucoup de talent pour ressusciter ce Belge frénétique. Mais, qu'à la faveur de l'évocation des exploits amoureux de l'homme, il veuille présenter l'artiste comme un grand méconnu, c'est vouloir placer au rang des peintres un artiste qui fut, avant tout, un littérateur. Il ne manqua certes pas de tempérament pour transposer les scènes de la vie réelle en visions de cauchemars, mais son romantisme anachronique, sa fureur et sa volonté de grandeur furent trahis par l'insuffisance de ses dons plastiques. La mode fit d'Henry de Groux un maître vers 1890, quelques jours, par la grâce du bon Mirbeau, l'homme des impulsions généreuses. Il fut même un espoir de la peinture, quelques saisons, par la brève adhésion de M. Vollard à l'enthousiasme de « la Plume » et du Boulevard. Les hallucinations de ce mystique délirant méritaient-elles davantage en ces années 1890, 91, 92, si riches de talents originaux à l'état pur? Puvis de Chavannes peignait alors *Inter artes et naturam,* Cézanne son *Gustave Geffroy,* Claude Monet les *Meules,* Toulouse-Lautrec le *Moulin-Rouge,*

Van Gogh *le docteur Gachet,* Renoir ses plus beaux nus. Et Seurat mourait (1891) alors que se révélait le jeune talent de Pierre Bonnard. Que représente *le Christ aux outrages* en face de telles révélations? C'est M. Baumann lui-même qui explique comment la gloire posthume d'Henry de Groux n'est plus qu'une mèche fumeuse et pourquoi ce « peintre » ne peut survivre. « La peinture, écrit M. Baumann, se rabaissait à n'être plus qu'un jeu de sensations colorées... », et, faisant allusion à Cézanne, il s'attriste : « Quel amoindrissement, quelle platitude, quelle soumission d'esclave au motif! » La peinture est heureusement, avant tout, ce jeu de sensations colorées qu'ignora de Groux pour son malheur, et n'est pas qui veut soumis au motif, puisque trois pommes et quelques pins d'Aix assurent pour toujours à Cézanne une place éminente parmi les plus grands peintres de toutes les époques, alors que les visions d'apocalypse du littérateur belge rejoignent le bric-à-brac de son art symbolard, depuis longtemps démodé.

Il y a quelques points de ressemblance entre Henry de Groux et **Paul Gauguin.** Chez l'un et l'autre, même absence de personnalité, de dons plastiques et de simplicité. Ils sont, le premier, un moment de la mode parisienne, le second une vedette infiniment plus résistante du snobisme international, et tous deux réunissent les caractéristiques du faux maître encombrant. A l'occasion d'une récente exposition de Gauguin, Raymond Cogniat écrivit lui aussi une vie, une « vie ardente » du peintre de Tahiti, préfacée par notre subtil historien d'art moderne, Henri Focillon. Raymond Cogniat déclare que « nulle vie, plus que celle de Gauguin, ne se prête au jeu littéraire des évocations romanesques et sentimentales », et, comme il est beaucoup trop ami de la mesure et du bon sens pour surenchérir sur la gent gloussante, de plus en plus entichée du sex-appeal de Gauguin, l'auteur donne à son livre un caractère purement biographique. Ordonné année par année, il est farci de fragments des lettres et de la littérature du peintre, des opinions de ses contemporains, tandis qu'en marge, correspondant à telle période de l'existence de Gauguin, se trouve le signalement d'une œuvre (en la circonstance une œuvre exposée à la galerie « Beaux-

Arts »). Et rien n'est plus neuf, plus vivant que cette intelligente confrontation de l'art et de la vie.

MÉMENTO. — Arthur Burkhard : *Mathias Grünewald.* Harvard University Press. — Hans Haug : *Grünewald.* Braun et C[ie]. — Manuel Devaldès : *Louis Moreau peintre et graveur.* Librairie F. Piton. — Germain Bazin : *Rubens.* Braun et C[ie]. — Louis Piérard : *Van Gogh.* Braun et C[ie].

GEORGE BESSON.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'activité intellectuelle de l'Angleterre d'après l'ancien « Mercure de France » (1672-1778). — Plus qu'à aucune autre époque, la pensée française fut, au XVIII[e] siècle, profondément influencée par la vie intellectuelle de l'Angleterre. Les savants, les hommes de lettres, les philosophes se tenaient informés de ce qui se passait outre-Manche; les mœurs et surtout les institutions de l'Angleterre attiraient et retenaient l'attention des meilleurs esprits. C'est l'époque de l'anglomanie, qui connaîtra sa plus grande vogue pendant le troisième quart du siècle. Ensuite, les sympathies françaises se tourneront vers les colonies qui se rebellent contre le pouvoir royal, et de nombreux volontaires iront se joindre à Washington et lutter pour l'indépendance du pays qui devait devenir les Etats-Unis.

C'est une Américaine justement, Miss Lovering, qui a récemment consacré un volumineux travail aux moyens par lesquels s'est exercée l'influence des idées anglaises en France pendant la centaine d'années qui va de 1672 à 1778; et elle établit que l'intermédiaire principal fut, sous ses titres successifs, le précurseur de notre actuel *Mercure.*

Peut-être aurait-elle pu commencer par la fin l'abondante et minutieuse étude à laquelle elle s'est appliquée, et cette réflexion nous est inspirée par sa conclusion même :

...Il est visible que l'influence de l'activité philosophique, politique et scientifique anglaise a précédé en France celle des lettres anglaises... Et il se pourrait fort bien, en dernière analyse, que la science et la philosophie anglaises aient ouvert le chemin à l'importation des idées et des ouvrages littéraires d'Outre-Manche.

Pourquoi n'avoir pas fait en *première* analyse la preuve que c'est l'intérêt pour la pensée anglaise, pour la mentalité anglaise qui favorisa chez nous la vogue de la littérature et de l'art anglais? Mais laissons là cette critique de la méthode employée par l'auteur et utilisons sa soigneuse documentation, l'énorme amas de matière que ses diligentes recherches ont rassemblé. Ce n'était pas un mince effort que de tenter d'établir cette vue synthétique sur le mouvement de curiosité française qui, pendant le siècle précédant la Révolution, s'est manifesté à l'égard de l'Angleterre, nation ennemie sans doute, mais pays de liberté constitutionnelle et de tolérance religieuse.

A cette époque, en France, les grands esprits sont des revendicateurs, des réformateurs politiques et sociaux, bourrés de cartésianisme, et, par tempérament, plus penseurs qu'artistes, — à l'exception peut-être de Rousseau qui, lui aussi cependant, ratiocinait à ses heures sur la société comme un forcené, et pour la raison contraire qu'il était un autodidacte. C'est pourquoi, dans notre littérature du XVIIIe siècle, il n'est pas une grande voix qui ne soit instruite des affaires de l'Angleterre, plus ou moins enthousiaste à les vanter, plus ou moins désireuse d'opposer ce pays à la France monarchique, et catholique par surcroît.

Les Encyclopédistes sont tous anglicisants. Tous, — et beaucoup d'autres de leurs confrères, — font, volontiers, leur petit tour d'Angleterre, tandis que les Anglais célèbres : Walpole, Bolingbroke, Hume ne répugnent point à venir les retrouver chez Mme de Tencin ou chez Mme Geoffrin. A tout bien considérer, l'Encyclopédie, bréviaire des idées de la Révolution et de la République, ne fut guère qu'une traduction amplifiée et illustrée de la *Cyclopoedia* de l'Ecossais Ephraïm Chambers.

Dans ce puissant mouvement qui soumet les esprits français aux influences d'outre-Manche, le *Mercure* a exercé une action dont le consciencieux travail de Miss Lovering permet de mesurer l'importance. Sa compilation est énorme; elle a relevé, et méthodiquement analysé les articles qui parurent pendant un siècle, en indiquant le nombre de fois où chaque auteur est mentionné. Et l'on a ainsi une sorte de répertoire

de la section des « lettres anglaises » de l'ancien *Mercure.*

Fondé en 1672, le *Mercure* d'alors eut le mérite d'être le premier périodique de genre mixte qui partagea son intérêt, sans parti pris ni prévention, entre tous les sujets d'actualité et les différentes spéculations des penseurs et des savants, et cela n'est pas sans analogie avec la « Revue de la Quinzaine » de l'actuel. Jusqu'au début du XVIIIe siècle, disons jusqu'à la mort de Louis XIV, il se contenta sans doute, sous le signe de la « galanterie », d'amuser le public, en effleurant surtout les sujets à chronique facile et à considérations fantaisistes. Mais déjà, il abordait l'examen de mainte question d'actualité anglaise dont l'intérêt avait passé la mer. Récits d'événements historiques, recettes de pharmacopée empirique y voisinaient avec des annonces de la publication des *Tables Astronomiques* de Halley, des louanges à l'égard de Locke et de son *Entendement Humain,* ou des commentaires sur les *Œuvres mêlées* du duc de Buckingham. Pour complaisants que fussent les rédacteurs de la Revue envers leur public un peu las de raison raisonnante et de classicisme, ils n'en étaient pas moins soucieux de ne réclamer de lui qu'une attention intermittente pour des questions étrangères auxquelles il n'était encore guère préparé.

Mais les temps changent. Voici la Régence, les esprits s'assouplissent, les curiosités s'étendent, avides et inquiètes de connaître plus loin que les traditions, les habitudes, les règles. Les gens lisent de plus en plus. Certes, ils gardent encore la crainte de l'autorité, ils respectent le Roy et la religion, redoutent la censure et vont à confesse. Quelle transformation, cependant, dans les mœurs intellectuelles! On souhaite d'apprendre et de se rendre compte. Adieu la douce et « galante » chronique du premier *Mercure!*

Le *Nouveau Mercure* lui succède, puis le *Mercure,* et enfin, en 1724, le *Mercure de France* fait ses débuts en rénovant complètement les procédés et en révisant les desseins de la publication primitive. Il est plaisant de constater la spontanéité avec laquelle il choisit le rôle grâce auquel il exercera le plus d'influence. Ce que les lecteurs demandent désormais, c'est qu'on les instruise : il va les instruire. Ils réclament ce que, beaucoup plus près de nous, Tourguénief appellera

« meat for men », des « nourritures pour hommes ». Il va leur en fournir. Tout de suite, l'année même où il paraît sous son nouveau titre, il consacre une quinzaine de pages à l'Angleterre, et ce chiffre augmente graduellement pour atteindre quarante pages en 1729 et quatre-vingts en 1755. Ces quantités croîtront encore, jusqu'au moment où, en 1778, le *Mercure* se fondra avec le *Journal Politique* pour adopter exclusivement des préoccupations d'ordre politique.

Dès le début, il initie très vite le public français à la philosophie sensualiste et, au cours d'une série de remarquables articles, il lui fait comprendre Bacon, mieux que ne semble le faire, dans le même temps, Hume lui-même. Simultanément, dans le domaine de la science, il fait connaître chez nous les méthodes anglaises d'inoculation, le traitement chirurgical des maladies, la découverte des bactéries, et des panacées diverses. Mais les préférences des lecteurs penchent vers la littérature et surtout vers ce qui a trait au théâtre. Pourtant, Dieu sait s'ils renâclent à admirer. D'abord, leur goût s'offusque franchement des libertés verbales que la scène anglaise tolère; leur frivolité traditionnelle se refuse à nommer un chat un chat, et ils se rebiffent devant les crudités candides qu'on leur propose. Les traducteurs ont beau adoucir les mots, voiler les images scabreuses et autrement adapter la forme; reste le grief du réalisme des caractères et des situations. Ce reproche est dressé notamment contre Shakespeare. L'émouvante simplicité des pièces du grand Will scandalise les honnêtes gens. L'absence de décorum déroute les esprits habitués à la bienséance de nos grands tragiques. On le taxe d'immoralité, et on lui préfère Ben Jonson, dramaturge plus correct à divers égards, paraît-il, et chez qui on découvre un « génie admirable ».

Puis, tout compte fait, on se rend compte que Shakespeare n'est pas si barbare qu'on le pensait, et, lors de la publication du *Théâtre Anglais* de Laplace, le *Mercure* finit par rallier les lecteurs les plus conservateurs à une juste appréciation des beautés de *Timon* et des *Joyeuses Commères*. Sans doute, lui a-t-il fallu plus de vingt ans pour juger le cas de Shakespeare; mais on peut constater que, pendant cette longue période, aucune critique partiale n'a été insérée. La revue s'est seu-

lement accordé le temps de persuader, évitant de heurter les opinions nationales mal préparées.

La propagande en faveur du théâtre anglais ne reste pas sans effets littéraires pratiques. C'est l'époque où Voltaire et d'autres songent à récrire à leur façon les œuvres de Shakespeare. Mais voilà aussi que paraît, sous le titre de *Nouveau Théâtre François,* une tragédie historique « dont le sujet est le règne de François II à la façon de Shakespeare », ainsi que le *Mercure* annonce cet « ouvrage singulier », ce que notre auteur ne manque pas de signaler, avec raison, car l'événement mérite qu'on lui attribue une importance réelle; ne peut-on pas le considérer comme un phénomène précurseur du romantisme, un symptôme de l'éclosion du genre historico-dramatique?

Outre ses chroniqueurs parisiens, amateurs zélés de littérature anglaise, le *Mercure* avait outre-Manche un correspondant qui l'entretenait de *Lettres Ecrites de Londres sur quelques Illustres Anglois.* Intermittentes ou régulières suivant le hasard de la production ou des succès littéraires, ces missives gratifiaient tout écrivain en vedette d'une critique libérale et pondérée dont la justesse, sous l'angle où nous en jugeons, pourrait encore inspirer plus d'un biographe. Après les auteurs dramatiques, ce furent les poètes qu'elles introduisirent auprès du grand public. Le *Mercure,* d'ailleurs, probablement sensible aux premiers signes de la mélancolie lyrique qui allait embuer l'âme des René et des enfants du prochain siècle, consacra une copieuse série d'articles favorables à un livre de vulgarisation poétique, intitulé *L'Idée de la Poésie Anglaise,* par l'abbé Yart, ouvrage qui permettait de mieux comprendre la volupté lugubre des nuits de cimetière et le talent mélancolique des Thomson, des Young, des Gray, des Ossian. Cependant, il analysait le *Paradis Perdu* avec de grandes louanges pour son inspiration antique, sa noblesse impérieuse, et de discrètes réserves sur son manque de logique.

Outre cela, le *Mercure* s'intéressait à la production des romanciers. Dès 1727, il fit bon accueil à Swift. Dans une forme très déférente à l'égard des pouvoirs établis, sans aucun esprit de fronde ni de révolte, il garde son indépendance de goût

et d'interprétation : les *Voyages de Gulliver,* satiriques et licencieux, eurent douze pages de commentaires d'une même venue. Il est vrai que leur genre d'humour s'apparentait assez bien à la manière des *Lettres Persanes,* que les Parisiens alors s'arrachaient.

Au *Mercure* aussi, un an plus tard, revient l'honneur de découvrir *le Voyage Sentimental.* « L'auteur, si sensible, dit le commentateur, se propose moins de rendre compte de ce qu'il voit que des sensations que les objets lui font éprouver. » Du coup, Sterne est lancé en France. Des générations le liront avidement pour mieux sonder leur propre cœur et Mme Zulma Carcaud, la sincère amie de Balzac, appellera son fils Yorick...

C'est au *Mercure* encore qu'Henry Fielding et Samuel Richardson doivent d'être connus de bonne heure sur le continent. Une plume experte décide là, cite des extraits de leurs œuvres au cours d'examens d'ensemble.

Mais nous voici en plein délire : l'anglomanie s'est déchaînée sur le pays! Faut-il imputer partiellement cette crise à des écrivains tels que l'abbé Prévost, anglicisant de valeur sur qui la troublante Manon attirait l'attention en tournant elle-même les têtes? L'abbé Prévost traduisit et adapta un grand nombre de romans anglais, n'hésitant pas, par exemple, à rendre *Love's Last Shift* par *La Dernière Chemise de l'Amour.* Bref, le *Mercure* est bien obligé de signaler les traductions d'œuvres nouvelles dont le nombre se multiplie. Après 1750, il s'agit d'une littérature sentimentale et volubile dont il loue la délicatesse morale et le côté vertueusement descriptif, contrastant avec la licence des prédécesseurs. Le public raffole de ces histoires bavardes qui chatouillent son sens romanesque en lui découvrant un monde aux coutumes différentes du sien, quasi exotiques. Les plus humbles détails de vie anglaise étonnent, ravissent, stimulent les conversations et inspirent la mode. Les petites gravures et les tableaux de Hogarth font fureur, rivalisant d'attrait avec les scènes bourgeoises de Chardin, si nouvelles aussi dans leur simplicité, et c'est de même qu'on s'entiche des romans anglais. Mais ici la tâche du *Mercure* n'est pas aussi commode qu'on pourrait le croire. Une foule d'ingénieux gribouilleurs s'ingénient à exploiter sans scrupules la passion du public. Les ouvrages

apocryphes pullulent : récits d'après tel ou tel témoignage prétendu anglais, traductions fictives, artificieuses imitations, ou narrations effrontément signées d'un nom de fantaisie aux assonances anglaises. L'appétit des lecteurs ne se rassasie pas. Les chroniqueurs s'alarment, et il est curieux alors de constater avec quelle sûre discrimination ceux du *Mercure* réussissent à retenir seulement les versions françaises de romans anglais authentiques.

Eduquer l'anglomanie, la diriger, la canaliser, la maîtriser, voire la réduire tout en continuant à l'alimenter richement, c'est en somme l'une des grandes tâches auxquelles le *Mercure* se consacrait diligemment et tenacement. Il oubliait volontiers son mérite de précurseur pour ne pas se relâcher avant le but. Certes, c'est lui qui avait aiguillé le goût du public sur la voie des lectures anglaises, qui lui avait donné les premières leçons de compréhension et de sympathie étrangères dont il manquait tant après les guerres de Louis XIV et sous l'influence des superbes disciplines classiques. Maintenant, avec le même jugement sain, il s'élevait contre le snobisme, contre l'entichement niais et les sottes copies de genre insulaire, tous produits d'une connaissance encore trop élémentaire.

Cet exemple de mesure et de bon sens studieux vaut bien d'être souligné. Les gens ont grand besoin parfois qu'on leur rappelle comment il faut cultiver leur jardin.

On a suggéré l'idée qu'un rapprochement serait intéressant à faire entre le *Mercure* d'autrefois et celui de nos jours, pour ce qui est de l'influence britannique en France. Comme nous serions juge et partie, récusons-nous en invoquant le proverbe anglais qui assure qu'il ne convient pas d'emboûcher sa propre trompette. Cependant, ce n'est point manquer de modestie que de rappeler que le *Mercure* actuel a été dès ses débuts un agent de liaison des plus actifs entre le mouvement littéraire anglais du *Yellow Book*, du *Savoy* et de la Renaissance celtique et le mouvement qu'on a appelé symboliste en France et qui lui était concomitant.

A une période d'anglomanie, de supériorité anglo-saxonne, de sports à outrance, quand les snobs envoyaient blanchir leur linge à Londres, le *Mercure* s'attacha à révéler l'activité

littéraire et artistique de nos voisins. Beaucoup de poètes d'alors y furent, comme ceux du XVIIIe siècle, l'objet d'études spéciales, et c'est encore le *Mercure* qui, sur le continent, fit connaître un nombre considérable d'écrivains anglais d'une originalité indiscutable parmi lesquels deux noms brillent spécialement : H. G. Wells et Rudyard Kipling.

Enfin, par un juste retour, le *Mercure* actuel, comme celui d'autrefois, connut, et connaît toujours, de l'autre côté du Pas-de-Calais, une vogue grâce à laquelle il contribua puissamment à faire apprécier par le public britannique l'admirable phalange des poètes, des écrivains, des artistes qui sont la gloire de ces quarante dernières années en France.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES NÉERLANDAISES

Edgar du Perron : *Het Land van Herkomst* (Querido, Amsterdam). — H. Marsman : *De Dood van Angèle Degroux* (Querido, Amsterdam). — H. Marsman : *Porta Nigra* (De Gemeenschap, Bilthoven). — Marcel Matthijs : *Doppen* (Nijgh & van Ditmar, Rotterdam). — Marcel Matthijs : *De Ruitentikker* (De Vrije Bladen, Amsterdam).

Après avoir quitté la Hollande et la Belgique, Edgar du Perron quitte maintenant Paris pour revoir Java, son pays d'origine. Il nous a laissé, avant de partir, un grand roman de 494 pages, écrites à Meudon et à Paris : **Het Land van Herkomst** (Le pays d'origine).

Finies les joies de Meudon, la fièvre de Paris, l'enfance, comme une Loreley au delà des océans, l'appelle!

Ce roman nous montre comment la nostalgie de sa terre natale ne l'avait pas lâché. On sent que Du Perron, en écrivant ce livre, s'est délivré des idées et des rêves qui nourrissaient fébrilement sa vie pendant tout son séjour en Europe. Ses souvenirs javanais se filigranaient avec une netteté remarquable sur le papier de sa vie belge et parisienne. On comprend très bien que l'auteur veut maintenant contrôler *de visu* ses souvenirs écrits avec la réalité javanaise. Espérons presque l'impossible pour lui : que le revoir sera aussi captivant que le souvenir!

En voulant retracer le passé comme la subconscience du présent, l'auteur a cherché la construction romanesque qui convient le plus à ce simultanéisme de faits passés et pré-

sents et qui est en même temps la plus moderne. Il l'avait facile en ce sens que Gide pour le roman et Pirandello pour le théâtre avaient déjà tenté l'expérience avec succès. Il a donc raconté sa jeunesse javanaise et sa vie européenne en un seul livre, dans un continuel va-et-vient de choses passées et de choses présentes. La partie « européenne » comporte les chapitres 1, 4, 6, 9, 11, 14, 17, 20, 24, 26-34, la partie « javanaise » (donc rétrospective) les chapitres 2, 3, 5, 7, 8, 10, 12, 13, 15, 16, 18, 19, 21, 22, 23 et 25. Dans un temps plus calme, cela aurait fait deux livres. La célérité de la vie moderne a aussi intensifié l'expression littéraire.

La vie à Meudon et à Paris et les ennuis pécuniaires forment le terrain d'où jaillissent les sources profondes de la jeunesse. Les souvenirs javanais sont des sursauts de la subconscience de l'auteur dans la désolante réalité d'aujourd'hui, des oasis dans l'aridité des discussions politico-littéraires, auxquelles il se livre avec des amis. Les chapitres javanais éclairent les profondeurs et forment la partie verticale du livre; les scènes européennes restent à la surface et constituent la partie latérale. Quant au style, l'auteur se montre bien plus classique dans la partie verticale. Les souvenirs de Java sont d'un grand écrivain, les faits européens ont trouvé en Du Perron un fidèle commentateur, un excellent journaliste. Nous n'hésitons pas un instant à faire le choix : nous préférons l'écrivain. Les souvenirs de jeunesse sont écrits dans une langue limpide et harmonieuse et l'exposé des thèmes éternellement identiques et variés (évolution des sentiments envers les parents, influence du milieu, crises de puberté, etc...) témoigne d'un équilibre classique, qui nous autorise à mettre ces Mémoires à côté de ceux d'un J.-J. Rousseau, d'un Gérard de Nerval...

La partie « européenne » est pourtant d'un très grand intérêt (nous dirions presque : *documentaire*), puisque l'auteur, par une fiction, nous y invite à faire la connaissance de quelques-uns de ses amis français et hollandais... et de lui-même. Plusieurs critiques ont reconnu tout d'abord E. du Perron en *Ducroo*, puis André Malraux en *Heverlé*, Pascal Pia en *Viala*, les écrivains hollandais Ter Braak et Greshoff en *Wijdenes* et *Graaflant*. L'auteur n'a pas nié ces « identi-

fications », mais il a mis tous ces Sherlock Holmes littéraires en garde contre trop de zèle professionnel et contre trop de rigueur.

Quoi qu'il en soit, les admirateurs de Malraux et de Ter Braak retrouveront plus d'une idée, plus d'un trait caractéristique de ces écrivains chez Heverlé et Wijdenes. Nous nous imaginons, dans un avenir assez proche, quelque docte étudiant hollandais comparant les idées de Heverlé, personnage de roman, à celles de l'auteur de *La condition humaine* (1). A l'instar d'Emmanuel Bove, Du Perron, en recueillant ces conversations à part, aurait pu les intituler : *Mes Amis*. Aussi substantielles et harmonieuses que soient les phrases dans les souvenirs de l'Inde, aussi byzantines et tortueuses apparaîtront-elles au lecteur épris de classicisme, dans les comptes rendus des discussions politiques, littéraires et scientifiques. Le livre se termine par une description mouvementée des événements de février 1934 à Paris. La perspective de changements politiques en Europe ne cesse de préoccuper l'auteur. Il en parlait souvent dans son livre précédent, *De smalle Mens*, il y revient : « Je pense que plutôt qu'à la catastrophe du grand nivellement, tout reviendra à la sombre farce de nouveaux maîtres » (p. 488). En cas de conflit mondial, il voudrait partir pour... Tristan da Cunha.

Est-ce son enfance qu'il essayera de retrouver là-bas dans les Indes Néerlandaises?... Ou cherche-t-il Tristan da Cunha? En tout cas l'enfance!

§

En H. Marsman les Pays-Bas possèdent un magnifique poète, leur Aldo Capasso. Il a écrit des vers d'une telle splendeur lyrique que toute la communauté néerlandaise les connaît par cœur. On peut dire de lui, sans employer un cliché, qu'il est un des rares poètes européens qui savent avec un minimum de mots communiquer un maximum de potentiel poétique.

La littérature néerlandaise connaît des poètes plus féconds,

(1) En lisant *Les confessions du Cte de **** (1742), de Charles Duclos, cette phrase nous frappe : « Je n'aspire point à changer la condition humaine » (p. 173). Coïncidence prérévolutionnaire?

plus émouvants, mais un poète aux images aussi fulgurantes et au rythme aussi formidable, certes non! Son recueil *Paradise regained* le rendit d'emblée célèbre en Hollande.

Voici son *Adieu,* dans la traduction de R. Brulez :

Dors avec l'ombre, femme
Dors avec la Nuit.

Dans l'étreinte la plus profonde,
Notre rêve fut détruit.

Inconsolables et sombres
Restent le sang et le désir.

Dors avec l'ombre, femme
Dors avec la Nuit.

Nous avons une raison toute spéciale à traduire un autre poème splendide de Marsman, *Deux amis :*

La lune transforme en champ neigeux la nuit.
Un homme a raconté sa vie à son ami.

Pendant leur conversation un miracle s'est produit:
leurs cœurs battent tellement à l'unisson

que quand l'un regarde l'autre,
il se demande : mais n'est-ce pas moi?

Une femme, encore une femme; un manque dévorant...
c'est comme si tout est fini :

car un cœur reste et un cœur part,
mais aucun des deux ne trouve le Paradis.

Nous retrouvons en effet le même sujet dans le roman **De Dood van Angèle Degroux** (La mort d'A. D.).

Ce que le poète nous donnait en une belle synthèse lyrique, le prosateur l'analyse à fond. Mais ce roman reste l'œuvre d'un poète aux images éblouissantes et aux raccourcis surprenants. Marsman, capable de surprendre aussi bien la vie extérieure qu'intérieure avec une justesse de vue aiguë, n'est pas un romancier au sens propre du mot. Plutôt que d'expliquer les états d'âme de ses personnages par leurs actes, Marsman préfère l'exposé pur et simple de leurs états d'âme.

Le poète a joué un tour au romancier, mais quel poète! Il y a quatre personnages importants dans ce livre : trois personnes vivantes et une morte. Les deux amis s'appellent Charles de Blécourt et Daniel Rutgers.

Angèle Degroux (Hollandaise, qui l'aurait cru?) a quitté son amant, l'artiste Charles de Blécourt (Hollandais, même remarque). Elle se marie à un autre, mais sans oublier Blécourt, puisque sur son lit de mort elle veut le revoir. Daniel Rutgers a perdu sa femme Henriette et lie amitié avec de Blécourt, parce que celui-ci a « les yeux d'Henriette ».

Voilà donc toute la trame du récit.

Les parties les plus intéressantes sont les dialogues entre Rutgers, l'homme aux idées humanitaires, et de Blécourt, l'esprit superbement individualiste.

Le poète a trouvé des traits caractéristiques pour ces deux personnages. Rutgers est un juif bossu. En Charles de Blécourt se manifestent trois natures différentes, qui l'empêchent de conquérir son unité et partant son bonheur. Blécour a « le dos d'un roi » (l'esprit souverain), « les yeux d'un druide » (le cœur faible) et « la bouche d'une bête » (la sensualité).

Le drame personnel de Ch. de Blécourt réside dans l'impuissance du cœur à transformer « l'ange et la bête » en un seul être vivant.

L'échec sentimental entre Charles et Angèle est dû, d'une part à la crainte de l'homme de perdre la femme aimée dès le premier contact de la chair, et d'autre part à la crainte et le dégoût de la femme pour un être dont le cœur ne sait pas équilibrer l'esprit et le corps.

Le drame humain enfin se résume par le fait qu'Angèle a peur de la « solitude » de Charles et que celui-ci ne veut pas changer de position psychologique.

Rutgers, cet autre raté, n'a épousé Henriette qu'après avoir eu la certitude de ne pas devenir « l'objet d'un caprice pervers de la part d'une femme ». Blécourt lui conteste cette victoire, après quoi les amis se séparent. L'artiste Blécourt, après l'amour, après l'amitié, retourne à sa solitude.

Ce roman développe donc quelques conflits intimes, qui n'ont cessé d'inquiéter les plus grands esprits humains.

Marsman a choisi, comme solution, la mort qui nous unit tous et ne résout rien.

L'idée de la Mort semble hanter Marsman, puisqu'elle est l'omniprésente « porte noire » dans son dernier recueil de vers : **Porta Nigra.** Ce recueil aussi contient plusieurs thèmes développés dans *Angèle Degroux.*

Voyez *Breero,* l'évocation des souffrances morales du grand poète du XVIIe siècle qui mena une vie dévergondée et qui aspira en vain à l'amour de Tesselschade Visscher. Marsman voit en Tesselschade, comme en Angèle Degroux, « un cœur orgueilleux ». Blécourt-Breero attend désespérément « la femme qu'il n'aura jamais ».

En expliquant le drame de Don Juan, l'auteur trouve cette belle formule, que le libertin était « le chasseur de l'Image qu'aucune femme au monde ne nous donne ». Blécourt cherchait aussi en vain.

Le magnifique poème *Le vieillard et le jeune homme* nous montre que la jeunesse ignore l'attrait de la solitude. Le retour à la solitude est aussi célébré dans le poème commémoratif *Herman Gorter.* Marsman nous y montre le poète socialiste Gorter retournant, après une vie consacrée au bien-être des foules, « au cœur du silence ». Ne voit-on pas la même évolution dans *Jean Clarambaux,* l'œuvre maîtresse du romancier belge Jean Tousseul? Dans *Peur,* l'angoisse de « ne plus trouver le chemin vers le cœur de la vie » arrache au poète quelques cris pathétiques. Et dans *Retour de l'Etranger* l'auteur déplore, tout comme son héros de Blécourt, qu' « elle trahit mes tentes nomades/pour le toit sûr, mais ennemi ». Nous pourrions citer encore. Terminons en disant que quelques-unes des élégies de *Porta Nigra* comptent parmi les plus belles que la littérature neérlandaise ait jamais produites.

§

Les deux dernières nouvelles, **Doppen** (Chômer) et **De Ruitentikker** (Le briseur de vitres) de l'ouvrier flamand Marcel Matthijs, méritent l'attention du public international. Le lancement de ses dernières œuvres par des maisons d'édition hollandaises constitue une garantie de plus de son talent

vigoureux. Cet ouvrier-autodidacte connaît beaucoup mieux que les révolutionnaires de salon la vraie mentalité des ouvriers. Jusqu'ici, il ne nous a pas donné des types sains de prolétaires. Sa curiosité d'écrivain s'est dirigée plutôt vers des cas extrêmes. Matthijs a été pendant quelque temps mineur au Borinage. L'aspect du Pays Noir et les visions de la mine ont certainement laissé une forte empreinte dans la mémoire de l'auteur, issu de la campagne flamande aux prairies paisibles et aux cieux tourmentés, puisque *Doppen* est le second livre traitant la vie des mineurs. L'écrivain y trace un tableau poignant de la démoralisation progressive de l'ouvrier chômeur.

Dans *De Ruitentikker*, un jeune ouvrier campagnard raconte les souvenirs de sa triste jeunesse, le drame poignant de l'inégalité sociale.

Voilà deux beaux échantillons de littérature prolétarienne, tels que la littérature néerlandaise en possède peu. Mais le lecteur superficiel se trompera rudement, en pensant que Matthijs serait un littérateur-propagandiste. Oui, les héros de l'auteur ont en eux, du moins pendant quelques phases de leur évolution psychologique, une étincelle de feu révolutionnaire. L'écrivain, néanmoins, voit en ses personnages des malheureux et parfois des maniaques plutôt que des héros. Bravo! diront certains admirateurs de pamphlets révolutionnaires, en lisant la description des actes de vandalisme commis par le briseur de vitres, jusqu'au moment où ils constateront que le triste héros brise aussi bien les vitres des pauvres que celles des riches.

Le chômeur de *Doppen* déclare carrément : « Je laisse la politique aux amateurs. Elle ne sert à rien, sinon à procurer des emplois lucratifs à quelques aventuriers et à tourner la tête à l'ouvrier par des mirages de choses inaccessibles. »

Cela prouve suffisamment que Matthijs n'a d'autres intentions que celles qui relèvent du domaine littéraire et psychologique.

Comme prosateur, il s'est forgé une langue robuste, à l'accent violent et mâle, qui nous rappelle, malgré la différence de style, celle de Georges Eekhoud.

JEAN BAUDOUX.

LETTRES YOUGOSLAVES

Les origines du Romantisme et les Chants populaires illyriens. — Pouchkine et les Slaves du Sud. — Le lyrisme de Presern. — Le Romantisme serbe. — Miodrag Ibrovac : *Anthologie de la Poésie yougoslave;* Delagrave, éd., Paris. — Milan Vukasovic : *Pripovetke i Basne;* Belgrade. — Sibe Milicic : *Moje Selo brusje;* Belgrade. — Luka Kramolc : *Domovini;* Kleinmayr & Bamberg, Ljubljana. — I. Sajkovic : *Poltava;* Litera, Helsingfors. — Ivan Sajkovic : *Iz Puskinove lirike;* Helsinki. — I. Sajkovic : *U Samovanju;* Litera; Helsinki. — Mémento.

On a discuté à satiété des **Origines du Romantisme** et de ses caractéristiques essentielles, et l'on regarde volontiers l'Allemagne comme son initiatrice. L'Angleterre et la France ne seraient venues qu'ensuite, pour lui donner son nom qui est emprunté à la matière de Bretagne. Ce sont les légendes celtiques qui ont enrichi notre moyen-âge et permis à la France chevaleresque de rayonner à travers l'Europe. C'est l'Ossian de Macpherson et les œuvres de Walter Scott qui ont permis le rajeunissement des sources lyriques, dès la fin du XVIIIe siècle, par le retour aux traditions nationales. Le terrain avait été préparé çà et là, dès 1750 et, si le mouvement ne partit point de France, il est curieux de voir comment elle y coopéra à son insu par ses idées de libération universelle. L'élan fut donné dans les pays yougoslaves par la découverte du folklore et par l'œuvre éducative de Dosithée Obradovic, toute nourrie de doctrines françaises. On ne s'est guère avisé du rôle joué par les **Chants populaires illyriens** dans l'éclosion et l'évolution du Romantisme. Ce rôle cependant ne saurait être contesté. Dès 1774, dans son *Voyage en Dalmatie,* l'abbé Fortis révélait aux lettrés d'Europe les merveilles de la poésie populaire yougoslave. Goethe et Grimm, en Allemagne, s'emparent de ce trésor, Tommaseo en Italie, et Tommaseo était Slave, Walter Scott en Angleterre, Charles Nodier, Fauriel, Mérimée en France, Kollar chez les Slovaques, Mickiéwicz en Pologne, Pouchkine en Russie. Il y eut même des contrefaçons qui donnèrent un instant le change, telle *La Guzla* de Mérimée. Il y eut à certains moments un étrange chassé-croisé d'influences, dont on retrouve les traces dans la prise progressive de conscience d'un génie tel que **Pouchkine.** La célébration du Centenaire a remis en vedette pour quelque temps le coryphée de la littérature russe moderne. Nourri à la fois

de littérature française et de folklore national, Pouchkine, dès ses débuts, choisit pour instrument, non la langue bourrée d'archaïsmes des lettrés d'Académie, mais celle des chants populaires. En même temps, il s'initie à tout ce qui paraît de neuf en Europe. Il prend contact avec les chants yougoslaves et avec leurs commentateurs. S'il byronise, c'est parce que le lyrisme byronien lui a fait retrouver le chemin des *bylines* et des ballades héroïques de sa race slave. Par voie de conséquence, il était appelé à pénétrer avec Mickiéwicz, dont la formation n'est pas sans analogie avec la sienne, dans les divers pays slaves et en particulier chez les Slaves du Sud, attentifs à la fois, comme lui, aux modes françaises, à l'érudition allemande et aux échos de la poésie populaire. Pouchkine s'inspira de bonne heure chez les Français qui préparèrent l'épanouissement romantique, chez Parny par exemple, et cette influence est sensible dans ses petits poèmes, si particulièrement gracieux. Un long séjour dans la Russie du Sud révéla Pouchkine à lui-même. Certes, il lisait assidûment Byron, voire Shakespeare, mais aussi l'Arioste, et surtout il se laissait imprégner à la fois par le paysage, par les mœurs, par le folklore, si proche par l'accent de celui des Slaves du Sud. C'est pourquoi *Poltava* est peut-être son chef-d'œuvre. Son œuvre pénétra de bonne heure en Slovénie. Les articles publiés à propos du Centenaire et en particulier ceux de M. Anton Debeljak, au numéro spécial de *Zivljenje in Svet,* témoignent hautement du culte éclairé qu'on lui garde à Ljubljana. Entre le **lyrisme d'un Presern** par exemple et celui de Pouchkine, la parenté est indéniable. Et nul mieux que Presern n'a interprété l'âme slovène à travers les pulsations angoissées de son propre cœur. Sans doute l'érudit Cop, qui fut l'intime ami du poète, fut-il à même de lui faire connaître de bonne heure l'œuvre du poète russe. Nous ne saurions toutefois rien affirmer. Il y a bien quelque analogie, en tout cas, entre la formation littéraire de Pouchkine et celle de Francè Presern. Tous deux ont senti s'éveiller leur vrai génie au sein d'une nature montagneuse; tous deux se sont nourris de lectures françaises ou italiennes; mais il est juste de dire que Pouchkine, quoique frappé à mort en duel pour l'honneur d'une femme inconsciente —

la sienne, — n'a pas connu comme son frère slovène les affres d'un amour incompris, ni les deuils d'une patrie asservie. De ce côté, Presern est à rapprocher davantage de Mickiéwicz, qui sut comme lui manier le sonnet à la perfection. Presern, dans *Le Baptême sur la Savica,* aborda également le genre épique; mais, quand il met en scène les aïeux lointains de sa race, ce sont toujours ses sentiments personnels qu'il exprime.

Le perte d'une femme et d'une enfant adorées fit de Zmaj Jovan Jovanovic l'un des plus émouvants lyriques du **Romantisme serbe.** Le poète des *Roses* est un frère de Presern par la douleur, de Pouchkine par l'accent profondément slave.

Ce que fit Pouchkine en retournant vers les sources populaires, après s'être laissé éblouir par le romantisme byronien, Branko Radicevic, d'une douzaine d'années plus âgé que Zmaj, et que M. Miodrag Ibrovac considère comme le premier grand lyrique du Romantisme serbe, le tenta dans sa patrie. C'est de Byron qu'il s'inspire quand il s'essaie à l'épopée et à la satire; mais, ami de Vuk Karadjic, il s'imprégna de bonne heure des *Chants féminins,* et c'est à la faveur de ce commerce spirituel qu'il découvrit sa véritable voie. Ce sont les ballades héroïques colportées par les *guzlars,* ce sont les poètes de Raguse, Gundulic en particulier, qui furent les maîtres d'Ivan Mazuranic, chantre de *La Mort de Smaïl-aga* et futur ban de Croatie. Pierre Pétrovic Niegosh, vladyka de Monténégro, prince des romantiques yougoslaves, prend modèle chez les Anglais et chez les Français, mais aussi dans le folklore slave. Avant de composer son impérieux chef-d'œuvre : *La Guirlande des Montagnes,* que l'on ne peut comparer, dit encore M. Miodrag Ibrovac, qu'aux *Perses* d'Eschyle, il traduit le *Chant d'Igor,* la chanson de geste russe du XIIe siècle. Niegosh et Mazuranic, nés celui-ci en 1814, l'autre en 1811, étaient les aînés de Branko Radicevic, qui vit le jour en 1824.

La belle Introduction, que M. Miodrag Ibrovac a placée en tête de son **Anthologie de la Poésie yougoslave des XIXe et XXe siècles,** précise excellemment le double jeu d'influences qui présida à la renaissance du lyrisme dans

les pays yougoslaves, inquiets de leur unité foncière, mais ne sachant encore si cette unité pourrait jamais se réaliser politiquement. En vérité, ce sont les poètes qui ont jeté les bases de l'unité politique, et c'est dans la poésie populaire qu'ils en ont puisé les éléments, grâce à la diffusion des idées et des modèles occidentaux.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les premières manifestations littéraires, provoquées par la religion, M. Ibrovac passe en revue la brillante floraison des lettres dalmates et ragusaines, épanouie dans l'ambiance de l'humanisme italien, après la chute de l'Empire serbe. Il résume ensuite l'action de la Réforme en Croatie et en Slovénie, avec Frankopan et Trubar, et montre l'éveil progressif de l'idée d'unité nationale à travers les diverses provinces de la future Yougoslavie. Cet éveil se confond avec la lente préparation du Romatnisme qui fut, en Yougoslavie, un mouvement essentiellement populaire et national, favorisé par les travaux des folkloristes et des grammairiens. Dès le milieu du XVIIIe siècle, un Kaci-Miosic, franciscain dalmate, composait des chants sur le mode populaire, et le peuple s'en emparait aussitôt. Sous l'influence du Parnasse et du Symbolisme, et des modes importées de France, d'Allemagne, de Bohême, de Scandinavie, de Russie, le lyrisme yougoslave s'incorpore des raffinements de forme et de pensée jusqu'alors inédits. La fin du XIXe siècle et le début du XXe voient se succéder et s'entrecroiser les écoles et grandir la gloire d'un Jovan Ducic, poète épris de formes pures, d'un Ivo Vojnovic, dramaturge de génie, d'un Nazor, d'un Zupancic, maître actuel du lyrisme slovène.

Après la grande Guerre, ce fut une course éperdue à l'originalité qui s'inaugura. Conflit entre le Spirituel et le Temporel, dit M. Ibrovac, entre le conscient et le subconscient, la société et l'individu, voilà les grands thèmes des poètes actuels, qui se méfient avant tout de la sentimentalité. On est expressionniste, universaliste, cosmique. On a recours à tous les artifices de la forme; on cherche avec fièvre de nouveaux modes d'expression. Le surréalisme s'amalgame à la métaphysique marxiste et prolonge le *zénitisme*. On s'aventure dans le labyrinthe des sensations et des rêves éveillés.

Le lyrisme élargit son domaine et s'agrège au grand mouvement des lettres mondiales. Le choix que nous présente le savant commentateur est d'un éclectisme parfait, et chaque poète a sa notice minutieusement documentée. Fruit d'un long travail entrepris en collaboration avec Mme Savka Ibrovac-Popovic, trop tôt enlevée à l'affection de son mari, l'*Anthologie de la Poésie yougoslave* embrasse dans l'ordre chronologique les trois branches du lyrisme yougoslave : Slovène, Croate et Serbe. C'est la qualité esthétique des morceaux cités qui a guidé le choix du commentateur, et l'on s'est préoccupé de n'omettre aucune tendance caractéristique. Les traductions sont en prose rythmée, vers pour vers, et remarquablement fidèles. Nous avons vu naître ce travail à Paris même, et nous nous devons d'accorder ici une pieuse et admirative pensée à Mme Savka Ibrovac, qui fut une âme de lumière.

Nous n'avons pas manqué, à cette place, d'appeler précédemment l'attention sur l'œuvre particulièrement originale d'un Milan Vukasovic, poète en prose, fabuliste de génie et conteur satirique original, dont un heureux choix de **Contes et Fables** a pris place parmi les publications de la *Srpska Knjizevna Zadruga* et qui, depuis la guerre, a su conquérir place éminente par la haute qualité de son style, autant que par la puissance de sa pensée observatrice. Nous n'avons pas omis davantage de saluer le grand poète de l'*Hymne à Hénil,* dieu slave de l'Aurore, M. Svetislav Stéfanovic, le chantre du soleil et du feu, dont l'inspiration s'apparente à celle du grand poète russe Constantin Balmont. Vladimir Nazor, né dans l'île de Brac, s'inspire dans la nature qu'il aime passionnément, et dans les traditions historiques de sa patrie croate. Son compatriote dalmate Sibe Milicic, né dans l'île de Hvar, cultive un art de sensibilité plus discrète et qui, nourri de sensations cueillies à même le sol, embrasse volontiers l'univers entier. En fait, il est l'interprète passionné de son île, et jamais il n'est plus émouvant que lorsqu'il se laisse aller à la dépeindre en toute simplicité.

Mon Village, tel est le titre de son plus récent livre de poèmes, et voilà bien l'œuvre maîtresse que l'on devait attendre de sa maturité. Certes, c'est l'amour fervent de son

île natale de Hvar qui lui a dicté ses plus belles pages en vers et en prose; mais jamais encore il n'avait embrassé son sujet de façon à la fois plus directe et plus intime. La forme elle-même est plus achevée. Ainsi le particularisme de l'écrivain, communiant avec les mystérieux effluves du sol et du ciel, rejoint l'universel, à force d'être humain et vibrant. M. Sibe Milicic a œuvré avec son sentiment slave, mais sa vision est tout imprégnée de l'atmosphère dalmate, qui a déjà quelque chose d'hellénique, tant elle est baignée de lumière et de grâce. Et c'est à la lumière que tous les songes du poète aspirent. M. Sibe Milicic aime et célèbre la terre natale à l'égal d'un corps de femme. Ainsi fit Kostis Krystallis pour l'Epire; ainsi fait Carulu Giovoni pour la Corse.

Il ne semble pas que l'esprit national, en dépit de certaines crises de croissance, doive de sitôt perdre du terrain en Yougoslavie. Amputée d'une bonne part de son territoire par les annexions italiennes, la Slovénie garde son autonomie culturelle et sa foi dans l'avenir de la Nation. Les pages anthologiques que M. Luka Kramolc dédie à la **Patrie,** à son unité, à la gloire de ses chefs, à ses maîtres spirituels Cyrille et Méthode, Saint-Sava, Strossmayer, à sa langue, à sa beauté, à ses traditions religieuses, en porte témoignage éloquent. On trouve là des vers empruntés à l'œuvre de Simon Gregorcic, le rossignol de Gorizia, de Zupancic, de l'infatigable Anton Dejelbak.

Il est naturel, par ailleurs, que les influences de l'Occident ne desserrent en rien les liens de sensibilité qui unissent tous les membres de la grande famille slave. A ce propos, M. Sajkovic, qui occupe à Helsinki un haut poste diplomatique, a droit à toute la gratitude de ses compatriotes. On lui doit une magnifique adaptation vers pour vers du *Dit de la Campagne d'Igor,* du premier Livre du *Kalevala* de Finlande. Avec la même aisance magistrale, il a transposé en serbe le chef-d'œuvre de Pouchkine, *Poltava,* et il a réussi à faire passer dans sa langue toute la grâce fringante de l'original. Il vient de mettre au jour, à l'occasion du Centenaire, la traduction d'un curieux morceau dramatique, *Mozart et Salieri.* Une autre plaquette nous offre un choix de menues

pièces lyriques, habilement transposées et que l'on peut regarder comme les plus caractéristiques du génie de Pouchkine. Poète lui-même, M. Ivan Sajkovic a rassemblé dans son recueil **En Solitude** toute une gerbe de poèmes courts, cueillis au hasard de l'heure et de la saison, et qui en portent le reflet délicatement nuancé. Nulle outrance de forme ni de pensée. M. Sajkovic a le sens de la mesure.

En prose, le puissant romancier révolutionnaire de *Rhapsodie croate,* le dramaturge violent de *Golgotha,* de *Christophe Colomb,* Miroslav Krleza, a déjà réussi à retenir l'attention de l'élite européenne. On ne saurait dire que Krleza doit quelque chose aux Russes, mais le caractère sombre et tourmenté de son œuvre l'en rapproche.

Mémento. — Les Editions Nolit font place aux jeunes. Sous cette firme a paru, de Milko Zicino, un roman plein de charme, *Kajin Put,* et de Jovan Popovic, essayiste et conteur d'avenir, de pittoresques récits de la Voïvodinie sous le titre de *Reda mora da bude.* Aux mêmes éditions, par Mato Lovrak, un ingénieux roman pour la jeunesse : *Deca velikog Seta.*

Tous les genres peu à peu trouvent qui les cultive. Ainsi M. Sava Uvetkovic a donné la mesure d'un talent plein de promesses dans les courtes proses fantaisistes de son *Jorgovan u Novembru.*

LIOUBO SOKOLOVITCH.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

La position de l'Italie. — La position prise par l'Italie du fait des décisions du Grand Conseil fasciste marque incontestablement un nouveau tournant dans l'évolution de la politique européenne. Si un doute pouvait subsister jusqu'ici quant aux véritables intentions du Duce, il apparaît maintenant à l'évidence que le gouvernement de Rome se range résolument aux côtés de l'Allemagne et qu'il joue la carte hitlérienne dans des conditions qui surprennent d'autant plus tout observateur impartial des événements que la signature du « gentlemen's agreement » portait à penser qu'en se rapprochant de l'Angleterre, au lendemain même de l'établissement de ce qu'on appelle si singulièrement « l'axe Rome-Berlin », à la suite des entretiens Ciano-von Neurath, l'Italie voulait du moins réserver son entière liberté de mouvement

et la possibilité pour elle de pratiquer, suivant les circonstances, une politique répondant uniquement à la bonne sauvegarde des seuls intérêts italiens. Il semble bien qu'elle se place aujourd'hui délibérément dans la position de « brillant second » de l'Allemagne, qui était celle de l'Autriche-Hongrie avant 1914. On a assez répété qu'aucun accord n'a été signé par le comte Ciano et le baron von Neurath, qu'il n'y a pas d'alliance avouée ou secrète entre Rome et Berlin; mais tout se passe, en réalité, comme si la politique générale de l'Italie était commandée impérieusement par la nécessité première de maintenir à tout prix « l'axe Rome-Berlin », et comme si effectivement le gouvernement fasciste était d'ores et déjà prisonnier du gouvernement national-socialiste.

La décision de militariser intégralement le peuple italien, le service à la patrie étant dû de 18 à 55 ans, est une réplique catégorique, affirme-t-on, au réarmement de la Grande-Bretagne. Cette réplique est pourtant sans objet après la conclusion du « gentlemen's agreement » relatif au *statu quo* dans la Méditerranée. Ou cet accord a entièrement supprimé la tension déterminée dans les relations italo-britanniques par le conflit éthiopien, et alors l'Italie ne peut considérer raisonnablement que le développement des forces anglaises implique une menace directe ou indirecte pour elle, ou les causes profondes du malaise anglo-italien subsistent, et alors le « gentlemen's agreement » est sans valeur pratique. L'argument fasciste est que l'Italie veut la paix, mais pas ce qu'on appelle de l'autre côté des Alpes « la paix britannique », laquelle tendrait, soutient-on, à paralyser la libre expansion de l'Italie nouvelle.

On ne peut pourtant ignorer à Rome que si l'Angleterre s'est enfin décidée à porter ses forces terrestres, navales et aériennes au niveau de ses obligations internationales, c'est uniquement parce qu'elle veut être en mesure de défendre efficacement la paix là où celle-ci viendrait à être menacée. Mais la « paix britannique » apparaît surtout aux yeux des Italiens comme devant être la paix organisée et contrôlée par la Société des nations, dans le cadre et l'esprit du pacte de Genève. C'est là ce que l'Italie fasciste redoute le plus, semble-t-il, pour l'avenir de sa puissance impériale. Il n'est

guère vraisemblable que le geste quelque peu théâtral du Grand Conseil fasciste puisse faire hésiter l'Angleterre dans sa volonté de réarmer dans des conditions telles que les plus audacieux y réfléchiront à deux fois avant de troubler l'ordre en Europe, s'ils savent qu'ils courent le risque de se heurter à la masse formidable de la résistance solidaire de l'Angleterre et de la France. Les décisions de principe sont une chose; les réalisations pratiques en sont une autre. Tout réarmement est forcément limité par les ressources financières et économiques de la nation qui l'entreprend. Les finances et l'économie de l'Italie fasciste ne permettent guère à celle-ci de consentir des sacrifices plus importants que ceux qu'elle a déjà consentis pour aller jusqu'au bout de sa conquête de l'Ethiopie. Entre les moyens propres de l'Italie et les immenses richesses dont dispose l'Angleterre, toute concurrence avec des chances de succès pour la première est exclue.

C'est surtout en se plaçant au point de vue de l'intérêt général italien le plus évident que l'on éprouve quelque peine à comprendre l'orientation actuelle de la politique extérieure du gouvernement de Rome. Cette politique était dans la logique de ce qu'exige véritablement la grandeur de l'Italie lorsque le Duce a établi, d'accord avec la France et l'Angleterre, le système de Stresa, système qui répondait pleinement à toutes les conditions de la sécurité de la puissance italienne et dans la Méditerranée et sur le Continent. La crise éthiopienne, avec ses répercussions dans la mer latine, a ruiné Stresa, et trop de fautes commises de part et d'autre n'ont pas permis de reconstruire ce système lorsque l'affaire éthiopienne a été réglée sur le terrain. M. Mussolini s'est jeté dans les bras de l'Allemagne parce qu'il redoutait de voir l'Italie isolée en Europe, alors que de graves menaces pesaient sur le Vieux Monde. Il a payé l'amitié allemande du prix fort. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que lors du « putsch » nazi de Vienne et du meurtre du chancelier Dollfuss, c'est l'Italie fasciste qui frappa le coup d'arrêt pour le national-socialisme allemand en massant à la frontière du Brenner plusieurs divisions prêtes à intervenir en Autriche. Depuis ce moment, l'influence italienne était abso-

lument prépondérante à Vienne, et on peut dire qu'elle constituait la meilleure garantie pour le maintien de l'indépendance de l'Autriche, suprême rempart de la sécurité de l'Italie sur le Continent. Cette situation est aujourd'hui changée du tout au tout, et c'est M. Mussolini lui-même qui a ramené l'Allemagne en Europe centrale et qui lui a assuré de nouveau la première place à Vienne.

Il ne fait aucun doute que l'Italie a été obligée de donner son assentiment à la conclusion de l'accord austro-allemand du 11 juillet 1936, lequel rejette, en réalité, l'Autriche dans le sillage économique du Reich et fournit une large base pour le développement des relations culturelles et politiques entre les deux peuples et les deux Etats allemands. Il suffit de constater que lorsque M. von Neurath fit récemment une visite officielle à Vienne, les nazis autrichiens, entièrement inféodés au national-socialisme allemand, se livrèrent en son honneur à des manifestations prouvant assez qu'ils n'ont pas renoncé à l'espoir de voir aboutir le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. Il est vrai que le « Front patriotique », armature politique de l'Autriche indépendante, organisa aussitôt une contre-manifestation qui fit la plus grande impression, et l'on eut ainsi le spectacle des deux Autriches, celle des nazis qui veulent l'Anschluss et celle des patriotes qui veulent, avec M. von Schuschnigg, l'indépendance de leur pays dans la dignité, dressées plus farouchement que jamais l'une contre l'autre. La diplomatie italienne avait l'occasion, à ce moment, de se ressaisir et de reprendre toute son influence sur le terrain autrichien. Elle n'a pas cru devoir faire ce qui s'imposait à cet effet. Bien au contraire, lorsque s'est posée la question d'une éventuelle restauration du trône des Habsbourg, cause sympathique à la plupart des patriotes autrichiens parce qu'ils y voient le plus sûr obstacle à dresser contre l'Anschluss, Rome a fait délibérément le jeu de Berlin en faisant marquer par la presse fasciste que l'Italie, que l'on avait des raisons de croire favorable jusqu'ici au retour des Habsbourg, s'y affirme maintenant aussi hostile que l'Allemagne elle-même. La subordination de la politique italienne à la politique allemande en Europe centrale se trouve ainsi confirmée d'une façon éclatante, et c'est bien là qu'est le

symptôme grave pour l'évolution de la situation dans cette partie du Continent.

La lutte de M. von Schuschnigg et des patriotes autrichiens pour la sauvegarde de l'indépendance de leur pays en est rendue plus difficile; mais ce serait une erreur de croire que le sort de l'Autriche est seul en cause ici. L'activité dont le national-socialisme allemand fait preuve actuellement non seulement à Vienne, mais aussi à Budapest, et même à Bucarest, prouve assez que le dessein du Reich hitlérien est de reprendre à son compte l'ancien « Drang nach Osten », et que c'est par la voie des pays de l'Europe centrale que l'Allemagne veut atteindre les riches plaines de l'Ukraine, d'une part, et le pétrole roumain d'autre part. Le jour où l'Allemagne aura réussi cette opération de grande envergure, c'en sera fait de toute influence italienne en Europe centrale et orientale. L'hégémonie allemande sur le Continent sera un fait accompli et l'Italie impériale s'affaissera sur elle-même, accablée par le poids de ses propres fautes.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Louis Bertrand : *L'Espagne*, texte inédit. Avec 111 photographies. (Coll. *Voir et Savoir*); Flammarion. 6 »

J. Kessel: *Hollywood, ville mirage;* Nouv. Revue franç. 12 »

Ella Maillart : *Oasis interdites. De Pékin au Cachemire.* Avec 32 pages illustrées h. t. en hélio et des cartes; Grasset. » »

Odette de Puygaudeau : *La grande foire des dattes. Adrar mauritanien.* Avec 61 photographies de l'auteur, 1 dessin et 2 cartes; Plon. 20 »

Histoire

Octave Aubry : *Le règne de Napoléon III;* Flammarion. 4,50

Jacques Castelnau : *Le maréchal de Saxe, amours et batailles;* Hachette. » »

Georges Lizerand : *Robespierre;* Fustier. 12 »

Félix Ponteil : *Essai sur l'histoire de l'Alsace;* Edit. des Dernières Nouvelles, Strasbourg. » »

Littérature

Ferdinand Bac : *La flûte et le tambour*, pensées d'un témoin du siècle; Hachette. » »

Jean Cocteau : *Mon premier voyage (Tour du monde en 80 jours);* Nouv. Revue franç. 12 »

Georges Duhamel : *Deux Patrons suivi de Vie et mort d'un héros de roman.* Avec 20 illustrations; Hartmann. » »

Charles Maurras : *Jeanne d'Arc, Louis XIV, Napoléon*; Flammarion. 16 »

Charles Péguy : *Un nouveau théologien: Monsieur Laudet;* Nouv. Revue franç. 15 »

Armand Praviel : *Le roman conjugal de Monsieur Valmore;* Edit. de France. 15 »

Daniel Rops : *Ce qui meurt et ce qui naît;* Plon. 15 »

D. Sidersky : *Quelques portraits de nos maîtres des études sémitiques : Ernest Renan, Marquis de Vogüé, Clermont-Ganneau, Philippe Berger, Joseph Halévy;* Geuthner. » »

M. J. Silvain: *Entretiens intérieurs;* Editions Montaigne. » »

Musique

Lord Derwent : *Rossini,* traduit de l'anglais par Robert Alos; Nouv. Revue franç. 15 »

W. L. Landowski : *L'année musicale 1936;* Presses universitaires. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Amiral Sir Roger Keyes : *Des bancs de Flandre aux Dardanelles.* (*The Narrow seas to the Dardanelles*) 1910-1915, traduit de l'anglais par Henri Thies; Nouv. Revue critique. 25 »

Philosophie

Marius Latour : *Premiers principes d'une théorie générale des émotions,* nouv. édit. revue et augmentée. Observations complémentaires, 1re série, 2e série, 3e série. Avec références particulières aux travaux de l'école de Pavlov; Alcan. » »

Poésie

Audiberti : *Race des Hommes.* (Coll. *Métamorphoses*); Nouv. Revue franç. » »

Paul Auger : *Sur mes pipeaux rustiques;* Impr. Centrale, Angoulême. 8 »

Jean Théodore Brutsch : *Avec toi je refais la route;* Delachaux et Niestlé. » »

Marcel Carrier : *Aquarelles et pastels;* Revue moderne des arts et de la vie. 5 »

Richard Crayol : *Préludes et nocturnes;* Edit. Corymbe. 10 »

Augustin Mancier : *Vanité;* Revue des Indépendants. 5 »

Albert Turin : *Chants de la mer et d'ailleurs;* Impr. Thévenin, Rabat. » »

Politique

Corréard : *Votre angoisse.* II : *Le massacre;* Figuière. » »

Jean Pons : *Journées soviétiques;* Maison de la Culture, Rabat. 10 »

Oliveira Salazar : *Une révolution dans la paix.* Introduction de Maurice Maeterlinck; Flammarion. 18 »

Louis de Vienne : *Le guêpier de l'Europe centrale;* étude critique; Edit. Baudinière. 12 »

Questions coloniales

Georges Hardy : *L'Afrique occidentale française.* (Coll. *Anthologies illustrées : Les Colonies françaises*); Laurens. » »

Questions juridiques

Henri Pensa : *Les mœurs du temps jadis d'après les sentences de justice;* Alcan. 15 »

Questions militaires et maritimes

Général Paul Azan : *L'Armée d'Afrique de 1830 à 1852.* Avec de nombreuses illustrations; Plon. » »

Roman

Hubert Chatelion : *Maldagné;* Nouv. Revue franç. 18 »
Francesco Chiesa : *Giboulées de mars,* traduit et adapté de l'italien par Juliette Bertrand; Albin Michel. 15 »
Léon Daudet : *Phryné ou désir et remords,* roman contemporain; Flammarion. 15 »
Drieu La Rochelle : *Rêveuse bourgeoisie;* Nouv. Revue franç. 16,50
René Duverne : *La croisière immobile;* Bloud et Gay. 15 »
O. P. Gilbert : *La piste du Sud;* Nouv. Revue franç. 15 »
R. Pécheyrand : *Les faux feux-follets,* nouvelles et contes; Impr. L'Union républicaine de la Marne, Châlons-sur-Marne. 9 »
Germaine Ramos : *Volupté enfer des vivants;* Edit. Montaigne. 16,50
Roger Régis : *La belle Sabotière et le Prisonnier de Ham;* Edit. de France. 15 »
Miguel de Unamuno : *La tante Tula,* traduit de l'espagnol par Jacques Bellon. Avant-propos de Francis de Miomandre; Stock. 15 »

Sciences

Gaston Bachelard : *L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine;* Alcan. 12 »
V. A. Kostitzin : *Biologie mathématique.* Avec 16 figures; Colin. 13 »
Th. Leconte et R. Deltheil : *Préparation à l'étude des probabilités;* Vuibert. 20 »
Ed. Roth et J. Bardin : *Génératrices et moteurs à courant continu.* Avec 85 figures; Colin. 13 »

Sociologie

Suzanne Bouillet : *Manuel de la paix;* Rieder. 8 »
Léon Jouhaux : *La C. G. T. Ce qu'elle est, ce qu'elle veut;* Nouv. Revue franç. » »
Pierre Henri Simon : *Discours sur la guerre possible;* Edit. du Cerf. 10 »

Théâtre

Ernest Seillière : *L'évolution morale dans le théâtre de Henry Bataille;* Boivin. 12 »

Varia

Jean Azaïs : *Manuel formulaire des Associations de chasseurs;* L'Eleveur. 15 »
Paul Mégnin : *Le Caniche, son historique, son standard, sa toilette.* Avec des illust.; l'Eleveur. 10 »
R. Munsch : *L'épagneul breton, historique, caractéristiques, élevage.* Préface de R. de Kermadec. Postface de Paul Mégnin; L'Eleveur. 20 »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'Académie Mallarmé. — Mérimée mystifié. — L' « Eldorado » de Théophile Gautier. — Un prix littéraire. — L'inspiratrice d' « Aphrodite ». — M. de Chateaubriand l'a échappé belle. — « Bévues » de grands écrivains. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

L'Académie Mallarmé. — L'Académie Mallarmé est constituée depuis le 19 février. Ce jour-là, les fondateurs du groupe, réunis en un déjeuner amical, votèrent d'abord des statuts, puis élurent un bureau.

On n'a pas oublié, sans doute, les cérémonies diverses par les-

quelles a été célébré le cinquantenaire du symbolisme. A la suite de ces cérémonies, Edouard Dujardin pensa qu'il serait juste d'honorer et de perpétuer la mémoire de l'homme qui, pour une génération de poètes, avait été un maître aimé entre tous. Il consulta quelques-uns de ceux qui survivent de cette génération, et le projet qu'il avait conçu fut approuvé. Ainsi est née la nouvelle académie.

D'après le premier article des statuts, l'association formée sous la dénomination d'Académie Mallarmé a un double objet.

Elle perpétuera « le souvenir du Maître et l'exemple de sa vie », et, d'une façon générale », elle maintiendra, « indépendamment de toute question d'école, l'honneur de la poésie ».

Le second article définit par quels moyens agira l'Académie.

« Elle recueillera les souvenirs et les documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Maître... et les publiera éventuellement; elle décernera un prix annuel, dit *Prix Mallarmé;* elle apportera une aide aux poètes, dans la mesure du possible, et notamment en patronnant toutes œuvres susceptibles d'apporter à quelques-uns le repos nécessaire. »

L'Académie comptera quinze membres.

Les onze premiers, les fondateurs, ont connu Mallarmé et ont vécu dans sa familiarité. Ce sont, classés par ordre d'âge : Saint-Pol Roux, Edouard Dujardin, Maurice Maeterlinck, Jean Ajalbert, Francis Vielé-Griffin, André Fontainas, A.-Ferdinand Herold, Albert Mockel, André Gide (1), Paul Valéry et Paul Fort. Ils éliront bientôt les quatre autres membres, « en assemblée générale, à la majorité absolue des voix présentes », et, à l'avenir, il sera pourvu à chaque vacance dans les mêmes formes.

On remarquera que l'Académie Mallarmé permet à ses membres d'appartenir à d'autres compagnies littéraires, françaises ou étrangères : Paul Valéry est membre de l'Académie française, Jean Ajalbert de l'Académie Goncourt, Francis Vielé-Griffin, ainsi que Maurice Maeterlinck et Albert Mockel, de l'Académie belge de Langue française.

L'Académie est administrée par un bureau composé de cinq membres, dont un président, un trésorier et un secrétaire général. Le bureau est élu pour trois ans, et les membres sortants sont rééligibles. Le bureau élu le 19 février comprend : Francis Vielé-Griffin, président; A.-Ferdinand Herold, trésorier; Edouard Dujardin, secrétaire général; Jean Ajalbert et Paul Valéry.

Dès maintenant, l'Académie Mallarmé a pu, grâce à MM. Jean

(1) André Gide, depuis le 19 février, s'est retiré de l'Académie, ce qui porte à cinq le nombre des sièges vacants.

Zay et Julien Cain, fixer son siège social à la Bibliothèque nationale.

Souhaitons qu'elle fasse œuvre utile et belle, et qu'elle reste fidèle à la lettre et à l'esprit des fiers statuts qu'elle s'est donnés.

§

Mérimée mystifié. — Si l'on refuse la qualité d'inédit à tout document qui a été une fois imprimé, la lettre que voici n'est pas inédite. Le texte en a été publié dans le *Catalogue*, à vrai dire introuvable, *des autographes de la collection Dentu* (1888, in-8°, n° 3067, p. 305). M. Pierre Trahard, qui la croyait inédite, l'a publiée à nouveau — et pas trop bien — dans sa *Vieillesse de Prosper Mérimée* (1930, p. 245). Il ne nous paraît pas inutile d'en donner une copie fidèle d'après l'autographe conservé dans la collection Spoelberch de Lovenjoul, ni le catalogue Dentu, ni M. Trahard ne s'étant avisés de son caractère singulier (c'est le mot) parmi les milliers de lettres connues de Mérimée.

Paris, 18 septembre 1857.

Monsieur, Je ne suis pas assez vieux pour ne pas compatir à vos peines. Vous commencez à vivre; lorsque vous serez trahi à 45 ans, vous trouverez que ce que vous avez souffert à vingt ans était peu de chose.

Voici des remèdes pratiques, qu'on m'a proposés en semblable occasion, quand j'avais votre âge :

1° Recherchez avec sincérité si vous souffrez par amour ou par orgueil. Si par amour, ce qui est peu probable, donnez-vous une occupation matérielle, *une tâche*, n'importe laquelle. Si par orgueil blessé, dites-vous d'abord que plus vous vous montrerez piqué et plus vous divertirez les sots. Dès que vous ne *paraîtrez* plus souffrir, vous serez guéri. Il ne serait pas mauvais, dans votre examen de conscience, de vous demander s'il n'y a pas de votre faute? si, l'occasion se présentant vous n'eussiez pas été infidèle &a.

2° Si votre maîtresse a un grand mérite qui ne se rencontre pas ailleurs, vous auriez peut-être tort de la quitter. Seulement prenez-la pour ce qu'elle vaut — On vous dit que cette bouteille est du vin de Jerez — Le fait est faux, mais elle est de très bon vin. — Pourquoi n'en pas boire?

Un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit & très enclin à l'amour, se reprochait amèrement à 52 ans d'avoir repoussé la plus jolie femme de Milan qui lui demandait pardon à genoux d'une infidélité. — Il déplorait au bout de 30 ans le ridicule orgueil qui l'avait empêché d'accepter ce repentir.

Un grand poète russe a traité à fond cette question. Si vous n'avez rien de mieux à faire, & si vous êtes vraiment *amoureux* (ce dont je doute) prenez un dictionnaire et une grammaire russe, & lisez au bout d'un mois les Bohémiens de Pouchkine. Vous y trouverez des consolations pour le moment & pour plus tard une somme d'amusement très réel.

Recevez Monsieur l'assurance de tous mes sentiments les plus distingués.

Pr MÉRIMÉE.

Sans doute cette lettre ne révèle aucun fait nouveau : nous savions que la « trahison » de Mme Delessert est de 1848 : Mérimée avait quarante-cinq ans. Les « remèdes pratiques » ici conseillés

devaient être en honneur parmi les *happy-few* des dîners de la Rotonde et des soirées chez Leriche, sur quoi nous sommes renseignés à souhait par les lettres de Mérimée à Stendhal. Et Stendhal, justement, on le reconnaît dans « l'homme de beaucoup d'esprit et très enclin à l'amour » : lorsqu'il fit confidence à Mérimée de l'infidélité d'Angela Pietragrua, c'était à Laon, « le soir, sous les grands arbres de la promenade » : nous le savons par le fameux H. B. Et comme nous savons aussi que Beyle et Mérimée se rencontrèrent à Laon dans les tout derniers jours de juillet 1836 (ou dans les premiers d'août), le *Milanese* avait donc exactement cinquante-deux ans et demi. Mais ce n'était donc pas alors trente ans, mais vingt-trois seulement qui s'étaient écoulés depuis la trahison et le pathétique repentir d'Angela. — Quant à Pouchkine, Mérimée est trop modeste : sans doute l'étude du russe, c'est « l'occupation matérielle », la « tâche » qu'il préconise plus haut. Mais son correspondant pouvait trouver à moins de frais des « consolation » dans la traduction des *Bohémiens* que Mérimée lui-même avait publiée cinq ans plus tôt et dont nous savons qu'il ne l'avait pas écrite sans de douloureux retours sur lui-même.

Pour utiles que soient ces recoupements, que la critique ne doit jamais négliger, ils ne font cependant pas l'intérêt de cette lettre. A qui Mérimée fait-il l'aveu qu'il a été trahi à quarante-cinq ans? A quel intime ami croit-il pouvoir confier son secret? Car Mérimée n'était pas homme à panser avec tant de sollicitude les blessures d'un quidam amoureux? Erreur. Cette lettre est adressée à M. Achille Vogue et, qui pis est, M. Achille Vogue n'était pas amoureux. Il faisait commerce d'autographes et il écrivait (une note inédite du vicomte de Lovenjoul nous l'apprend) — « il écrivait à toutes les personnalités en vue des lettres plaintives, demandant conseil sur une situation qu'il s'attribuait et qui variait suivant l'occasion ».

Mérimée mystifié! On pourra trouver que c'était bien son tour et sa crédulité, au surplus, lui fait honneur. Mais quel dommage que nous ne puissions pas lire la lettre de ce M. Vogue... — PIERRE JOSSERAND.

§

« L'Eldorado » de Théophile Gautier. — Lorsque nous avons indiqué, dans la liste des cinquantenaires et des centenaires à célébrer cette année la publication de l'*Eldorado* de Théophile Gautier, nous nous référions à une rareté de librairie, à une pièce quasi introuvable et dont les plus acharnés collectionneurs du Romantisme ne peuvent arriver à se procurer un exemplaire complet de ses 315 pages.

Les causes de cette rareté? Dans une lettre de Théophile Gautier à Sainte-Beuve, le poète a conté comment *l'Eldorado*, qui devint ensuite *Fortunio* (Desessart, éditeur 1840), fut tout d'abord donné, en prime, par le *Figaro* d'Alphonse Karr en 1837 :

On déchirait une feuille faisant partie du journal et cela devait former un livre. La première édition de ce roman est composée de ces feuillets réunis.

Or, le roman ayant paru avec de nombreuses interruptions, rares furent les lecteurs qui le gardèrent en entier et avec le titre- couverture portant : « Publication du *Figaro*, 1837, 8, rue du Coq Héron ».

Au sujet du titre-couverture, Georges Vicaire écrit, dans *le Manuel de l'Amateur de livres du XIXe siècle* :

Jusqu'à présent aucun des rarissimes exemplaires de *l'Eldorado* qui ont passé en vente ou ont figuré sur des catalogues à prix marqués n'a été signalé comme ayant des couvertures imprimées.

La seule bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly, possède, dit-on, un exemplaire complet. — L. DX.

§

Un prix littéraire. — *La Revue Argentine* a décidé d'instituer un Prix Littéraire qui sera décerné annuellement et qui portera son nom. Le « Prix de La Revue Argentine » est ouvert à tous les écrivains et journalistes français et argentins. Le montant du prix est de 10.000 francs, partagé en deux tranches de 5.000. L'une sera attribuée à l'auteur du meilleur livre français, série d'articles ou grand reportage parus dans la presse française, ou cycle de conférences données en France, ayant eu pour but de faire connaître la République Argentine sous n'importe quel point de vue, le côté purement économique excepté. Les autres 5.000 francs seront attribués à l'auteur argentin qui, dans le même cadre et par les mêmes moyens, aura le mieux fait connaître la France en Argentine. Un Jury International, dont la composition sera communiquée plus tard, décernera le « Prix de La Revue Argentine » en décembre 1937, et les années suivantes toujours à la même date.

Les justificatifs devront être adressés par les participants en 10 exemplaires au Directeur de *La Revue Argentine* avant le 31 octobre de chaque année. (*Communiqué.*)

§

L'Inspiratrice d' « Aphrodite ». — Fatigué d'attendre le Tyran beau et fort, las de demander des hommes qui fussent des hommes, et des femmes qui fussent de vraies femmes, et non des snobinettes ou des pédantes coiffées à la Botticelli, Hugues Rebell,

descendant des hauteurs où sa pensée planait, allait parfois retrouver au café ses amis dont les vers et les propos le consolaient de vivre à une époque qu'il vomissait. Il ne goûtait Paris que sous deux aspects, qu'il idéalisait : d'une part la grande ville de travail, de luxe et de plaisir, et d'autre part certains coins en marge qui avaient pour lui le pittoresque d'une cour des miracles. Je chanterai, avait-il dit,

La ville qui ne sait pas le sommeil
Et qui se réjouit de son travail éternel;
Je chanterai cette forge et cette bataille immense : Paris !
— Ces apparitions de visages souriants
Au milieu des fleurs et des équipages
Comme une vision de triomphe
Devant les lutteurs de l'arène;
— Ces mots de lumière qui tout d'un coup resplendissent
Dans un incessant bouleversement de l'esprit humain.
Et toutes ces tragédies de sueurs, de larmes et de sang
D'où naît à chaque instant une Vénus.

Par contraste, il suivait d'un regard curieux et amusé le manège des bohèmes, des mendiants, des filles et des entremetteuses, types « que Goya eût rêvés et qu'eût dessinés Callot » : Bibi-la-Purée, le bonhomme Chou, la mère Souris, Papillon, l'ancienne écuyère de Franconi, la juive Sarah et sa nièce Rébecca, qui, aux beaux soirs d'été, venaient, à la terrasse du d'Harcourt, « jouer, au naturel, les scènes des comédies de Plaute ou des romans picaresques ». Il se rappelait (1) quelques années plus tard,

[ces] séances mi-galantes, mi-littéraires, où les poètes voisinaient avec des truands poudreux et des courtisanes au corsage fleuri comme en un de ces sabbats imaginés par Jean Lorrain.

Moréas, avec des gestes saccadés et de sa voix gutturale de palikare, récitait du Malherbe...

— C'est zentil, disait une femme. — C'est admirable ! rectifiait le poète, pendant que la Poule, fière d'avoir inspiré la Chrysis de Pierre Louys, riait aux éclats.

La Poule? Il ne s'agit pas là, comme on eût pu le supposer, d'un nom générique, c'était le sobriquet d'une jeune amie de Louys, dont, vingt-cinq ans plus tard, M. André Lebey devait nous révéler le prénom et évoquer la silhouette :

Une des plus agréables [filles] avec laquelle il vécut un certain temps, s'appelait Madeleine. J'écoute encore sa voix, différente, je regarde encore son visage, comme repris pour elle, les deux si vivants au fond de mon souvenir, quand elle disait : « Pierre est étonnant! » Puis, penchée vers quelqu'un que sa réserve vide et son avarice régulière entraînaient, quand les deux s'exagéraient à supporter mal, prise de ce long rire presque gloussant qui l'avait fait nommer, — c'était très neuf alors, — la Poule, elle lui coula : « Vous voudriez bien être comme lui, pas (2) ! »

(1) Hugues Rebell : « Les Femmes du d'Harcourt », dans *Figures de Paris*, 1901.

(2) André Lebey : *Pierre Louys et le Quartier latin*, dans *Pierre Louys*, hommage publié par la revue *Le Capitole*, Paris, 1925.

Les sources d'*Aphrodite,* M. Thierry Sandre en a indiqué quelques-unes, mais ce n'est sûrement pas dans *l'Anthologie grecque* ou dans Athénée, qu'on trouverait l'original de Chrysis. L'heureuse indiscrétion de Rebell a éclairci ce point d'histoire littéraire : c'est la Poule qui inspira Pierre Louys, comme un modèle inspire un peintre; peut-être aussi était-elle, dans son art, aussi savante que celle qui fut aimée de Demetrius, lequel ressemble fort à Louys. Et voilà comment *Aphrodite* est née non en Galilée, mais au Quartier Latin, et que les mœurs antiques qu'elle décrit sont aussi des mœurs modernes et même parisiennes. — AURIANT.

§

M. de Chateaubriand l'a échappé belle. — Sous ce titre (*Mercure de France,* 15 janvier 1937, p. 446), M. Robert Laulan remarquait fort justement, parlant de René, qu'il eut « souci de l'âpre majesté de sa dernière demeure » et qu'il s'entendait bien « à l'aménagement des tombeaux, — comme disait Anatole France ». Cette préoccupation ne date pas, semble-t-il, des dernières années de sa vie. Dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem,* — qui est du début du XIXe siècle — et où on trouve tant d'idées originales et d'opinions qui sont d'un précurseur, — Chateaubriand a justifié, par avance, le soin qu'il a apporté à se choisir une sépulture de choix; ce n'est pas de lui-même qu'il parle, mais des Pharaons; pourtant l'idée qu'il exprime en présence des Pyramides révèle déjà un sentiment qui trouvera sa réalisation beaucoup plus tard, au Grand-Bé. Il contemple la pyramide de Chéops, et il écrit :

« Ce n'est point par le sentiment de son néant que l'homme a élevé un tel sépulcre, c'est par l'instinct de son immortalité : ce sépulcre n'est point la borne qui annonce la fin d'une carrière d'un jour, c'est la borne qui marque l'entrée d'une vie sans terme; c'est une espèce de porte éternelle, bâtie sur les confins de l'éternité. » — A. C. C.

§

« Bévues » de grands écrivains. — Nos lecteurs ont apprécié, dans les derniers *Echos* du *Mercure,* quelques commentaires sur une « bévue » de Diderot. On pourrait trouver des bévues du même calibre chez beaucoup de grands écrivains. Le plus célèbre, Shakespeare, est sans doute celui qui en contient le plus, — à ce point qu'on doit se demander s'il n'en semait pas volontairement. S'il fallait donner le prix de la « bévue » à l'un de ses ouvrages, c'est *Othello* qui le remporterait, *Othello* qui est en

même temps son chef-d'œuvre pour le génie. Mais il n'est aucune pièce shakespearienne sans quelque « bévue », et par exemple en voici une (c'est tout au moins une forte négligence) dans *Jules César*, qui est d'actualité en ce moment chez nous, puisqu'on en joue une traduction au théâtre de l'Atelier.

Au 2e acte (scène I), pendant que Brutus médite sur la conjuration contre César, à laquelle il vient de se lier, Portia, sa femme, survient et l'interroge sur l'agitation qu'elle a surprise en lui; elle veut connaître son secret. Il résiste, puis finit par céder et va lui révéler tout, quand on frappe à la porte de la maison. Portia se retire aussitôt et l'un des conjurés, Ligarius, apparaît. Court dialogue entre les deux hommes et nous voyons Brutus et Ligarius sortir pour se rendre chez César. A la scène suivante, ils arrivent en effet auprès du dictateur, et tous les conjurés réunis décident César, malgré les mauvais présages, à les accompagner au Capitole, où ils vont l'assassiner. Tout le groupe sort pour s'y rendre. Après quoi, pour finir l'acte, Shakespeare nous ramène à la demeure de Brutus. Portia y est seule avec le boy Lucius. Elle est pantelante d'anxiété, d'angoisse; elle écoute, d'une oreille avide et épouvantée, tous les bruits qui viennent du Capitole; elle laisse échapper des paroles compromettantes et nous montre enfin qu'elle sait tout.

Mais à quel moment a-t-elle appris? Cherchez : vous ne trouverez pas; car, même si l'on osait supposer qu'elle s'est cachée pour écouter le dialogue de son mari avec Ligarius (attitude peu digne de la noble Romaine), ce dialogue plein de réticence n'était pas assez clair pour la renseigner.

Ne cherchons pas davantage. Constatons simplement que Shakespeare n'a pas pris la peine de mettre dans sa pièce une vraisemblance minutieuse quant aux détails. Il travaillait de haut; c'était sa manière. Sardou aurait été plus soigneux. Mais Sardou n'a eu qu'un talent habile, et Shakespeare avait du génie. Les négligences sont faciles à éviter, mais le génie est un miracle de la nature. C'est ce qui l'autorise à commettre beaucoup de négligences: celles-ci sont comme des grains de poussière sur la manche d'un héros. — L. M.

§

Le Sottisier universel.

Ils [les Napolitains] aimaient beaucoup le roi Ferdinand, qui parlait leur langue, qui est pleine de vivacité, de comique et de gestes indécents. — STENDHAL, *Journal d'Italie*, « Naples ». Chap. LXIV.

SUR LES TRACES DE MERMOZ. — ...18 heures. La côte américaine apparaît sous de grosses masses nuageuses. Voici Natal. — *Marianne*, 27 janvier.

...Et ce Pouchkine, dont on va célébrer le centenaire, blessé mortellement par le Français d'Antès, dont il courtisait la femme. — *Petit Parisien*, 6 février.

Au cours des fouilles qui se poursuivent à Pompéi, on vient de découvrir une tête de statue en marbre... Un premier examen semble révéler qu'il s'agit de la statue de Marcellus, neveu d'Auguste, auquel Virgile s'adresse dans une de ses églogues : *Tu Marcellus eris*. — *Le Temps*, 2 mars.

LES FEUILLES DE MOBILISATION COMMUNISTES. — M. Joseph Brion, encaisseur, membre du Parti social français, trouvé porteur d'un revolver, lors du siège que firent les communistes du lieu où se tenait, à Choisy-le-Roi, une réunion privée, a comparu hier devant le tribunal correctionnel pour port d'arme prohibée... Le tribunal... a condamné M. Brion à 3 mois de prison avec sursis et 100 francs d'amende. — *Journal des Débats*, 8 novembre 1936.

Suivant le *Praeger Tagblatt*, le roi Carol a ouvert il y a quelques jours sur la Calea Victoria, à Prague, une librairie qui est située en face du palais royal. Le roi Carol se préoccupe depuis longtemps déjà de relever le niveau intellectuel du peuple roumain. — *Excelsior*, 12 février.

DÉCOUVERTE D'UN CADAVRE AU BOIS DE BOULOGNE. — ...Il s'agirait du nommé Dimitri Lamachine, journaliste, demeurant 28, rue Michel-Ange, né à Moscou le 30 avril 1889. — *Journal des Débats*, 26 janvier.

L'ESCORIAL A MADRID. (Légende d'une illustration.) — *Le Matin*, 11 octobre 1936.

UN SECRÉTAIRE DE SYNDICAT EST TUÉ PAR SON AMIE. — ...Alors, affolée, la femme sortit un revolver de son sac et, froidement, tira. — *L'Ami du Peuple*, 18 août.

Le général André vient d'être nommé commandant des troupes de l'Afrique occidentale française à Tananarive. — *Dernières Nouvelles de Strasbourg*, 19 février.

§

Publications du « Mercure de France ».

Collection des plus belles pages de GUSTAVE FLAUBERT. *Madame Bovary. Salammbô. L'Education sentimentale. La Tentation de saint Antoine. Trois contes. Bouvard et Pécuchet. Correspondance. Appendice. Bibliographie.* Avec un portrait. Introduction et notes de Francis Ambrière. Un fort volume (488 pages) in-16. Prix 15 fr.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.

BULLETIN FINANCIER

ux faits ont dominé la Bourse pendant la première quinzaine de mars : 1° l'abro-n des articles 8, 10, 11 et 12 de la loi monétaire du 1er octobre 1936; 2° l'émis- d'un emprunt pour la Défense Nationale.

abrogeant les articles précités de la loi monétaire, le gouvernement a non ment rendu la liberté au commerce de l'or, mais écarté toute mesure ayant objet d'établir un contrôle des changes. Ce contrôle ne saurait être institué ·mais que par une loi.

rétablissement du libre commerce de l'or et le maintien de la liberté du nerce des devises étrangères ne pouvaient manquer d'avoir des effets immédiats a circulation des capitaux. Assurées de pouvoir entrer et sortir librement, les onibilités sans emploi lucratif à l'Etranger sont venues rejoindre les capitaux urisés en France. Du jour au lendemain, la situation du marché monétaire ais s'est trouvée transformée. Aussi bien, quelques heures après son ouverture, ssion de la première tranche de l'Emprunt pour assurer la sécurité nationale couverte. Il faut remonter très loin dans notre histoire financière pour uver la trace d'un emprunt ayant obtenu un succès si rapide. Une partie du n'ayant pu matériellement souscrire, le gouvernement s'est vu dans la néces- d'émettre une deuxième tranche de trois milliards, dont le succès a été aussi ant que celui de la première tranche. Il est vrai que les conditions du nouvel unt sont particulièrement avantageuses. Elles méritent une attention parti- re, car les épargnants qui n'ont pu souscrire aux nouvelles rentes 4 1/2 % 1937 ront s'en procurer par des achats sur le marché. De tels achats sont intéres- . Tout d'abord, la nouvelle rente 4 1/2 % 1937, émise à 98 %, offre un revenu plus attrayants, net de toutes taxes spéciales frappant le revenu des valeurs ilière. Pour se convaincre de son caractère rémunérateur, il suffit de comparer ux de 4 1/2 % à celui de 4 % qui fut offert en 1925 par le ministre des ces de l'époque, M. Caillaux, aux souscripteurs de rentes avec garantie de change. autre part, la nouvelle rente 4 1/2 % 1937 est amortissable en soixante ans, noyen d'une annuité constante, par tirages semestriels (15 janvier et 15 juillet naque année et par tirages. Les nouveaux titres de rentes seront inconvertibles ant cinq ans, l'Etat ne pouvant rembourser par anticipation qu'à partir du nars 1942. La nouvelle rente jouit d'une garantie de change et d'une option de , c'est-à-dire que 1.000 francs français sont déclarés valoir 9 livres sterling 7 sh., 5 dollars 66 cents des Etats-Unis. Le porteur d'un coupon ou d'un titre amorti nte 4 1/2 % 1937 sera payé ou remboursé toujours au change le plus avanta- S'il désire être réglé au change du jour, il pourra s'adresser à l'un des nets que désignera la Banque des Règlements Internationaux; il obtiendra dans s un payement en francs suisses.

emprunt d'une nature aussi particulière n'aurait pas été possible, sans la usion des accords tripartites de l'automne dernier. Il place la rente 4 1/2 % au premier rang des grands titres internationaux. Les valeurs à change ont ı, en conséquence, beaucoup de leur attrait. Aussi, mines d'or et de diamants, rs pétrolières et caoutchoutières anglo-saxonnes, ont-elles reculé, tandis que eurs titres français, les rentes, les charbonnages, les valeurs d'électricité et ut les affaires métallurgiques, réalisaient des gains parfois fort importants.

LE MASQUE D'OR.

BANQUE NATIONALE POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

ssemblée des Actionnaires s'est tenue le 15 mars 1937 sous la présidence de rik Haguenin, président du Conseil d'administration. L'Assemblée a pris acte de mission de MM. Pierre Dalbouze, Edouard Imbs, Raymond Mazel et Hippolyte ot-Mahon, et ratifié la nomination comme administrateurs, de MM. Louis Vil- et Raoul de Ricci. Le compte de Profits et Pertes se solde par un bénéfice de .013.533.10 qui, ajouté au report net de l'Exercice précédent, soit Fr. 1.931.393.06, e un total de Fr. 9.944.926.16. L'Assemblée a fixé à 4 % (soit 20 fr. par le dividende des actions pour l'exercice 1936, sur lequel un acompte de 10 fr. distribué le 16 novembre dernier. Le solde, soit 10 francs brut, sera mis en nent à partir du 15 mai prochain contre la présentation des certificats pour les ns nominatives ou contre remise du coupon n° 6 pour les actions au porteur. iement aura lieu au Siège social, ainsi que dans toutes les succursales et agences. 'issue de cette assemblée, s'est tenue une Assemblée extraordinaire qui a ap- ré provisoirement le projet de fusion de la Banque Adam (Société Nouvelle) la Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie. Sous réserve de la réalisa- définitive de cette absorption, l'Assemblée a décidé d'augmenter le capital social somme de 20 millions par la création de 40.000 actions de 500 francs chacune, ement libérées, à remettre à la Banque Adam (Société Nouvelle). Ces actions ront jouissance du début de l'exercice 1937. Les Actionnaires ont, à l'unanimité, toutes les résolutions présentées.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 6 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 110 fr. | 6 mois : 59 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 6 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 130 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 36 fr. | Un numéro : 7 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhére à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1937.